Master Negative Storage Number

OCI00067.12

Valentin et Orson

Histoire de Valentin et Orson

Lille

[17--]

Reel: 67 Title: 12

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00067.12

Control Number: AAW-0889
OCLC Number : 07079230
Call Number : W 381.54L V234f
Author : Valentin et Orson (French romance).
Title : Histoire de Valentin et Orson : très-hardis, très-nobles et très-vaillans chevaliers, fils de l'empereur de Grèce, et neuveux du très-vaillant et très-chrétien Pépin, roi de France.
Imprint : Lille : J. Fourray, [17--]
Format : 136 p. ; 21 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Pepin, King of the Franks, d. 768 Romances.
Subject : Charlemagne, Emperor, 742-814 Romances.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: CF, RT




THE JOHN GRISWOLD WHITE
COLLECTION OF FOLKLORE AND
ORIENTALIA IN THE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

★ 17473 Impression populaire de Lille. — Histoire de Valentin et Orsin, très-hardis, très-nobles et très vaillans chevaliers, fils de l'empereur de Grèce et neveux du très vaillant et très-chrétien Pépin, roi de France. *Lille. Fourray, s. d.*, in-8, demi-rel. basane. Curieux bois sur le titre. *Rare.* 50 fr.

Double.

HISTOIRE
DE VALENTIN
ET ORSON,

Très-hardis, très-nobles et très-vaillans chevaliers, fils de l'empereur de Grèce, et neveux du très-vaillant et très-chrétien Pépin, roi de France.

Contenant diverses matières, comme vous pouvez voir ci-après.



A LILLE,

Chez J. FOURRAY, (Successeur de feu *PILLOT*), Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres, près la place du Théâtre.

HISTOIRE DE VALENTIN ET ORSON.

CHAPITRE PREMIER.

Comme le très-noble roi Pépin épousa Berthe, dame de très-grande renommée et prudente.

Nous trouvons ès anciennes chroniques que le noble et vaillant roi Pépin prit pour femme Berthe, de grande renommée, sage et prudente, qui en son temps eut et souffrit par envie grande abondance de tribulations, car elle fut chassée de la compagnie du roi son mari, par une fausse vieille envenimée en malice, laquelle vieille pour la première nuitée trouva manière de donner une sienne fille au lieu de la bonne reine Berthe; elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le roi, au lieu de Berthe son épouse; lequel roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à savoir, Hauffroi et Henri, qui au temps de leur règne grévèrent fort et gâtèrent le pays de France, et furent de fier courage et pleins de mauvaise volonté; ils furent cause que la bonne reine Berthe fut mise en exil, dont elle eut à souffrir: long-temps elle fut en exil, passant ses jours en larmes et en gémissemens; mais puis de sa douloureuse fortune, Dieu le créateur, le vrai protecteur et défenseur, voulut la bonne dame en son adversité miséricordieusement souffrir; et en tant que Dieu le créateur du monde, au moyen de plusieurs barons de France, désirant le bien du royaume, la reine Berthe fut accordée au roi, lequel en grand honneur la reçut, et peu de temps après engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne; laquelle après fut chassée par les susdits Hauffroi et Henri, ainsi que plus à plein appert en ce Livre; mais je veux vous parler de la manière ci-devant proposée, et du fait et gouvernement du vaillant Valentin et de son frère Orson.

Le roi Pépin avoit une sœur nommée Bellisant, belle, gracieuse et bien endoctrinée, elle aimoit le roi son frère de bon amour, et advint que pour le bruit et renommée d'icelle, laquelle des grands et des petits étoit prisée, aimée pour sa beauté et gracieux parler, manière et contenance qui en elle resplendissoient plus qu'en nulle autre dame, le roi Alexandre, Empereur de Constantinople fut épris de son amour, et pour cause vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs comtes, qui tous faisoient grande pompe; si ne demeura pas long-temps après sa venue, qu'il fit venir les plus grands princes et seigneurs de sa cour, et leur commanda de se mettre en honorable état, et qu'ils allassent vers le roi Pépin lui demander en mariage sa sœur Bellisant, laquelle lui fut accordée par le roi à grande joie et honneur par toute la cour, tant d'un côté que de l'autre, et la fête menée par les joyeuses nouvelles de l'alliance de l'Empereur Alexandre et du Roi Pépin, qui sa sœur lui donna. Les noces furent faites en grand triomphe, et ne faut demander si lors fut fait des largesses de toutes choses, la fête dura long-temps. L'empereur et ses gens prirent congé de son beau-frère le roi Pépin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellisant; le roi fit habiller ses gens pour accompagner l'empereur, chacun monta à cheval, et y avoit grande quantité de dames et de-

moiselles qui accompagnèrent Bellissant ; et ceux qui demeurèrent pleuroient son département. Le roi le convoya plusieurs jours, tant qu'ils arrivèrent à un port où ledit empereur voulut monter sur mer, et prit congé du roi Pépin, en lui rendant graces plus que je ne vous saurois dire de la bonne réception qu'il lui avoit faite, et entr'autres choses de sa sœur Bellissant ; laquelle il lui avoit donné pour femme ; à ces mots le roi Pépin embrassa Alexandre, en lui disant : Beau sire et bon seigneur, au regard de ma puissance, je ne vous ai point reçu en triomphe si excellent comme je dusse ; mais pourtant je reconnois la gracieuseté de vous, qui de mon petit pouvoir vous êtes contenté, et à moi ne sont pas les mercis, mais sont à vous ; quand tant vous avez voulu décorer votre personne honorée, que ma sœur avez prise à femme ; sachez que d'ici en avant j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et quand est de moi, je suis celui qui de ma puissance voudrois le corps et les biens abandonner, pour vous secourir en toute place selon mon pouvoir : puis Pépin vint vers sa sœur Bellissant et lui dit : Belle sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, et faites de manière que moi et vos amis puissions de vous avoir joie et honneur : vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez-vous par sages dames et gardez-vous de mauvais conseils, vous êtes la créature du monde que j'ai plus aimée, si me seroit la mort prochaine, si par vous n'avions bonnes nouvelles. Le roi Pépin donna beaucoup de bons enseignemens à sa sœur Bellissant, et l'embrassa en pleurant pour son département ; et la dame qui eut le cœur piteux et dolent, répondit peu de choses, car de ses yeux et du cœur soupiroit si tendrement, que le parler lui étoit chose très-forte. Alors prirent congé les dames et demoiselles, barons et chevaliers tant de France que de l'empereur ; là il y eut maintes larmes et soupirs au départ de la dame. Puis le roi Pépin retourna en France. L'empereur monta sur mer et eut bon vent, tant qu'en peu de temps lui et ses gens arrivèrent à Constantinople, et là fut reçu à grand honneur, dont le récit seroit trop long : mais ne demeura guère le grand honneur qu'on fit à Bellissant, et la joie que chacun mena fut bientôt changée en pleurs et lamentations, pour la dame Bellissant, qui par trahison fut en exil.

CHAPITRE II.

Comme l'empereur fut trahi par l'archevêque de Constantinople.

En ce temps il y avoit un archevêque en la cité de Constantinople, lequel l'empereur aimoit sur tous et lui faisoit des biens en abondance, tant il avoit confiance en lui, qu'il le fit gouverneur de son hôtel et son confesseur principal, et confident de ces secrets, dont il eut depuis le cœur dolent ; car le faux ingrat non reconnoissant les biens et honneurs qu'il lui avoit été faits, et que par chacun jour lui faisoit encore l'empereur, par amour désordonné fut épris de la puante luxure pour la beauté de la reine Bellissant, si ardemment, qu'un jour il vit la bonne reine toute seule en la salle parée, il vint auprès d'elle s'asseoir et commença à la regarder en soupirant, dont la dame ne se doutoit point ; car il étoit si familier dans la maison, que jamais personne n'eût cru qu'il eût voulu faire ni penser chose contre l'empereur. Or il n'est point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison quand à mal se veut appliquer, combien le montra le faux archevêque ; étant assis auprès de la très-aimée dame, ouvrit sa bouche vénimeuse, et lui dit : Ma chère dame, je suis votre petit serviteur et chapelain, s'il vous plaît ouïr une chose que je veux vous dire, laquelle en douleur j'ai porté et souffert en mon courage long-temps. Sachez que la beauté de votre corps et plaisante figure formée et composée, outre tout votre commun corps de naturelle opération a ravi et embrasé

mon cœur, nuit et jour ne peux penser ailleurs qu'à vous seulement, et quand je suis ..., je perds le boire et le manger, manière et contenance, quand je suis absent de vos beaux yeux et claire face, si requiers à Dieu qu'il vous inspire volonté de me recevoir pour ami, et que je puisse servir et complaire à votre plaisir; car si vous est que vous me refusiez pour ami, je n'ai espoir ni confort plus prochain que la mort invoquer. Hélas! dame, vous qui êtes en toute chose renommée, courtoise, débonnaire, ne soyez cause d'abréger ma mort; mais me veuillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal et secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots déceptifs et pleins de trahison, la dame comme prudente et sage lui répondit: Ah! faux déloyal archevêque, tenté et plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche qui doit être sacrée, paroles tant vilaines, déshonnêtes et abominables contre la majesté impériale, de celui qui tant doucement t'a nourri et monté en honneur plus qu'à toi n'appartient, d'où te peux venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, qui me dois en la sainte foi, en mœurs et conditions enseigner, ainsi que l'empereur pense et du tout se confie en toi? Qu'à Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, et la majesté du puissant empereur, soit par moi honnie et en rien déshonorée. O faux et maudit homme! regarde ce que tu veux faire; tu me veux dépouiller de tout honneur, mettre en ma vergogne vitupérance, et m'amener en la voie de la damnation éternelle: délaisse ta folle opinion, car à tel fin n'y peux parvenir ni atteindre; et si plus tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à mon mari l'empereur, et lors pourras bien dire que de malheure fut fait, et pourtant [illegible] et n'en parle plus. De telle réponse fut l'archevêque bien courroucé et n'osa plus avant procéder sur ce fait, puisqu'il n'avoit l'amour de la dame, et ainsi [illegible] s'en retourna; car elle ne fit nul semblant ni manière qui ne put prendre aucun réconfort, ni même espérance de pouvoir parvenir à son attente; grandement se repentit de sa folie quand rebuté et refusé se vit de la dame; mais remède il n'y trouva pour sauver son honneur, hors que par trahison, car il se doutoit en lui-même que l'empereur ne sût par la reine la mauvaise volonté de son courage. Trop tôt commença la folie et trop tard se repentit. Il arrive souvent que le fol penser demeure imparfait.

CHAPITRE III.

Comme l'archevêque étant éconduit de Bellisant, pour son honneur sauver, machina grande trahison.

ADONC en pensée et souci trop parfait et envieux pour l'archevêque, doutant que l'empereur ne le fît mourir pour sa fausse trahison; laquelle contre sa seigneurie et magnificence il avoit commise, il pensa de sauver son honneur du mieux qu'il pourroit, et tant fit que sa malédiction couvrit en feignant et dissimulant, que à son pouvoir il vouloit et désiroit le bien et l'honneur de l'empereur. Le jour de l'Ascension de notre Seigneur, il vint devers l'empereur, le tira à part et lui dit: O très-haut empereur! je reconnois les grandes graces que m'avez données et octroyées, et fais que par vous je suis à honneur monté plus qu'à moi n'appartient, et si m'avez fait, moi indigne et insuffisant, maître et gouverneur de votre maison, et du tout à moi vous confient plus qu'en nul de votre cour, si dois être en place où je souffre votre état être diffamé, et votre renommée mise en bas; car ainsi me soit Dieu propice, que j'aimerois le plus cher devant tous de me soumettre à subire mort et finir mes jours, que voir ou ouïr devant ma présence langages et paroles, qui à votre honneur et seigneurie fussent mal convenables, si

me veuillez ouïr réciter un cas qui grandement touche votre honneur et état. Sire, il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du roi Pépin de France, laquelle vous avez prise et honorée pour votre femme et épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit ; car elle aime autre que vous, et vous est déloyale, mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté, car vous savez que je suis prêtre sacré. Il est vrai que vérité de cette chose m'est venue en confession, je ne le dois ni ne le vous puis réciter en manière que je vous nomme celui qui tel déshonneur vous pourchasse ; mais que tant que vous me veuillez croire, qu'en toute la cour n'y a plus dissolue et déshonnête femme que la vôtre, qu'à tant d'honneur vous tenez, dont votre corps est en danger et péril ; déjà elle vous pourchasse nuit et jour manière de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté, et pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit et honneur garder, je vous fais savoir que vous veuillez aviser le plus secrètement que faire se pourra à votre honneur, autrement je tiens votre honneur perdu, et votre personne déshonorée, car trop est grande infamité entre les princes, que vous pensiez avoir épousé la sœur du roi de France, pour la fleur de beauté, prudence et noblesse, et vous en avez une mauvaise qui de votre vie est ennemie et votre mort désire, à laquelle chose veuillez remédier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder. Quand l'empereur entendit parler le traître archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur très-amèrement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose, de tant plus est-il fort dolent quand on lui rapporte d'icelle mauvaises nouvelles. L'empereur crut de léger les paroles du faux archevêque ; car en lui avoit sa confiance plus que nul homme vivant. Il crut trop de léger, par quoi inconvénient grand après en sont venus. C'est grand danger aux princes que de croire de léger. L'empereur ne répondit rien ; car il fut tant épris de courroux, qu'il perdit manière et contenance, et s'en alla parmi le palais gémissant, et jetant soupirs angoisseux qui ne le cessoient pas tant, et ne peut son chagrin restreindre ni attremper ; mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la dame Bellissant, et sans dire mot à dames ni à demoiselles, cruellement et de fier courage vint prendre la belle dame Bellissant, et par les cheveux la jeta à terre si rudement que de la face merveilleusement le sang jaillit.

Alors la dame se prit à crier et pleurer très-fort. Hélas ! mon cher seigneur, quelle chose vous meut de me frapper et battre si outrageusement ; chacun jour de ma vie ne vous fis que tout honneur et loyal service de mon corps. Ah ! putain, dit l'empereur, je suis trop bien informé de votre vie, que maudite soit l'heure et le jour que de vous premier me vint la connoissance : il lui donna de rechef un si grand coup qu'elle perdit la parole, et toutes les dames et demoiselles crurent qu'elle étoit morte, et firent un cri très-haut que les barons et chevaliers de la cour l'entendirent ; ils vinrent en la chambre dont les uns relevèrent la reine Bellissant, et les autres prirent l'empereur, à qui ils dirent : Hélas ! sire, comment avez-vous si cruel courage de vouloir défaire si vaillante et noble dame, qui est si chérie de tous, et en laquelle on n'a aperçu ni blâme ni déshonneur ! Pour Dieu, sire, soyez un peu plus attrempé et modéré, car à tort et sans cause entreprenez cette querelle contre la bonne dame. N'en parlez plus, dit l'empereur, je suis délibéré totalement de la mettre à mort, et si quelqu'un de vous dit le contraire, je lui ferai perdre ses possessions et héritages. A ces mots un sage baron lui dit : Sire, avisez et considérez ce que vous voulez faire : vous savez que la dame que vous avez épousée est sœur du roi de France, nommé Pépin, lequel est puissant et de grand courage, et devez fermement croire que si vous faites le moindre outrage ou affront à sa sœur Bellissant, il est homme à s'en venger par telle façon, que trop de dommage pourroit porter en ce pays, et pourroient mourir maintes nobles personnes et vaillans seigneurs, et vous-même en exil et en grande honte, dont ce seroit pitié ;

d'autre part la bonne dame est grosse d'enfant comme vous voyez, ce qui est un grand péril de la frapper si rudement. Après ces paroles, la dame se jeta à genoux en pleurant devant l'empereur et lui dit : Hélas! mon seigneur, ayez pitié de moi; car aucun jour de ma vie je ne voulus faire ni mal ni vilenie, ni même penser; et si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre, car je suis enceinte de votre fait, dont Dieu par sa grâce me doit en joie délivrer : hélas! sire, je vous requiers que dans une tour me fassiez mettre et enfermer tant que le temps sera venu que je délivre et enfante jusqu'après mon enfantement, faites de mon corps ce qu'il vous plaira. Ces paroles disoit la dame en larmoyant des yeux et soupirant du cœur; car avoit le cœur tel qu'elle ne pouvoit retenir de pleurer; mais l'empereur, qui par le maudit archevêque fut déçu et courroucé au cœur, n'eut aucune pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit : Fausse putain désordonnée, d'autant que tu es grosse d'enfant, je me dois peu réjouir; car je suis informé que je n'y suis pour rien dans ton gouvernement, et que déloyalement tu t'es abandonnée à d'autre qu'à moi. Quand ils virent que l'empereur ne vouloit point appaiser sa colère, tous d'un commun accord le menèrent hors de sa chambre, et le plus doucement qu'ils purent le blâmoient en paroles en lui remontrant sa grande faute; et la dame demeura en sa chambre, ayant sa figure teinte de sang. Alors les dames qui étoient avec elle, lui apportèrent de l'eau pour se laver. Et à cette heure son écuyer nommé Blandimain entra dans sa chambre, qui la voyant, commença à pleurer en lui disant : Ah! madame, je vois bien maintenant que vous êtes trahie, je prie Dieu que maudite soit la personne qui ce mal vous a pourchassé. Pour Dieu, ma très-douce dame, prenez un peu de réconfort, et si vous voulez, je vous ramènerai en France vers le roi Pépin votre frère, qui me donna à vous pour vous servir dans vos nécessités, laquelle chose je voudrois faire de ma petite puissance : croyez mon conseil, et nous retournerons en votre pays; car soyez persuadée que l'empereur vous fera briévement mourir à grande honte et déshonneur. Hélas! répondit la dame, Blandimain, mon ami, trop me seroit chose vitupérable et déshonnête de m'en aller en telle manière sans autre délibération, et on pourroit croire que l'empereur auroit raison, et que je serois coupable du fait; et pour ce, j'aime mieux mourir de mort, que de blâme recevoir du fait dont je suis innocente, et sans cause accusée. Lors l'empereur, qui fut par le moyen des barons un peu modéré de son courroux, envoya quérir Bellissant sa femme, laquelle on amena devant lui. Quand il la vit, le cœur lui trembloit de deuil de ce qu'il ne l'osoit faire mourir par crainte du roi Pépin son frère, et par de rudes paroles lui dit : Putain et mauvaise femme, par vous est mon honneur vitupéré, et je jure à Dieu que si ce n'étoit pour l'amour du roi Pépin votre frère, je vous ferois hâcher et brûler au feu; mais pour l'amour de lui, votre vie sera prolongée pour le présent. Sachez qu'à cette heure je vous bannis de mon pays et empire, vous commandant expressément de partir demain de ma cité, car si je vous y vois après, vous n'aurez répit que celui de mourir; aussi fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit assez hardi de vous accompagner ni convoyer, sauf seulement votre écuyer Blandimain que vous amenâtes de France; et allez où vous voudrez à votre aventure; car jamais à mon côté ni à mon lit ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'empereur, la reine Bellissant et son écuyer Blandimain montèrent à cheval et vinrent à la ville, et là il y eut des pleurs et lamentations de la part des seigneurs et dames, ainsi que du peuple, car on ne vit jamais telle chose. Chacun courut à la porte recommander à Dieu la bonne dame, qui par l'archevêque est si honteusement chassée; et quand ce fut au sortir de la cité, il y eut un cri si grand et si lamentable, que c'étoit pitié de l'entendre. Or s'en va Blandimain, conduisant la dame Bellissant vers le beau pays de France, qui se voyant hors de la cité et dans les champs pauvrement vêtue, [illegible]

sée vilainement comme une personne [illegible] elle étoit issue, et à la haute magnificence impériale où elle avoit été [illegible] et dolente fortune étoit si soudainement tournée contre elle. [illegible] pourquoi la mort ne [illegible] pas abréger ma vie, mettre fin à [illegible] douleur? Hélas! de mal heure suis-je née! car de toutes les [illegible] je suis la nompareille. Or sont toutes mes joies tournées en tristesse, [illegible] en pleurs et mes chants [illegible] en soupirs au lieu de robes de drap d'or et de pierres précieuses de valeur [illegible], de quoi suis-je parée? je suis comme une femme publique d'injures [illegible] perte et déshonorée de toutes parts, ainsi me convient en demeurant dedans misérable vie dolente couvrir mes habits de larmes qui [illegible] jours. O vous, pastourelles des champs! considérez ma grande douleur, et pleurez mon exil. Or plût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition et être descendue que la plus pauvre du monde! du moins je n'aurois nul regret de me voir en telle pauvreté. Hélas! pourquoi m'éclaire le Soleil, et pourquoi me soutient la terre, car je n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse et [illegible] pour donner à mes yeux force et abondance de larmes! car il n'est pas en ma puissance humaine et corporelle de ma [illegible] langoureusement et suffisamment pleurer. O fausse trahison! que tu es dois bien maudite de cœur; car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante sur la terre. Hélas! mon frère Pépin, roi de France, que [illegible] de cette dolente? il vous eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la dame demeura pâmée sur le chemin, où elle faillit de tomber à terre; mais Blandimain s'approcha pour la soutenir et lui dit: Hélas! madame, prenez en vous confort et ne veuillez entrer en tel désespoir, et ayez en Dieu ferme confiance, car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il avisa une très-belle fontaine vers laquelle il mena la dame, et au plus beau lieu la fit asseoir pour se reposer un peu et prendre courage. Je laisserai à parler d'eux et vous parlerai de l'archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable et diabolique.

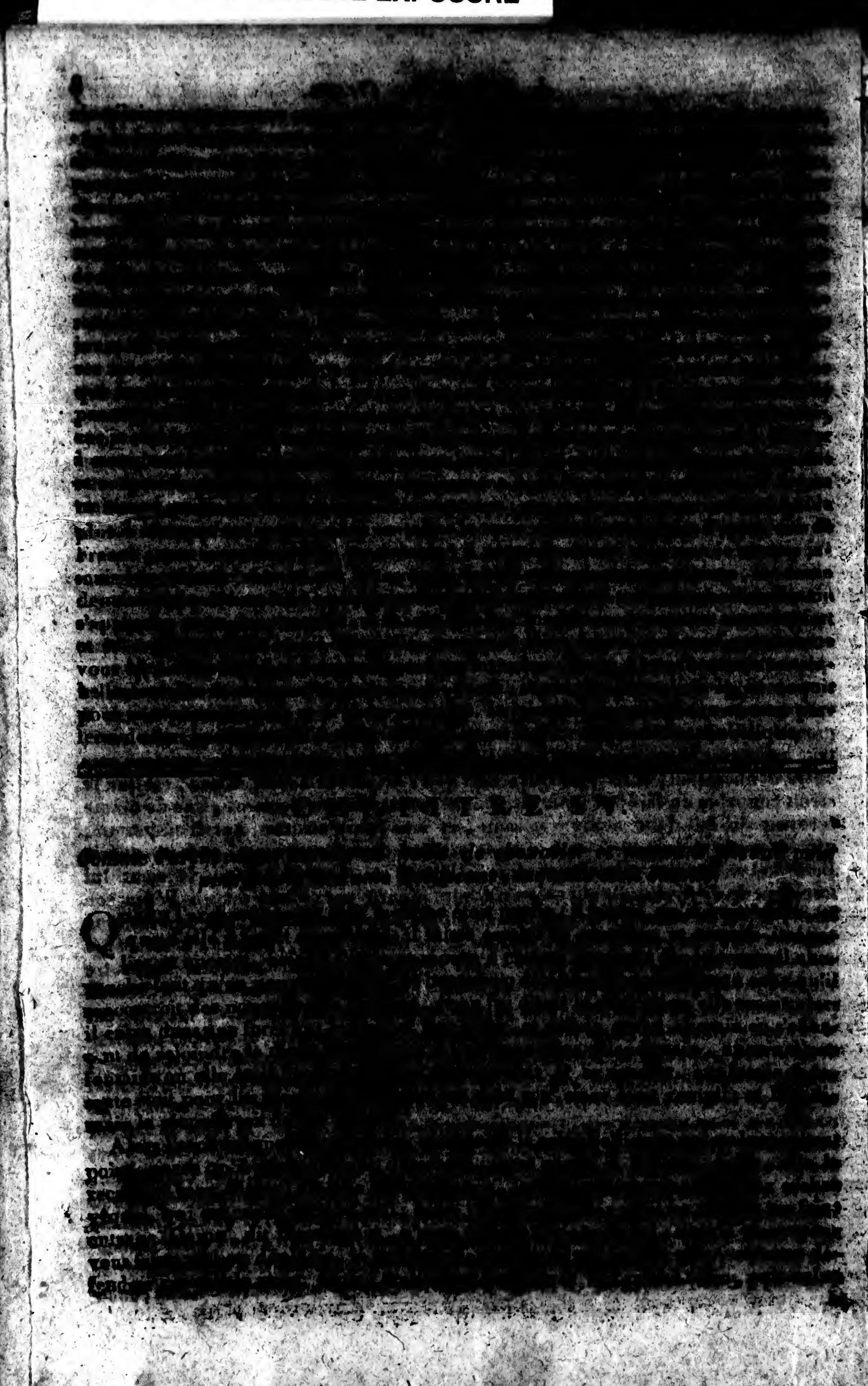
CHAPITRE IV.

Comme l'archevêque se mit en habit de chevalier et monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant, laquelle étoit bannie.

QUAND l'archevêque vit que la dame étoit partie, il pensa qu'il iroit après, et que d'elle il feroit sa volonté, il laissa camail et aumuse, et comme irrégulier et apostat, ceignit l'épée et monta à cheval frappant des éperons; il chevaucha tant qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, demandant à ceux qu'il rencontroit des nouvelles de la dame, et on lui disoit le chemin qu'elle tenoit; alors il entra dans une forêt fort longue et fort large, et prit le grand chemin en s'efforçant de rejoindre la dame, si bien qu'il l'aperçut avec Blandimain, auprès d'une fontaine où elle étoit descendue pour se rafraîchir et se reposer, car lassée et pesante étoit pour les pleurs et gémissemens dont son cœur étoit rempli; et Blandimain la réconfortoit de son mieux.

Alors l'archevêque alla vers eux, et aperçut la reine Bellissant qui ne le reconnut point, parce qu'il portoit l'habit dissimulé; mais quand il fut près d'elle, elle le reconnut bien. Hélas! dit-elle à Blandimain, je vois venir vers nous [illegible] archevêque, qui est cause de mon exil; hélas! j'ai grand peur qu'il ne veuille me faire outrage. Dame, dit Blandimain, n'ayez aucune crainte de lui, car s'il vient pour vous faire mal ou déplaisir, je mettrai mon corps à la place du vôtre et vous défendrai jusqu'à la mort. Alors l'archevêque arriva et mit pied à terre, puis salua la

la dame, en disant : Très-chère dame, j'ai tant fait en peu de temps vers l'empereur qui vous a chassée, qu'il sera bien joyeux de vous voir, et vous serez remise en votre premier état, et en plus grand honneur et triomphe que jamais vous fûtes ; et pourtant pensez-y, car je le fais pour votre honneur et profit. Oh ! dit la dame, déloyal et cruel adversaire de tout honneur impérial, je dois bien avoir cause de te haïr quand par ta fausse malice tu as donné à entendre à l'empereur que je me suis misérablement abandonnée, et pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal et impérial. Tu m'as mise en chemin et en danger d'user et finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi. Dame, dit l'archevêque, délaissez telles paroles, car par moi il ne peut que tout bien venir, car je suis bien puissant pour votre douleur, et déconfort en une joie et liesse plus que jamais vous ne fûtes ; en disant ces paroles il s'inclina vers la dame pour la baiser, mais Blandimain sauta sur lui et lui donna un si grand coup, qu'il le jeta à terre et lui cassa deux dents de la bouche ; alors l archevêque se leva et tira son épée, et Blandimain prit un glaive qu'il portoit, et tous deux combattirent tant qu'ils étoient fort navrés. Comme ils se combattoient, il arriva vers eux un marchand, qui du plus loin qu'il les aperçut, leur cria : Seigneurs, laissez votre débat et veuillez me conter d'où la chose procède, et saurois qui de vous a tort ou droit. Sire, dit Blandimain, laissez-nous achever la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui-ci. Hélas ! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit, qui veut ravir mon honneur par force et outrer mon courage ; c'est l'archevêque damné qui, par de faux rapports qu'il fit à l'empereur, m'a fait partir à tort, et m'a fait expulser de sa compagnie. Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié, et dit à l'archevêque : Sire, laissez votre entreprise et ne touchez la dame, car vous pouvez croire que si l'empereur étoit instruit de votre fait, il vous feroit mourir honteusement. Quand l'archevêque entendit ainsi parler, il abandonna la bataille et se mit à fuir parmi le bois, car il fut dolent d'être reconnu, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la dame ; mais il entreprit une chose qui fut découverte comme il sera dit ci-après. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois près la fontaine, triste et dolente, avec Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le marchand lui dit: Hélas ! madame, je vois bien que par le traître archevêque l'empereur vous a chassée de sa compagnie. Dieu me fasse tant vivre qu'une fois je le puisse accuser. Dame, je vous dis adieu, et je prie le Seigneur qu'il vous donne réconfort et patience ; alors Blandimain le remercia. Après quoi il fit monter la dame à cheval, puis monta sur le sien, et allèrent à une maison qui étoit près de là, où ils restèrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain ; et quand il fut reposé et qu'il put marcher, ils se mirent en marche vers le bon pays de France ; alors la dame commença à jeter de grands soupirs et complaintes, en disant: Hélas ! Blandimain, mon ami, que dira mon frère le roi Pépin et tous les seigneurs de ma piteuse aventure, quand ils sauront que pour fait dissolu et déshonnête, je suis séparée de l'empereur et de la contrée de Constantinople, et comme femme publique abandonnée de tout le monde. Hélas ! je suis certaine que mon frère croira que du fait je suis coupable, et qu'il me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain. Dame, dit Blandimain, de ce n'ayez doute, car ce n'est pas chose à croire de léger, votre frère est sage et discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matière ; ayez confiance en Dieu le créateur, car il vous confortera et votre bon droit gardera : en devisant de ces choses ils chevauchèrent tant, qu'après avoir passé plusieurs pays sauvages et royaumes, duchés et comtés, arrivèrent en France, et passèrent à Orléans pour aller à Paris où le roi se tenoit. Alors ils entrèrent dans une grande forêt située à trois lieues d'Orléans, où il arriva piteuse aventure à dame Bellissant.



la dame, en disant : Très-chère dame, j'ai tant fait en peu de temps vers l'empereur qui vous a chassée, qu'il sera bien joyeux de vous voir, et vous serez remise en votre premier état, et en plus grand honneur et triomphe que jamais vous fûtes ; et pourtant pensez-y, car je le fais pour votre honneur et profit. Oh ! dit la dame, déloyal et cruel adversaire de tout honneur impérial, je dois bien avoir cause de te haïr quand par ta fausse malice tu as donné à entendre à l'empereur que je me suis misérablement abandonnée, et pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal et impérial. Tu m'as mise en chemin et en danger d'user et finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi. Dame, dit l'archevêque, délaissez telles paroles, car par moi il ne peut que tout bien venir, car je suis bien puissant pour votre douleur, et déconfort en une joie et liesse plus que jamais vous ne fûtes ; en disant ces paroles il s'incline vers la dame pour la baiser, mais Blandimain sauta sur lui et lui donna un si grand coup, qu'il le jeta à terre et lui cassa deux dents de la bouche ; alors l'archevêque se leva et tira son épée, et Blandimain prit un glaive qu'il portoit, et tous deux combattirent tant qu'ils étoient fort navrés. Comme ils se combattoient, il arriva vers eux un marchand, qui du plus loin qu'il les aperçut, leur cria : Seigneurs, laissez votre débat et veuillez me conter d'où la chose procède, et saurois qui de vous a tort ou droit. Sire, dit Blandimain, laissez-nous achever la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui-ci. Hélas ! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit, qui veut ravir mon honneur par force et outrer mon courage ; c'est l'archevêque damné qui, par de faux rapports qu'il fit à l'empereur, m'a fait partir à tort, et m'a fait expulser de sa compagnie. Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié, et dit à l'archevêque : Sire, laissez votre entreprise et ne touchez la dame, car vous pouvez croire que si l'empereur étoit instruit de votre fait, il vous feroit mourir honteusement. Quand l'archevêque entendit ainsi parler, il abandonna la bataille et se mit à fuir parmi le bois, car il fut dolent d'être reconnu, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la dame; mais il entreprit une chose qui fut découverte comme il sera dit ci-après. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois près la fontaine, triste et dolente, avec Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le marchand lui dit: Hélas ! madame, je vois bien que par le traître archevêque l'empereur vous a chassée de sa compagnie. Dieu me fasse tant vivre qu'une fois je le puisse accuser. Dame, je vous dis adieu, et je prie le Seigneur qu'il vous donne réconfort et patience; alors Blandimain le remercia. Après quoi il fit monter la dame à cheval, puis monta sur le sien, et allèrent à une maison qui étoit près de là, où ils restèrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain ; et quand il fut reposé et qu'il put marcher, ils se mirent en marche vers le bon pays de France ; alors la dame commença à jeter de grands soupirs et complaintes, en disant: Hélas! Blandimain, mon ami, que dira mon frère le roi Pépin et tous les seigneurs de ma piteuse aventure, quand ils sauront que pour fait dissolu et déshonnête, je suis séparée de l'empereur et de la contrée de Constantinople, et comme femme publique abandonnée de tout le monde. Hélas ! je suis certaine que mon frère croira que du fait je suis coupable, et qu'il me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain. Dame, dit Blandimain, de ce n'ayez doute, car ce n'est pas chose à croire de léger, votre frère est sage et discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matière ; ayez confiance en Dieu le créateur, car il vous confortera et votre bon droit gardera : en devisant de ces choses ils chevauchèrent tant, qu'après avoir passé plusieurs pays sauvages et royaumes, duchés et comtés, arrivèrent en France, et passèrent à Orléans pour aller à Paris où le roi se tenoit. Alors ils entrèrent dans une grande forêt située à trois lieues d'Orléans, où il arriva piteuse aventure à dame Bellissant.

CHAPITRE V.

Comme Bellissant enfanta deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appelé Valentin et l'autre Orson, et comme elle les perdit.

Ainsi Bellissant arriva dans la forêt chevauchant, étant enceinte comme il a été dit. Or le temps de son enfantement approcha, elle se mit à pleurer tendrement. Blandimain lui dit : Qu'avez-vous, madame, que vous vous plaignez tant ? Hélas ! Blandimain, dit-elle, mettez le pied à terre et descendez-moi à terre, et allez diligemment quérir quelque femme, car le temps est venu que je dois enfanter et ne puis plus attendre. Blandimain descendit et mit la dame au pied d'un grand arbre, lequel choisit pour mieux reconnoître l'endroit où il la laissoit; ensuite il monta à cheval et chevaucha tant qu'il put trouver une femme qui vint secourir la dame, laquelle demeura seule et sans compagnie. Alors elle fut délivrée par la grace de Dieu, car elle enfanta deux enfans; mais ils ne furent pas sitôt venus sur la terre que la dame souffrit grande peine, car il vint vers elle une grosse ourse velue et horrible, faisant de grands cris et s'approcha d'elle, elle prit entre ses dents un de ses deux enfans, et s'enfuit parmi le bois. Alors la dame fut fort dolente, et d'une voix foible se mit à crier. Elle se traîna des pieds et des mains s'en allant par le bois après la cruelle qui emportoit son enfant. Hélas ! peu lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfant tant que par un divin miracle il lui soit rendu. A force de cheminer parmi la forêt en pleurant après son fils, la noble dame se fatigua tant, qu'elle tomba malade et pâmée contre terre comme une femme morte. Je laisserai à parler d'elle et parlerai de l'autre enfant qui étoit resté seul.

En ce temps-là le roi Pépin partit de Paris accompagné de plusieurs grands seigneurs, barons, ducs, comtes et chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant, passa par Orléans; en traversant la forêt il vit dessous l'arbre l'autre fils de Bellissant qui gissoit sur la terre; il alla aussitôt vers l'enfant et dit : Belle trouvaille et belle rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire roi, dirent les barons, vous dites vérité. Or dit le roi, je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, et qu'il soit gardé bien soigneusement; car s'il vient en âge, je lui ferai largement du bien. Ensuite il appela son écuyer et lui bailla la charge de l'enfant, en lui disant : Prenez cet enfant, portez-le à Orléans, faites-le baptiser, cherchez-lui une bonne nourrice qui en eut bien soin. Bien droit avoit le roi Pépin si de l'enfant étoit amoureux, car il étoit son neveu, mais il ne le savoit pas. Alors l'écuyer prit l'enfant, le porta à Orléans, le fit baptiser et lui fit donner le nom de Valentin qui étoit le sien; puis demanda une nourrice, et fit panser l'enfant comme le roi lui avoit commandé. Le roi poursuivit sa route par la forêt, car il avoit grand désir d'être en la cité de Constantinople pour voir sa sœur Bellissant qu'il aimoit infiniment. Comme il traversoit le bois il rencontra Blandimain qui menoit une femme; alors Blandimain reconnut le roi et le salua. Après ce salut fait, le roi lui dit : Blandimain, beau sire, dites-nous des nouvelles de Constantinople, et comment se porte ma sœur Bellissant ? Cher sire, dit Blandimain, quand aux bonnes nouvelles, à peine pourrois-je vous en dire de bonnes; car votre sœur Bellissant a trop de mal; par la trahison du faux langage d'un archevêque, l'empereur l'a chassée et bannie de son pays : l'archevêque a donné tant de fausses paroles à entendre à l'empereur, que sans les seigneurs qui lui ont fait craindre et redouter votre fureur, il l'eût fait pendre et mourir devant eux tous. Blandimain, dit le roi Pépin qui étoit fort dolent, je regarde l'empereur

comme un fol de ne pas l avoir fait mourir ; car, par le Dieu tout-puissant, si je la tenois, jamais elle ne pourroit échapper, car de mauvaise mort je la ferois mourir. Or dit-il ensuite : Seigneurs, notre voyage est fait, retournons à Paris, car je ne veux pas aller plus avant Je sais trop de nouvelles de ma sœur pour en demander davantage; alors il tourna la bride de son cheval et s'en retourna menant grand deuil en son courage. Alors il dit en lui-même : O vrai Dieu tout puissant ! souvent l'homme est déçu par femme : or j'étois venu au contraire dans l'intention de voir ma sœur Bellissant avec joie et plaisir, et que l'empereur Alexandre seroit toujours à moi pour me secourir et être cher ; et par elle je suis grandement diffamé et mis en grand déshonneur. Et en cette grande mélancolie il arriva à Orléans. Blandimain qui connut bien le courage du roi, pour doute de la dame, ne lui déclara plus rien, et s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée, mais il ne la trouva point et en fut bien marri ; et plein de courroux, il descendit de son cheval et le lia ; alors il se mit tant à chercher la dame parmi le bois qu'à la fin il la trouva étendue sur la terre, fort éplorée de la perte de son enfant ; elle étoit si fatiguée qu'à peine pouvoit-elle parler. Alors Blandimain l'embrassa et la mit sur ses pieds ; puis lui dit : Hélas ! qui peut vous avoir ici amenée ? Ah ! Blandimain, dit-elle, toujours croît ma douloureuse fortune et ma double tristesse. Le vrai est que quand vous me laissâtes, il vint vers moi une ourse qui emporta un de mes enfans, et je courus après pour lui ôter et ne pus y parvenir, mais il me fut impossible de retourner à l'arbre où j'ai laissé mon autre enfant. Dame, dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant, et j'ai même regardé par tout. Quand la dame ouït Blandimain, elle eut encore une plus grande douleur que devant, et se pâma si fort que Blandimain la leva, qui de grande pitié se mit à pleurer et la mena vers l'arbre où elle avoit laissé son enfant; mais quand elle ne le vit point, elle jeta de si grands soupirs, qu'on auroit dit que son cœur sortoit de son ventre. Hélas ! dit-elle, est-il au monde une femme plus malheureuse que moi ? car je suis privée de toute joie et plaisir, pleine de douleur, comblée de misère et de tristesse, de tribulations aggravées, et de toutes les désolées la plus déconfortée. Hélas ! empereur, c'est vous qui avancez ma mort, à tort et sans cause ; et par mauvais conseils, m'avez privée de votre compagnie; car de ma vie je ne fis aucune faute. J'ai perdu vos enfans légitimes, issus de sang royal, par lesquels j espérois être vengée. Que la mort vienne mettre fin à ma langueur, car elle me sera plus agréable que de languir et vivre en tel martyre. Quand Blandimain vit la dame ainsi désolée, il la réconforta du mieux qu'il put ; il la fit ensuite panser, baigner et garder jusqu'à ce qu'elle fut bien guérie, saine et en embonpoint, et que de ses gémissemens et pleurs elle fut un peu appaisée; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne puisse le mettre en oublie. Alors Blandimain lui raconta comment il avoit trouvé le roi Pépin son frère, qui lui avoit demandé de ses nouvelles, qu'il étoit irrité et courroucé contre elle. Il lui dit ensuite : Dame, j'ai grand doute que vous soyez bien reçue de votre frère, car aussitôt qu'il sut que l'empereur vous avoit rejetée d'avec lui, il a paru très-mécontent et courroucé contre vous, ainsi comme celui qui trop légèrement veut croire, il vous croit coupable. Ah ! Dieu, dit la dame, la chose que je redoutois le plus m'est arrivée. Bien plus à cette heure dire que de toutes parts me survient douleurs et angoisses, quand d'avec l'empereur Alexandre, mon époux, je suis séparée sans cause et sans raison. Jamais je ne retournerai à Paris ; mais m'en irai en pays étranger ; et si loin, que nul n'aura connoissance de mon fait ni ne saura où je suis. Si mon frère le roi Pépin me tenoit, il me feroit mourir ; car il vaut mieux que j'évite sa haine et sa fureur, que d'attendre la mort. Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, soyez sûre que jamais je ne vous laisserai, car je suis délibéré de vivre et mourir avec vous, et de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera

d'aller. Blandimain, dit la dame Bellissant, je vous remercie de votre bonne volonté ; allons à notre aventure, car je me fie entièrement à vous. Alors ils partirent, tous deux bien tristes et chargés d'angoisses. Je laisserai à parler d'eux et parlerai de l'ourse qui emporta l'enfant parmi le bois.

CHAPITRE VI.

De l'ourse qui emporta l'enfant de Bellissant parmi le bois.

L'OURSE qui avoit pris un des enfans de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en sa tannière dans une fosse profonde et obscure où il y avoit quatre oursons forts et puissans. L'ourse jeta l'enfant parmi ses oursons à manger ; mais Dieu qui n'oublie jamais ses amis, montra un grand miracle, car les oursons ne lui firent nul mal ; et de leurs pattes velues, commencèrent à le piquer doucement. Quand l'ourse vit que ses petits ne le vouloient dévorer, elle fut fort amoureuse de l'enfant, si bien qu'elle le garda un an parmi ses oursons, et pour cause de la nourriture de l'ourse, l'enfant fut tout velu comme une bête sauvage. Il se mit à cheminer parmi le bois, et en peu de temps devint grand; alors il commença à frapper les autres bêtes de la forêt, si bien qu'elles le redoutoient et fuyoient devant lui, car il étoit si terrible, qu'il ne craignoit ni n'avoit peur de rien. En cet état, menant vie de bête, l'enfant fut l'espace de quinze ans ; il devint si grand et si puissant, que nul n'osoit passer par la forêt, car il abattoit et mettoit à mort hommes et bêtes. Il mangeoit la chair toute crue comme les bêtes, et vivoit de vie bestiale et non pas humaine. Il fut appelé Orson, à cause de l'ourse qui l'allaita et le nourrit, et qu'il en avoit le poil. Il fit tant de mal parmi le bois et fut tant redouté, que le plus hardi et le plus vaillant qui passoit par la forêt, le redoutoit et craignoit même de le rencontrer. Le bruit s'accrut tant, que ceux du pays vinrent en force pour le chasser ou le prendre, mais ils n'en purent venir à bout, car il ne redoutoit ni filets ni glaive, et rompoit et mettoit tout en pièces devant lui. Aussi est-il dans la forêt menant une vie de bête sauvage, sans être vêtu de draps et sans dire aucune parole. Et Bellissant, leur mère, qui croyoit les avoir perdus, s'en alla à l'aventure comme femme déconfortée par le pays, et Blandimain la conduisit et conforta tant qu'il put. La dame avoit toujours regret de la perte de ses deux enfans ; elle prioit souvent Dieu de sauver ses enfans. En plusieurs lieux passèrent Blandimain et la dame, si bien qu'à la fin ils arrivèrent au port de Portugal, sur lequel il y avoit un château où demeuroit un géant si grand, si horrible et si puissant, que le plus fort cheval ne le pouvoit soutenir, et avoit nom Ferragus. Or il sortit du château et vint sur le pont pour demander aux passans le tribut qu'il avoit coutume de percevoir sur chaque navire qui entroit dans le port ; alors il entra dans le navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garni de plusieurs marchandises ; aussitôt qu'il vit Bellissant, qui étoit si belle, il la prit par la main et la mena dans le château devers sa femme, car il étoit marié à une dame plaisante et belle. Blandimain suivoit la dame que le géant Ferragus emmenoit à grand honneur et sans vouloir lui faire injure ; pour lors il la présenta à sa femme qui la reçut volontiers et fit grande joie de sa venue et de la gracieuse contenance qu'elle voyoit en elle. Le géant commanda à sa femme que Bellissant et Blandimain fussent bien chèrement gardés. Elle fut tenue à grande joie au château, car elle étoit bien apprise en bonnes mœurs et science, parloit et se gouvernoit honnêtement entre les grands et les petits. Quand elle songeoit à ses enfans, elle pleuroit en son cœur, mais la femme du géant la réconfortoit toujours, et la tenoit auprès d'elle de préférence à toute autre personne, car elle l'aimoit de si grand amour, qu'elle

ne pouvoit ni boire ni manger sans elle. Long-temps elle resta au château de Ferragus. Je laisserai à parler d'eux et parlerai de l'empereur et du faux archevêque.

CHAPITRE VII.

Comme par le conseil de l'archevêque furent élevées nouvelles coutumes en la cité de Constantinople, et comme la trahison fut connue.

Après que l'empereur Alexandre eut chassé vitupéralement sa femme Bellissant hors de sa compagnie, fit plusieurs soupirs et regrets pour elle, et s'en repentit en son courage; mais le mauvais archevêque l'entretenoit toujours en sa folle opinion, et il le croyoit; il lui donna tant de puissance et d'autorité sur les autres, que tout ce qu'il commandoit étoit fait. Tant qu'il eut le gouvernement et seigneurie, il leva et mit sur la cité de Constantinople coutumes et usages contre droit et raison. Or le temps arriva que l'on devoit tenir la foire en la cité, qui étoit le 15 Novembre, et il y venoit des marchands de plusieurs pays; quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays et contrées. Alors l'empereur fit tenir la foire comme de coutume, et en donna la garde à l'archevêque qui, pour l'accompagner, fit armer deux cents compagnons, et partirent de la ville pour garder ladite foire. Le marchand qui avoit rencontré Blandimain et l'archevêque combattant ensemble se trouva à cette foire; il y fut reconnu par l'archevêque, mais n'en fit nul semblant, parce qu'il redoutoit que sa fausseté ne fût reconnue. Très-volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avoit point de puissance et craignoit le scandale. Ce marchand qui étoit fort bien fourni en draps d'or et de soie vendit ce jour-là plus que nul autre; c'est pourquoi à la fin de la foire l'archevêque envoya devers lui un sergent pour demander le tribut de ce qu'il devoit payer pour cause de la vente de sa marchandise. Alors le sergent vint à lui et lui dit: Sire marchand, il vous faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car ainsi est-il ordonné. Or va, dit le marchand, que mal puisse arriver à celui qui telle coutume a mise; c'est le faux déloyal que Dieu maudit, car il y a long-temps qu'il doit mourir honteusement. Quand le marchand eut ainsi diffamé l'archevêque, le sergent leva son bâton, et l'en frappa si rudement sur la tête, que le sang en sortit. Quand le marchand se sentit frappé, il tira son épée et frappa le sergent si fort, qu'il l'étendit mort. Alors il se leva un grand bruit du peuple par toute la foire, de manière que les gens de l'archevêque prirent le marchand et le conduisirent devant lui, lequel le vouloit faire incontinent mourir; mais le marchand qui étoit sage et bien avisé, invoqua la loi; c'est-à-dire, qu'il vouloit être entendu en ses raisons et défenses, et la justice lui octroya. Alors l'archevêque le fit mener devant l'empereur, car il avoit grande volonté de le faire juger à mort; mais en désirant la mort d'autrui, il avança la sienne comme vous saurez. L'archevêque fit présenter ledit marchand au palais; ce fut l'empereur qui commanda au juge de se mettre en chaire; alors l'archevêque fit rigoureusement proposer par un avocat contre le marchand, en l'accusant du meurtre qu'il avoit fait, et de la grande injure qu'il avoit faite contre la révérence de l'archevêque. Quand le rapport fut fait, le marchand se jeta à genoux devant l'empereur et lui dit: Très-haut et excellent prince, je vous prie de vouloir bien me donner audience, car devant tous les barons je vous dirai une chose qui est de grande importance et dont votre honneur est chargé. Parlez sans crainte, dit l'empereur, je vous en donne la permission. Sire, dit le marchand, mandez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir; ce qui fut fait. Alors le marchand dit: Seigneurs, barons et chevaliers, qui désirez et devez aimer

l'honneur du triomphant empire, écoutez ce que je vais vous dire. Le temps est venu où la trahison du mauvais archevêque que vous voyez ici doit être connue et déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas! sire empereur, c'est le méchant homme qui a tort vous a fait chasser votre femme; lui qui plus qu'un autre devoit garder votre honneur, l'a au contraire perdu. Un jour il en réquit la dame Bellissant, qui fort sage et prudente le refusa. Quand ce prêtre pervers vit que la dame ne feroit pas à sa plaisance, et craignant que son péché ne fut découvert, il a tant fait par ses fausses paroles, qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellissant vous étoit déloyale, et qu'elle s'étoit abandonnée à un autre que vous; laquelle chose, sauf l'honneur de votre révérence et de tous les seigneurs qui sont ici, il a menti comme faux et infidèle. Et si vous me demandez la preuve de ce que j'avance, je vous dirai qu'un jour après que votre femme fut bannie de votre pays, chemin faisant parmi le bois, j'ai trouvé cet apostat qui étoit en arme et habit dissimulé, ce qui est une chose contre Dieu et contre l'ordonnance de sa vocation; en icelui bois et près d'une fontaine il avoit assailli Blandimain, lequel conduisoit la dolente Bellissant votre femme. Et comme je vis leur débat, je commençai à leur dire: Messeigneurs, laissez votre débat. Alors la dame, qui pitoyablement pleuroit, me dit: Marchand, mon ami, veuillez-moi secourir contre ce faux et méchant archevêque, qui contre ma force et mon courage, veut me faire faillir et ravir mon honneur. Hélas! c'est par lui que je suis mise en exil et chassée d'avec l'empereur et de sa cour. Alors je frappai mon cheval des éperons pour les séparer; mais l'archevêque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il se vit reconnu. Hélas! puissant empereur et roi, j'ai pensé plusieurs fois de vous faire part de cette matière, mais je n'osois vous parler. Informez-vous du cas, et si vous le trouvez contraire, faites-moi mourir. Quand l'empereur eut entendu parler ainsi le marchand, il se mit à pleurer, et dit à l'archevêque: Ah! faux déloyal et traître, que je te dois peu chérir et honorer; je me suis efforcé toute ma vie à te faire du bien et te mettre en honneur, et tu me rends déshonneur et trahison. Or Dieu me sois témoin, j'ai toujours cru que par toi je serois trahi une fois en ma vie; et la chose que je redoutois le plus m'est arrivée: tu m'as fait de tous les grands le plus petit, et de tous les princes le plus diffamé. Hélas! je dois bien haïr ma vie! et quand il faut que par ta trahison je sois privé de la chose que j'aimois le plus; de quel malheur ai-je cru ton conseil trop légèrement? Ah! sire, dit l'archevêque, ne soyez point courroucé contre moi des choses que le marchand vous a dites, parce que de ce fait je n'en sais rien et n'en suis point coupable, mais bien innocent et comme tel je veux me tenir. Tu ments faussement, dit le marchand, car tu ne peux t'excuser de ta trahison; et si tu dis le contraire, je veux qu'en bataille en un champ soutenir cette querelle; et si je ne le prouve, que mon corps soit livré à mort; et avant la nuit je te rends, faux traître, ou mort, ou vaincu, ou tu confesseras ton crime; et afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde auxdits, je te livre mon gage; pense à te bien défendre. Quand l'empereur vit que le marchand avoit jeté son gage, il dit à l'archevêque: Or il est temps que, selon droit et justice, vous avisiez à combattre le marchand, ou d'avouer et reconnoître la vérité avec loyauté. Ah! sire, vous devez savoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis prêtre sacré, et en le faisant je vitupérerois et réprouverois la dignité de l'Eglise. Alors l'empereur lui dit: En cette querelle il n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez avec le marchand qui vous accuse de trahison; et si vous ne le faites, je vous tiens pour coupable du fait. A cette parole, le faux archevêque fut très-effrayé, car il vit bien qu'il falloit combattre, alors il dit à l'empereur: Sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre et prouve que je suis innocent, c'est bien raison que je fasse; combien que c'est contre mon état. Par ce moyen, le traître pensa s'excuser de faire et entre-

prendre la bataille; mais peu valut son parler et ses excuses, car l'empereur commanda que l'archevêque fut gardé de telle sorte qu'il pût l'avoir à sa volonté; il fit aussi garder le marchand, et commanda qu'on le traitât honnêtement, et puis assembla son conseil pour décider du jour de la bataille; et le champ fut pris et les lices faites pour l'archevêque et le marchand combattre. En cette bataille, Dieu qui est vrai et juste juge, montra bien évidemment par-devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître, comme vous le verrez ci-après.

CHAPITRE VIII.

Comme l'empereur Alexandre par le conseil des sages envoya quérir le roi Pépin, pour savoir la vérité de la querelle du marchand et de l'archevêque.

Après que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ et les lices. Il vint nouvelles à l'empereur que le roi Pépin étoit à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidèles et ennemis de notre sainte loi chrétienne. Alors il fut avisé par le conseil des plus sages de son empire qu'on devoit aller quérir le roi Pépin afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, et qu'il connût que par la mauvaise trahison il avoit fait séparer sa femme hors de sa compagnie, qu'à bon droit et juste querelle il l'avoit chassée. A ce conseil s'accorda volontiers l'empereur, et envoya incontinent des messagers à Rome, et leur bailla lettre pour porter au roi Pépin, qui alors étoit à défendre la sainte loi contre les infidèles, comme dessus est dit. Alors les messagers partirent de Constantinople, et tant allèrent par mer et par terre, qu'ils arrivèrent à Rome devant le roi Pépin, le saluèrent et lui firent la révérence comme il appartient; alors ils lui dirent: Très-redouté et excellent roi, nous vous présentons cette lettre de la part du puissant empereur de Constantinople notre maître; veuillez regarder le contenu d'icelle, et sur ce votre royale majesté nous rendre réponse. Alors le roi Pépin prit la lettre, la lut, et après l'avoir lue, il parla devant tous et dit: Seigneurs, voici des nouvelles admirables. L'empereur Alexandre me mande que ma sœur Bellissant que je lui ai donnée en mariage a été par lui à tort et sans cause mise en exil par un faux entendre que lui a donné un faux traître archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vaincre ou mourir en combattant l'archevêque devant tous en champ de bataille, et comme un vaillant et hardi chevalier ledit marchand a livré son gage, se reposant sur la justice de sa cause. Or puisqu'il est ainsi que tel jour ils doivent combattre, je veux y être, afin de connoître si ma sœur que j'aimois tant a commis la faute dont elle est accusée, et s'il est ainsi que l'empereur lui a fait injustement un tel déshonneur; je vous jure foi de roi que de lui je prendrai vengeance; car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée. Alors le roi Pépin commanda que chacun fût prêt et appareillé à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, parce qu'il vouloit y être pour le jour de l'entreprise faite avec le marchand et l'archevêque. Incontinent ils furent tous prêts à faire le commandement de Pépin, lequel sortit de Rome en belle compagnie. Ils arrivèrent à la mer et montèrent aussitôt sur des galères pour Constantinople où ils furent rendus en peu de temps. Quand l'empereur sut l'arrivée du roi Pépin, il ordonna de sonner toutes les cloches, et que par toute la cité on demandât la plus grande joie que faire se pourroit. Chacun fut très-joyeux de son arrivée. Alors l'empereur Alexandre monta à cheval somptueusement accompagné et sortit de la cité pour aller au-devant; mais aussitôt qu'il le vit, il se souvint de Bellissant, alors il se mit à pleurer et soupirer si fort, qu'il ne put parler, sinon en jetant de grosses

larmes, et faisant grandes lamentations de cœur et de bouche. Le roi Pépin, qui avoit le courage fier et orgueilleux, ne fit nul semblant de ses pleurs, car il n'eut ni compassion ni pitié; mais lui dit fièrement: Empereur, laissez vos pleurs, ne vous déconfortez plus; car si vous avez perdu ma sœur, ce n'est pas ma faute: car qui perd une putain, n'en doit être fâché. Ah! dit l'empereur, pour Dieu, ne dites point de telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté, et que je l'ai chassée à tort et sans cause. Alors le roi Pépin lui dit: On doit d'autant plus vous blâmer, car chacun peut connoître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si légèrement cru, et êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde chassée d'avec vous: je suis peu tenu d'aimer celui qui tel blâme m'a fait et à tout le sang de France. Quand l'empereur entendit de telles paroles, et qu'il connut le courage du roi Pépin, il en fut fort courroucé en son cœur, et répondit humblement: Hélas! sire, veuillez cesser de vous émouvoir et modérez votre courage, car j'espère, moyennant la grace de Dieu, que la vérité sera connue. Empereur, dit le roi Pépin, vous avez trop attendu; car on dit communément, qui ferme trop tard l'étable, perd son cheval. Or ma sœur Bellissant s'en est allée en exil, pauvre et égarée, et je ne sais où, dont j'ai une grande douleur, quand je pense que par vous il faut que je la perde, car je suis bien certain que jamais je ne la reverrai. Hélas! l'on doit bien se garder de faire si hâtif jugement, car on a bientôt fait une mauvaise besogne, de quoi on se repent tout à loisir; et vous savez qu'une bonne renommée est chère; quand on l'a perd, soit à tort ou à droit, on l'a recouvre bien tard. Vous avez peu prisé l'honneur de ma personne, quand sans nulle délibération, plusieurs choses se sont faites par envie. Tout en disant ces paroles, l'empereur et le roi Pépin entrèrent dans Constantinople en grand honneur; et quand ils furent dans la cité, l'empereur voulut loger le roi Pépin et ses gens dans son palais, mais il ne voulut y entrer, et fit loger ses gens tous ensemble auprès de lui; il ne voulut même pas recevoir ni dons ni présens de l'empereur, quoiqu'il lui en offrît, tant en vivres qu'en joyaux. Bien fut le roi Pépin en grande pensée de sa sœur Bellissant; car tous ceux de la cité lui affirmoient que c'étoit la meilleure dame que jamais fût, et qu'elle avoit été accusée et bannie injustement.

CHAPITRE IX.

Comme le marchand et l'archevêque combattirent en champ de bataille.

Quand le jour fut venu que le marchand et l'archevêque devoient se combattre, l'empereur les fit amener devant lui et leur commanda de s'armer. Les chevaliers de la nation de l'archevêque allèrent l'armer et fut richement habillé. L'empereur commanda qu'on amenât le marchand et qu'il fût bien armé et en la manière de son propre corps; ce qui fut fait. Alors l'empereur le fit chevalier, et lui donna l'accolade, en lui promettant villes, châteaux et grandes richesses, s'il pouvoit vaincre et déconfire l'archevêque. Quand ils furent tous deux armés, on amena leurs chevaux et montèrent dessus pour aller au champ. Alors l'empereur commanda aux chevaliers et aux sergens d'accompagner l'archevêque jusqu'au lieu, de prendre garde à lui, et qu'ils en répondroient sur leur vie, afin qu'il ne put s'enfuir, car il étoit subtil et cauteleux. Le marchand étoit monté sur son cheval et bien armé en tous points et ceint de son épée, il alla vers le champ et y entra le premier. Il étoit suivi d'une si grande foule de peuple, qu'on ne pourroit le nombrer. L'archevêque ne demeura pas long-temps sans entrer dans le champ hautement accompagné, car il étoit riche et de noble nation. Là fut le roi Pépin, qui

qui volontiers regarda le marchand, lui dit: Mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme, car par la foi de mon ame, si l'archevêque est aujourd'hui vaincu et que je puisse connoître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement, que tu seras le plus grand de ma cour. Sire, dit le marchand, je vous remercie du vouloir que vous avez pour moi: sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me gardera le bon droit que j'ai, en telle manière que je démontrerai devant tous la trahison de l'archevêque, qu'il a faite devant votre sœur; à ces mots il quitta le roi pour aller assaillir l'archevêque. Alors il vint un hérant qui leur fit prêter à tous deux le serment accoutumé, et de suite on fit sortir tous ceux qui étoient dans le champ, hormis les deux combattans. Or, les voilà sur les rangs; il y vint ceux qui d'une part et d'autre avoient charge de présenter les lances. Alors frappèrent des éperons l'un devers l'autre, et se rencontrèrent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnèrent, les lances rompirent; le coup fut si grand, que tous deux sur leurs chevaux passèrent outre. Quand ils furent au bout du champ, ils retournèrent l'un sur l'autre leurs épées à la main; alors ils se donnèrent de si grands coups, qu'ils firent voler à terre les pièces de leurs écus. Quand l'archevêque vit que le marchand l'assailloit si rudement, il pensa en lui-même que tant tiendroit que la nuit seroit venue; et que telle étoit la loi, que quand un homme appeloit l'autre à un champ de bataille, il falloit qu'il l'eût vaincu avant le Soleil couché, ou qu'il seroit pendu; c'est pourquoi l'archevêque pensoit à tenir ferme. Mais le marchand qui savoit la coutume, s'efforçoit de faire force armes contre l'archevêque, et le suivoit de près et le pressoit tant à force de coups, que d'un qu'il lui bailla, il lui abattit une oreille et une grande partie de son haubert qui étoit de fin or et d'acier; le coup fut si grand et si merveilleux, que le marchand ne put tenir son épée qui tomba à terre. Quand l'archevêque vit que le marchand étoit sans épée, il frappa son cheval d'une telle manière qu'il lui creva un œil; alors le cheval qui se sentit navré, s'efforça et tant courut parmi le champ, qu'il jeta à bas le marchand, et la fortune lui fut tant contraire, qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle; le cheval qui point n'arrêta, le traîna tant et si pitoyablement, que tous ceux de l'assemblée en étoient si dolens, qu'ils disoient entr'eux qu'il n'y avoit d'espoir pour le marchand. Quand le roi Pépin le vit en si grand martyre, il se mit à pleurer très-pitoyablement, en disant tout bas: Hélas! pauvre marchand, je vois bien clairement que tes jours ne sont plus de ce monde. Hélas! je puis bien connoître manifestement que ma sœur Bellissant est coupable du fait dont elle a été chargée, et qu'à tout bon droit l'empereur Alexandre l'a chassée et rejetée de sa compagnie; et elle eût eu le dessus, les siens l'ont portée et ensevelie, bien en est honteuse et de malheurs née; car par elle le noble sang de France est livré à déshonneur; ainsi Dieu me soit en aide, que si je la tenois, je la ferois mourir de mort vilaine et angoisseuse. Le roi Pépin eut le cœur si navré de douleur qu'il fit grand nombre de soupirs. L'archevêque ne put, malgré toute sa puissance, faire aller son cheval vers le marchand, ni même l'approcher, ce qui sembloit chose miraculeuse. Or, comme je l'ai déjà dit, le marchand avoit été traîné par son cheval dans le champ et qu'il étoit tombé à terre. Quand le cheval fut à bas, le marchand se releva, lequel fut preux, vaillant et hardi; mais quand l'archevêque vit qu'il s'étoit relevé, il vint courant à lui, et lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le marchand en fut bien étourdi. Il reprit son haleine et s'avança subtilement, et d'un grand courage frappa l'archevêque de telle manière, qu'il lui fit cheoir son épée et son harnois à terre; il le navra tellement qu'il lui fit couler le sang en bas. Alors l'archevêque mit tout son cœur et sa force de se venger, et brocha son cheval pour courir audit marchand; mais il fut subtil, et tira un grand couteau pointu et le jeta contre le cheval de l'archevêque, le frappa au col si rudement, que le cheval commença à regimber et faillir, dont l'archevêque

fut en grand danger de cheoir en bas, et au faillir du cheval il perdit son écu; le marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne s'en pût plus aider. Quand il eut fait cela, il s'en alla frapper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abattit par terre le cheval et l'archevêque, lequel incontinent se releva; mais le marchand fut diligent, et lui donna un si grand coup, qu'il l'abattit par terre, ensuite sauta sur lui et ôta son heaume pour lui couper la tête. Quand l'archevêque se vit en ce danger, il fut plein de trahison, et dit au marchand: Hélas! mon ami, je te prie que tu veuilles avoir pitié de moi et me donner tant d'espace que je puisse me confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger; car je me rends à toi comme vaincu et coupable. Quand le marchand entendit ainsi parler l'archevêque, il fut si courtois, qu'il le laissa relever. Mais quand le faux prêtre fut sur ses pieds et hors de la sujétion du marchand, il n'eut nulle volonté de se confesser; mais il prit et saisit le marchand et le jeta à terre, lui disant tout en colère: Marchand, tu ne pourras échapper de mourir outrageusement devant tout le monde, ou tu feras à ma volonté ce que je te recommanderai. Ah! dit le marchand, qui se vit trahi: Archevêque, je vois et connois bien que je suis à votre merci, et que vous pouvez faire de moi tout à votre plaisir. Je vous prie de me dire quelle chose vous voulez que je fasse pour vous, je l'accomplirai, s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand, dit l'archevêque, voici ce que tu feras. Je veux que devant l'empereur et le roi pépin tu témoignes en public, qu'à tort et sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement et que de ce fait me décharge; je prendrai la charge par telle convenance, que si tu veux le faire, je te jure et promets de te garder de mort, et ferai ta paix avec l'empereur et le roi Pépin: de plus, je te jure en foi de gentillesse et de l'ordre de prêtrise, de te donner une mienne nièce que j'ai en mariage, qui est fort belle, plaisante et gracieuse; aussi tu pourras bien dire que de ton lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé; et pour lors vois si tu veux le faire de telle manière, et choisis de vivre ou de mourir; car tu ne peux échapper par nulle autre voie. Incontinent que le marchand entendit ainsi parler l'archevêque, dolent, et non sans cause, il se réclama à Dieu, qu'il voulût garder son droit et le préserver de mort, puis répondit de cette manière: Sire archevêque, votre raison est bonne; je suis prêt de vous complaire et obéir, et me fie que votre foi et loyauté me ferez et tiendrez. Oui, dit l'archevêque, je ne ferai fausseté. Or dit le marchand, allons vers l'empereur et ses barons, là je dédirai la grande injure que je vous ai faite. C'est bien, dit l'archevêque, levez-vous, et vous viendrez avec moi. A ces paroles, le marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu, se releva; quand il fut levé, il se ressouvint de la grande trahison que l'archevêque lui avoit faite, en feignant de vouloir se confesser; il prit alors courage, et pensa à lui jouer un pareil tour; car on dit volontiers que trahison retourne à son maître. Alors il prend l'archevêque, avec si grand courage, que bientôt il l'abattit dessous lui; puis il lui dit: Archevêque, vous m'avez bien appris à jouer à ce jeu. Or le faux archevêque pensa tant faire par plusieurs paroles, qu'il pût se défaire du marchand; mais jamais celui-ci ne se fia plus en lui, car il ne lui donna ni le temps ni d'espace de se relever: et aussitôt en grande diligence lui creva les yeux, et lui donna tant de coups, qu'il n'eut force ni pouvoir de se revenger. Quand le marchand vit qu'il l'avoit vaincu, il le laissa à terre, et appela les gardes du champ, à qui il dit: Seigneurs, vous pouvez ici connoître si j'ai fait mon devoir envers l'archevêque et s'il est vaincu; vous voyez que je l'ai mis en tel point, que quand bon me semblera, je le puis tuer; et pourtant je vous prie qu'il vous plaise faire venir l'empereur et le roi Pépin, afin que devant leurs hautes magnificences et seigneuries, l'archevêque confesse pardevant tous, qu'il a été accusé par moi à juste querelle, et qu'injustement et sans cause il a pris défense contre moi. Alors les gardes du

champ allèrent quérir l'empereur, et le roi Pépin, qui vinrent aussitôt accompagnés de plusieurs grands seigneurs et barons au lieu où étoit l'archevêque fort dolent; l'empereur lui commanda de dire la vérité du fait; alors il leur conta la manière comme à grand tort il avoit parlé contre la dame Bellissant, et que sans nulle cause et par trahison, il avoit occasionné son exil. Hélas! imaginez-vous les pitoyables larmes du deuil angoisseux que jeta l'empereur; car il fit tant de cris pitoyables et de lamentations dolentes qu'il répandit un torrent de larmes, si bien que tous ceux qui la voyoient en cet état, furent contraints de pleurer de pitié. Si l'empereur mena grand deuil, ne demandez pas si le roi Pépin étoit pour lors triste et déconforté. Hélas! ce n'étoit pas sans cause, s'ils demenoient si grand deuil, quand ils virent comment que par trahison et légèrement croire, avoient perdu la dame Bellissant, sœur du roi Pépin et épouse de l'empereur. Alors fut grande joie d'une part et grande tristesse de l'autre; car le roi Pépin de France, qui de sa sœur connut la loyauté, en fut fort joyeux; et l'empereur, qui du fait se trouva coupable, d'autant qu'il connût qu'à grand tort il avoit chassé son épouse d'avec lui, en fut bien triste. Après toutes ces lamentations, la confession ouïe de l'archevêque et sa grande trahison reconnue, l'empereur assembla son conseil pour aviser et juger de quelle mort l'archevêque devoit mourir; il fut délibéré qu'il seroit bouilli tout vif dans de l'huile, et ainsi fut fait. Après lequel jugement, chacun se retira en son logis. Quand le roi fut retiré en son logis, l'empereur dolent et soupirant, vint devant lui, se mit à genoux, puis lui dit en pleurant: Hélas! sire roi, j'ai vers vous commis un crime détestable et déshonnête. Or je vois clairement et que par ma folie et légère créance je suis et ai été cause que votre sœur est en exil, ainsi que de sa perdition; de laquelle chose je vous requiers pardon, et devant vous je me présente comme coupable en attendant votre grace; et en reconnoissant ma faute vilaine, et pour satisfaction, je remets entre vos mains tout le royaume de Grèce qui justement est à moi et m'appartient; car je ne requiers d'avoir le nom d'empereur ni de roi tant que je vivrai; mais je veux vous obéir comme serviteur, car je l'ai bien mérité.

Quand le roi Pépin entendit le bon vouloir et la grande humilité de l'empereur, il prit grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les barons. Et après leur paix faite, par un commun accord, ils délibérèrent entr'eux d'envoyer des messagers par tous pays pour chercher Bellissant. Après quoi le roi Pépin prit congé de l'empereur pour retourner en France.

CHAPITRE X.

Comme le roi Pépin prit congé de l'Empereur et partit de Constantinople pour retourner en France, et comme après il alla à Rome contre les Sarrasins qui la cité avoient prise.

Alors le roi Pépin partit de Constantinople après les choses dites ci-dessus. Il marcha tant qu'il arriva en France, et s'en alla à Orléans pour se rafraîchir; car il étoit volontiers audit lieu pour le déduit des forêts qui sont aux environs. Alors il commanda que pour sa bien-venue on fit table ronde, et ainsi fut fait. Quand vint l'heure du plein diner, le chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main et le présenta au roi, en lui disant: Sire, voici l'orphelin que vous trouvâtes dans la forêt d'Orléans, que vous habillâtes pour le nourrir et garder: or je l'ai nourri jusqu'à cette heure, non pas à mes dépens, mais aux vôtres. Je vous prie, sire, que de l'enfant ayez mémoire, car en peu deviendra grand, et il est temps d'y penser; et quand le roi Pépin ouït parler le chevalier, il appela l'enfant Valentin et le prit par la main; il le vit tant sage et bien appris en mœurs

et conditions, qu'à cette heure lui donna toutes les coupes, tasses et pots, et autres riches vaisselles qui alors étoient apprêtés pour servir à la cour. Puis le roi dit devant tous, qu'il vouloit que Valentin fut chèrement gardé. Pour la grande beauté et honneur de sa personne, le roi voulut que le jeune enfant Valentin, qui n'avoit environ que l'âge de douze ans, fut mis et nourri avec sa fille Esglantine, qui tant étoit belle et sage, et bien apprise, que tout le monde en disoit bien et honneur de sa personne. Ainsi furent nourris les deux enfans ensemble et s'aimoient bien l'un l'autre d'amour juste et loyal, en telle manière qu'ils ne pouvoient avoir de joie ni de liesse l'un sans l'autre; et principalement Esglantine fille de Pépin, roi de France, voyant la prudence de Valentin fut tant d'amour éprise en tout honneur, et si bien que sans lui ne pouvoit avoir récréations. Valentin devint grand et de belle stature, en toutes choses bien appris; aimoit force chevaux et armes, et volontiers se trouvoit aux joûtes, et là où il se trouvoit emportoit le prix d'honneur. Le roi Pépin voyant sa vaillance et bonne volonté et courage, il lui donna chevaux et harnois, terres, rentes, et grandes possessions, et ne demeura pas longtemps que de lui fut grand bruit par la cour, dont plusieurs eurent grande envie; et souvent lui disoient par reproche que ce n'étoit qu'un réprouvé, et un pauvre sans connoissance de nul de ses parens pour le nourrir et entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Et quand la noble Esglantine le voyoit courroucé, elle pleuroit tendrement, et de toute sa puissance le réconfortoit. Et Valentin se gouvernoit en la cour du roi, entre ses barons, chevaliers, dames et demoiselles, si bien et si sagement que nul n'en savoit dire que du bien et honneur. Son frère Orson est dans la forêt, velu, couvert de poil comme devant est fait mention, et comme en icelui chapitre vous sera déclaré; car sachez que tôt après la venue du roi, lui étant à Orléans, vint un messager de Rome, envoyé de la part du Pape, qui secours et aide lui demandoit contre les Payens et ennemis de notre sainte foi chrétienne, qui avoient pris la cité de Rome. Quand le roi Pépin entendit que les Sarrasins étoient dans Rome, il fit diligence d'apprêter son armée, de laquelle Valentin fut le chef et principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sut que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit et le tenoit cher sur tous autres. Alors elle le demanda pour aller lui parler secrètement: et quand il fut venu, elle lui dit en soupirant; Hélas! Valentin, mon ami; or je vois bien que je n'aurai plus ni joie ni consolation, puisqu'il vous faut partir pour aller en bataille. Hélas! mon seul amour, mon réconfort, et le refuge de toute ma plaisance. Or plût à Dieu que je n'eusse parens ni amis en ce monde, qui me gardât de faire ma volonté. Dieu me veuille aider si jamais aucun que vous n'aimerois ni n'aurois en mariage. Vous seriez roi de France et serois reine. Ah! dame, dit Valentin, laissez votre imagination, n'ayez dessus moi le cœur si ardent. Vous savez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre père, et ne suis en nulle manière convenable à vous, ni à la plus pauvre demoiselle qui soit avec vous, et puis vous pouvez penser autre part, et faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dis, qui vous veuille avoir à sa garde. A ces mots Valentin partit, et laissa la belle Esglantine dolente et marrie de son départ. Le roi et son ost étant prêts montèrent à cheval et partirent d'Orléans pour aller à Rome. Alors le roi Pépin appela les barons et seigneurs de la cour, et leur dit: Seigneurs, vous savez que tout le monde fait grand bruit d'un homme sauvage qui est en cette forêt, c'est pourquoi je désire le voir prendre avant d'aller plus avant; à ces paroles se sentirent les barons et seigneurs de la cour: la chasse fut ordonnée; alors ils entrèrent au bois et y prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avoit peur, hors Valentin qui étoit son frère, mais rien n'en savoit, lequel désiroit avoir avec lui bataille. Tout en allant parmi le bois, le roi Pépin arriva devant la fosse obscure et ténébreuse où se tenoit Orson, qui aussitôt qu'il vit le roi très

saillit et vint contre lui, le prit et le saisit de ses ongles, lesquels étoient grands, puis le jeta à terre; le roi crut mourir, et cria haut demandant du secours : alors il vint vers lui un vaillant chevalier, qui voyant que le sauvage vouloit étrangler le roi, il tira aussitôt son épée pour courir sus, mais Orson voyant l'épée nue flamboyer et reluire, il laissa le roi et courut au chevalier, et le prit et le serra par si grande force et courage, qu'homme et cheval jeta par terre. Le cheval eut peur, se releva aussitôt et se sauva parmi le bois; et Orson avec ses ongles aigus étrangla et mit en pièces le chevalier. Alors le roi alla vers ses gens et leur raconta le danger où il s'étoit trouvé, et la mort piteuse du chevalier; et tous ceux qui l'entendirent en furent ébahis. Aussitôt ils se mirent ensemble et allèrent vers la fosse d'Orson croyant le prendre et le tuer; mais ils n'y ont trouvé que le chevalier; car à Dieu ne plaise qu'il fût conquis par d'autre que par son frère Valentin, lequel le prit, comme vous verrez ci-après. Quand le roi Pépin vit qu'il ne pouvoit avoir ni prendre le sauvage, il le laissa pour cette fois et se mit en marche pour parfaire son voyage de Rome. Les batailles furent rangées, et l'oriflamme de France baillée à un vaillant chevalier nommé Milon d'Anglure, homme sage, de bon conseil et de très-bonne conduite. Là furent Gervais et Samson son frère, qui étoient vaillans chevaliers, ainsi que plusieurs ducs, comtes et barons. Ils passèrent par le pays de Savoie, de Lombardie et de l'Italie, si bien qu'ils arrivèrent à Rome où ils s'informèrent de la bataille, la manière et le fait des Sarrasins. Alors on leur conta qu'un amiral riche et puissant, grand et fier de courage, avoit pris la cité de Rome, mis plusieurs chrétiens à mort ou détruits, défait les Eglises, fait le Temple des Idoles, et contraignit le Pape, les cardinaux, archevêques et évêques à servir d'officiers à la maudite mode de leur loi très-condamnable. Quand le roi Pépin eut appris ces nouvelles, il fut dolent de la grande misère, griève et douloureuse détresse où étoient réduits les Chrétiens. Alors il s'approcha de la cité de Rome, fit assembler son ost et mettre en point ses gens d'armes, et ordonna ses batailles; car il avoit bonne volonté de défendre et venger la foi chrétienne; ce qu'il fit et accomplit comme on le verra ci-après.

Après que le roi Pépin eut mit le siège devant la cité de Rome, il appela ses barons et chevaliers, et leur dit : Messieurs, vous savez et connoissez que le chien d'amiral infidèle, ennemi de notre foi, a mis à mort plusieurs vaillans Chrétiens, rompu et vitupéré l'Eglise de Rome, où notre Seigneur et Rédempteur Jesus-Christ étoit tant doucement servi et honoré, lesquelles choses doivent exciter et émouvoir des larmes de pitié; partant je suis délibéré, et à l'aide de Jesus-Christ notre Créateur, moi confiant, de combattre et expulser les Payens et maudits Sarrasins hors de la cité de Rome et de tous pays qui sont aux environs. Ainsi avisez entre vous lequel voudra entreprendre la charge d'aller de ma part porter à l'amiral Payen une lettre de défi; car je veux lui bailler et livrer journée, et le combattre pour notre sainte foi, exalter, soutenir et défendre jusqu'à la mort. Quand le roi Pépin eut ainsi parlé, nul ne se mit en avant pour rendre réponse, et de ce fait nul n'osa l'entreprendre hors Valentin, qui se présenta devant le roi, en disant devant tous : Sire, s'il vous plaît de votre licence, je veux entreprendre le message et parlerai devant tous les Payens à leur fier amiral, en telle manière, qu'à l'aide de Dieu, vous connoîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit et à mon honneur. Le roi Pépin fut très-joyeux du courage et de la bonne volonté de Valentin, et toux ceux de la cour en furent émerveillés. Alors le roi fit venir un secrétaire et lui fit écrire une lettre de défi; puis la bailla à Valentin pour la porter à l'amiral; alors Valentin monta à cheval et prit congé du roi et de tous ceux de la cour, et se mit en marche se recommandant à Jesus-Christ, et s'en alla à Rome; il ne faut pas demander s'il fut volontiers regardé, car il se contenoit si bien à cheval et en armes, que nul ne le voyoit sans y prendre plaisir. Il alla vers le palais où

étoit l'amiral, qui en ses salles étoit triomphamment en grandes pompes. Valentin entra dedans et vint devant lui, et le salua en cette manière: Jesus qui nâquit de la Vierge Marie, qui pour nous souffrit mort et passion, veuille garder de mal et défendre le haut et puissant roi Pépin, et Mahomet te veuille aider et secourir, re(?)onté amiral, ainsi que je voudrois! Quand Valentin eut ainsi parlé, l'amiral se leva, et comme fier et orgueilleux lui dit: Messager, retourne-t-en, afin que je ne te voie plus, et dis au roi Pépin qui tient la loi de Jesus, qu'il croie en Mahomet, et qu'il renonce à sa créance, et du tout en tout délaisse et mette bas; et saches de certain que je suis délibéré de le faire mourir, et de détruire tout son pays. Or va t-en, messager, et ne demeure pas davantage devant moi; car d'ouïr de telles paroles mon cœur ne le peut souffrir: grande folie a entrepris celui qui fièrement est entré en mon palais, pour dire telles choses devant ma haute majesté et seigneurie: si je savois, que par orgueil ou présomption, tu eusses entrepris telles choses, jamais au roi Pépin ne retournerois. Quand le gentil chevalier Valentin eut entendu ainsi parler l'amiral il fut fort douteux, craintif et émerveillé, et non pas sans cause, car la mort lui étoit prochaine, si de Dieu n'eût été consolé, qu'il donna réponse salutaire, tant pour la vie que pour celle de l'ame, et pour sage, bien avisé et bien appris de donner réponse, il parla en cette manière. Hélas! très-puissant et magnifique, et très-haut seigneur amiral, ne veuillez penser ni préméditer que par orgueil ou présomption je sois venu devant vous. Vous saurez la manière et le fait comme je suis venu, et en serez émerveillé. Dis-nous, dit l'amiral, comme tu es venu, et tout soudain; car ainsi me soit en aide, que je prendrai plaisir et consolation à ouïr réciter ton entreprise, et ton courage multiplier en tout bien. Alors Valentin dit: Sire amiral, il est vrai que par fausse et déloyale envie j'ai été accusé envers le roi Pépin, que de grand'peur et crainte je voulois retourner en France, de laquelle chose le roi Pépin étant courroucé contre moi, il me fit prendre ce matin pour me faire couper la tête; et quand je me vis en danger, pour allonger mes jours, je me vantai devant tous d'une très-grande folie, car je jurai devant tous ceux de la cour que je viendrois devers vous pour vous défier ainsi que tous vos barons de la part du roi Pépin; et de plus je me vantai qu'au départ je vous donnerois trois coups de lance sur votre corps qui est tant vaillant et si renommé, pour loz et bruit acquérir. Pourquoi vous supplie de m'accorder cette chose, car autrement je n'oserois retourner devant le roi Pépin, parce qu'il me feroit mourir honteusement. Fils, répondit l'amiral, par Mahomet, le tout-puissant, vous n'en serez point éconduit, car dès cette heure vous octroye la joûte; et afin que les Français, qui cette cité ont assiégée, puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la ville Grand merci, dit Valentin, qui à terre se jeta pour baiser les pieds de l'amiral en signe d'humilité et d'obéissance; mais on dit en commun proverbe qu'on déchausse le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied. Valentin étoit fort renommé au palais de l'amiral, et requéroit toujours Dieu qu'il lui donnât puissance de tant faire, qu'il pût savoir et connoître de quel lieu où il étoit venu, qui étoient son pére et sa mère. Comme il étoit en grande pensée, l'amiral lui dit: Brave fils, vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, et non sans cause; car j'ai trop grand doute d'être à la joûte par vous occis et mis à mort. Ainsi je vous prie et requiers humblement, qu'il vous plaise me faire venir un prêtre pour qu'il me donne l'absolution de mes péchés Alors l'amiral commanda qu'on fît venir un prêtre; et quand il fut venu, il le bailla à Valentin, en lui disant: Or, tenez et confessez-vous; car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton Alors Valentin prit le prêtre par la main et le tira à part; quand ils furent ensemble, Valentin lui dit: Hélas! sire, vous êtes prêtre chrétien; vous devez entre tous les autres avoir volonté et courage de garder et défendre notre sainte foi; daignez écouter ce que je

vais vous dire. Le vrai est que je dois combattre contre le faux amiral, qui tant est ennemi de notre sainte foi. Or je sais bien que les Payens et Sarrasins sortiront de la cité pour voir la joûte qui doit se faire hors des murs de Rome. Vous direz secrètement aux Chrétiens qui sont dans la cité, qu'il n'en sorte nul dehors, mais qu'ils se tiennent en armes et sans bruit. Quand les Payens seront hors de la cité, ils prendront les gardes des portes, en telle manière, que quand les Sarrasins voudront rentrer dans la cité, que vous leur fermiez les portes; et vous direz aux Chrétiens qu'ils mandent des nouvelles au roi Pépin, et qu'il fasse tenir ses gens en armes, afin que quand il verra le point et l'heure, ils viennent fondre sur les Payens : ceux de la ville sortiront d'autre part, et de cette manière ils seront vaincus et déconfits. Quand Valentin eut dit ceci au prêtre, il partit, et Valentin se recommanda à Dieu. Alors l'amiral fit mener Valentin en sa salle pour dîner et prendre sa réfection, et commanda à ses gens qu'il fût servi aussi honorablement que lui. Valentin, quoique assis avec plusieurs seigneurs et barons, sut bien se contenir honnêtement. Lorsque le dîner fut fini et les tables levées, l'amiral appela un sien neveu, qui avoit nom Salatas, lui commanda qu'il fit armer Valentin, et d'aussi bons harnois que sa personne; en outre commanda et donna charge à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'il pourroit être trouvé et choisi en sa cour. Quand l'amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dans une salle très bien parée, et là fut armé par plusieurs Payens vaillans et se connoissant aux armes. Salatas prit Valentin et le mena en une belle salle parée, puis fit apporter les meilleurs harnois et le fit armer comme l'amiral lui avoit commandé. Quand Valentin fut armé, il saillit en place bien en armes et triomphant. Alors Valentin et l'amiral chevauchèrent tous deux vers la maîtresse porte de Rome, vers celle par où le roi Pépin avoit mis le siège; quand ils furent au champ, Valentin prit son écu et le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent, où il y avoit un cerf onglé et dentelé de sable; auprès d'icelui cerf un arbre. Lesquelles armes signifioient qu'il avoit été trouvé dans une forêt, et les lui avoit données le bon roi Pépin de France.

Et vint en France sur les rangs dont Valentin fut bien joyeux. Le cri fut si grand par la cité de Rome que tous les payens saillirent hors de Rome pour aller voir les joûtes. Les Chrétiens qui étoient dedans se mirent tous en armes le plus secrètement qu'ils purent et prirent tous les gardes des portes en telle manière que nul ne put entrer dedans. Le roi Pépin averti de ce cas, tint ses gens en armes pour au besoin secourir le vaillant et preux chevalier. L'heure étant venue que la joûte devoit commencer, aussitôt ils s'éloignèrent l'un de l'autre, couchèrent leurs lances et piquèrent leurs étriers si impétueusement, que leurs lances rompirent; alors ils retournèrent pour la seconde lance. Valentin vint contre l'amiral, et le frappa de telle manière, que la lance lui passa au travers du corps et tomba mort dans le champ. Quand les Payens virent leur amiral mort, ils coururent sur Valentin; mais il frappa hardiment son cheval, et de son épée fit si grande vaillance, qu'il passa tous les Payens et en navra plusieurs. Le roi étoit alors en son ost qui en la bataille entra, et il fut si fort assailli des Payens, qu'il fut abattu dans un pré. Mais Valentin vint, et lui donna tant de secours, qu'il le remonta à cheval; alors il dit à Valentin : Enfant, vous m'avez sauvé la vie, et s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu. Il s'éleva alors un grand cri de part et d'autre, et la bataille fut si forte, que les Payens furent contraints de se retirer. Les Chrétiens qui dans la cité de Rome tombèrent dessus, qui virent les étendards et bannières du roi Pépin plantés et mis sur les murs, dont les Payens furent émerveillés. Ainsi furent assaillis de l'ost du roi et de ceux de la cité, qui honteusement à grand déshonneur finirent misérablement leurs vies en icelle bataille; il demeura vingt mille Payens sur le champ de bataille par la vaillance de Valentin; et bien se comporta, que

trois fois en icelui jour garda de mort le roi Pépin, et eut en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la cité prise, dont grande joie fut par toute la chrétienté et principalement en la cité de Rome; et les parties prochaines, chacun crie Mont-Joie au roi de France Pépin, en telle manière eut honneur et prix, que par le Pape Clément fut couronné empereur, il gouverna bien, et augmenta l'Eglise en son repos, fit à tous justice et raison, tant que chacun disoit bien de lui.

CHAPITRE XI.

Comme Hauffroy et Henri eurent envie sur Valentin pour le grand amour de quoi le roi Pepin l'aimoit.

Quand le roi Pépin, par la grace de Dieu et par la puissance des armes, eut chassé les Infidèles de la foi hors des parties romaines, il vint à Orléans où il trouva la reine Berthe sa femme, qui à grande joie le reçut avec son jeune fils Charlot et sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin étoit revenu en santé; aussi il ne séjourna pas long-temps sans qu'elle le demandât, et il y vint volontiers. Quand la belle le vit, doucement le salua, en lui disant: Valentin, mon doux ami, bien soyez venu, vous êtes bien digne d'être chéri et honoré; car on dit que vous avez conquis grand triomphe et victoire sur les Payens qui tenoient Rome en leur sujétion. Eh! madame, dit Valentin, à Dieu appartiennent les louanges; car chacun dira ce qu'il voudra; mais quant à moi je ne sais chose par quoi on me doive par prouesse tenir; et outre plus, le roi votre père m a fait tant de bien et d'honneur, que jamais en ma vie je ne lui pourrai rendre, tel service que je lui fasse.

Comme il disoit ces paroles, Hauffroy et Henri, ardens et épris d'envie, entrèrent dans la chambre d'Esglantine. Quand ils furent entrés, ils dirent à Valentin: Que venez-vous faire ici en la chambre de notre sœur qui en rien ne vous appartient? Vous vous montrez fol et hardi d'entrer en sa chambre royale; car vous n'êtes qu'un enfant trouvé, et nul ne sait qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu; ainsi gardez-vous bien de vous trouver avec elle, parce que vous pourriez vous en trouver mal. Alors Valentin dit à Hauffroy: N'ayez nul crainte pour votre sœur, car je n'ai pensé envers elle toute ma vie qu'en tout bien et tout honneur. Pourtant je suis pauvre, et on ne sait qui je suis, aussi ne voudrois-je dire aucune chose qui fut contre la majesté royale, ni que par moi Esglantine eut aucun blâme; je vous promets dès cette heure de ne jamais rentrer dans sa chambre. Esglantine demeura toute seule pleurant et soupirant tendrement. Valentin monta au palais pour servir le roi qui étoit à table. Là furent Hauffroy, Henri et Milon d'Angers, qui tous avec Valentin, servoient le roi à table. Quand le roi fut levé, il appela Valentin et dit devant tous: Seigneurs, vous voyez ici Valentin, lequel m'a bien et loyalement servi et secouru en toutes mes nécessités, afin que chacun de vous le puisse entendre et savoir, et pour les bons services qu'il m'a faits, je lui donne le comté de Clermont en Auvergne. Sire, dit Valentin, Dieu veuille vous le rendre; vous me faites plus de bien que je ne vous ai rendu de services. Quand Hauffroy et Henri eurent entendu ces paroles, en furent dolens, et se dirent l'un à l'autre: celui (trouvé) que Dieu maudit, est en la grace du roi, et en telle manière, que si nous n'y mettons ordre, il sera une fois cause de notre grand dommage; car le roi n'a d'enfans que nous et le petit Charlot, duquel nous pourrons bien faire à notre volonté après la mort de notre père; mais il est chose vraie que Valentin le supportera et aidera à l'encontre de nous. Ainsi il nous faut faire ensorte de le mettre

en mauvaise grace avec le roi, et pourchasser sa mort; car autrement nous ne pourrons nous venger; et alors nous pourrons à notre bon plaisir gouverner en tout le royaume sans être contredits. Alors Hauffroy dit: Mon frère Henri, j'ai trouvé la manière en quoi le faux garçon sera trahi et déçu; nous dirons donc au roi qu'il a violé notre sœur, et que nous l'avons trouvé couché avec elle et tout nud; et quand le roi saura ces nouvelles, je suis certain qu'il le fera mourir honteusement. C'est bien, répondit Henri; il faut que la chose soit ainsi menée, et par ce moyen nous serons vengés. En ce point demeurèrent en pensant et imaginant toujours contre Valentin mauvaiseté et trahison; car ils ont plus envie de sa mort que de celle d'un chien. Valentin sert le roi si bien à son gré, que sur tous le désire voir en sa compagnie; et il se maintenoit tous les jours de mieux en mieux, en priant notre Seigneur qu'il lui voulût donner connoissance du lieu où il étoit venu. Et Orson son frère est dans la forêt qui tant est craint et redouté, que nul n'ose approcher, ni passer dans le bois. Les plaintes venoient au roi de jour en jour fort grandes et merveilleuses de toutes parts. Il arriva un jour qu'un pauvre homme vint au roi tout navré et sanglant, et lui dit: Sire, je me plains à vous du sauvage, car comme je passois le bois avec ma femme en portant pour la provision de notre vie, pain, chair, fromage et autres vivres, ledit sauvage est venu et nous a tout ôté et mangé, et qui plus est, il a pris ma femme et en a fait deux fois à sa volonté. Or lui dit le roi: De quoi te déplaît-il le plus d'avoir perdu tes vivres ou ta femme? Sire, dit le bon homme, de ma femme n'en suis pas déplaisant. Tu as droit, dit le roi; or, va-t-en à ma cour, mets à prix ta perte, et elle te sera rendue. Après cela le roi appela ses barons pour prendre avis sur le fait d'Orson, et avisèrent entr'eux que le roi feroit crier par tous les environs que celui qui pourroit lui livrer l'homme sauvage mort ou en vie, auroit mille marcs. Alors fut fait le cri public, et vinrent de divers pays chevaliers nobles de tous états pour prendre Orson et acquérir le prix. Alors le roi étant en son palais avec plusieurs grands seigneurs et nobles barons, qui parloient entr'eux de cette matière avec grande admiration; entre lesquels Hauffroy, ennemi mortel de Valentin, commença à dire ainsi: Sire, voici Valentin, que vous avez nourri et élevé en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de déshonneur grand et d'amour désordonné, et je suis bien informé de ce cas; pour voir ce qu'il sait faire, faites-lui montrer sa vaillance en combattant contre le sauvage, qui est tant craint et redouté; et s'il peut le conquérir, donnez-lui Esglantine, et de tout point sa volonté sera accomplie. Hauffroy, dit le roi, ton parler n'est pas gracieux, et est plein d'envie; quoique Valentin soit pauvre et de bas lieu venu, je l'ai trouvé si bon, humble et si débonnaire, que mieux semble gentil et de noble courage, que tu ne fais à parler de lui; car les bonnes conditions qu'il a en lui sont approuvées et montrent qu'il est extrait de bon lieu et de bon lignage. Pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur, il ne peut venir que tout honneur et chose qui soit honnête et licite. Quand Hauffroy ouït le roi qui si fort le reprenoit, en supportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant et courroucé, mais il n'en faisoit semblant. Alors Valentin qui avoit bien entendu les paroles de Hauffroy, dit: Vous avez parlé à tort de moi, sans que jamais je ne vous aie bien fait; et par manière de dérision vous voulez que j'aille combattre le sauvage, afin que je puisse mourir et que de moi soyez vengé, mais je fais serment que jamais je n'arrêterai en place que je n'aye trouvé le sauvage; et quand je l'aurai trouvé, je le combattrai de telle manière, que mort ou vif je l'amenerai devant tous, ou bien je finirai mes jours. Et s'il advint que Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais nul de cette cour ne me reverra tant que je n'eus trouvé le père qui m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime, et pourquoi je fus laissé au bois. Quand le roi entendit l'entreprise de Va-

lentin, il fut déplaisant, parce qu'il avoit plus peur de le perdre que tout autre de sa cour; et c'est Hauffroy et Henri qui lui ont fait entreprendre cette chose. Puis il dit à Valentin : Mon fils, pensez bien à ce que vous voulez faire, car de combattre le sauvage ce me semble à vous chose impossible; vous connoissez assez que par lui plusieurs vaillans chevaliers sont morts, et que d'autres ont abandonné cette entreprise ; et pour ce ne soyez si haut, que pour le parler d'eux, vous perdiez la vie; car trop est cruelle chose à entendre à telle bête, qui est sans naturel ni entendement. Pour Dieu, mon enfant souffrez et endurez les paroles d'eux envieux ; car belle vertu est d'endurer et souffrir toutes langues parler. Ah! sire, dit Valentin, pardonnez-moi ; car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Je prends congé de vous, et adieu vous dis; car demain de grand matin je pense de prendre le chemin et la voie pour mon attente ou entreprise mener à fin. A ces mots partit le preux et vaillant Valentin, et prit congé du roi Pépin ; et le lendemain matin il alla ouïr la Messe ; puis après il monta à cheval pour aller conquérir le sauvage. Or il ne faut point demander si la belle Esglantine mena grand deuil toute la nuit ; et quand le matin fut venu, elle appela une demoiselle qui étoit près d'elle, et lui dit en cette manière : Madame, allez vers Valentin, et dites-lui que je le prie avant de partir de venir me parler, et pour nul qui vive qu'il n'ait aucune crainte d'entrer dedans ma chambre ; car par-dessus toutes choses je le désire voir, et est ma volonté singulière qu'il prenne de moi congé avant qu'il parte. Alors la demoiselle alla devers le noble Valentin, et fit part de son message tout ainsi que la dame Esglantine lui avoit commandé. Quand Valentin entendit les nouvelles, il dit : Mademoiselle, je sais et connois que tout l'amour qui est entre moi et madame Esglantine est loyal et de bonne équité, et il en est de même d'elle ; car je ne voudrois penser aucune chose qui puisse porter atteinte à son honneur ; ainsi que Dieu me soit témoin, que de ma part envers elle ne pensai que bien et honneur; mais envie est de telle nature que jamais n'a repos, et plutôt sont les envieux de leur nature enclins et abandonnés à mal dire, et leur malice exercer contre loyauté, prud'hommie, et contre ceux qui veulent et prétendent à vivre selon Dieu, quand par dol acquérir grand déshonneur. Or me prend-il en cette manière, car je suis certain que Hauffroy et Henri, frères de la noble dame Esglantine, ont grande volonté d'avancer ma mort ; par quoi, mademoiselle, s'il vous plaît, vous irez pardevant madame Esglantine et lui direz qu'il ne lui déplaise si je ne prends congé d'elle, et qu'elle ait toujours confiance en Dieu, qui fait justice et rend droit à ceux qui souffrent à tort maintes injures et sans cause sont blâmés. Après cette réponse, la dame retourna dolente et courroucée de ce que Valentin étoit à cheval pour faire son voyage.

CHAPITRE XII.

Comme Valentin conquit Orson son frère dans la forêt d'Orléans.

Alors Valentin monta sur son cheval, et sans autre compagnie que celle d'un seul écuyer, il partit d'Orléans, et tant chevaucha qu'il arriva dans la forêt où étoit Orson le sauvage ; et quand il fut auprès du bois, il dit à son écuyer qu'il lui donnât son heaume, et prit congé de lui en disant : Vous demeurerez ici et ne viendrez plus outre avec moi, ainsi que je l'ai promis et juré que tout seul entrerai au bois pour combattre le sauvage; priez Dieu pour moi qu'il veuille me secourir, et si mon corps y demeure, je vous recommande mon âme. Et à ces mots Valentin entra dans le bois, et l'écuyer demeura en pleurant et soupirant tendrement. Va-

lentin chercha parmi le bois pendant un jour entier sans pouvoir découvrir le sauvage. Quand la nuit commença à approcher, il descendit de cheval et l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain et du vin qu'il portoit avec lui, et un peu se reput. Quand il eut mangé et que la nuit fut venu, alors pour doute de la nuit monta sur un arbre et y demeura toute la nuit; aussitôt que le jour fut venu, il regarda autour de lui et vit son frère Orson qui couroit parmi le bois comme bête sauvage, lequel il vit le cheval de Valentin et le tira pardevers lui. Quand il vit qu'il étoit si beau, si reluisant et si plaisant, le peigna fort de ses mains velues en lui faisant fête, car il n'avoit coutume de voir telle bête. Quand le cheval de Valentin aperçut le sauvage qui le grattoit et touchoit de ses mains, il commença incontinent à ruer et à regimber des pieds fort rudement; et Valentin qui sur l'arbre étoit, regardoit la manière du sauvage qui faisoit des regards si terribles, qu'il étoit fort à craindre et à redouter. Alors il pria Dieu dévotement, le priant et requérant de tout son cœur qu'il voulût le préserver et le défendre contre le sauvage, et lui donner victoire de le conquérir. Orson tournoya tant autour du cheval, que celui-ci commença à frapper et le pensa mordre; et quand Orson l'aperçut, il embrassa le cheval pour le mettre en bas et le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage vouloit tuer son cheval, s'écria : Sauvage, laisse mon cheval et attends; car à moi tu auras bataille. Alors Orson laissa le cheval de Valentin, leva les yeux et regarda contre l'arbre et apercevant Valentin, il lui fit signe des mains et de la tête qu'il le mettroit par pièces. Valentin fit aussitôt le signe de la croix et se recommanda à Dieu, puis tira son épée et alla vers Orson Quand Orson vit l'épée dont Valentin le vouloit tuer, il se retira en arrière et du coup se garda; puis vint sur Valentin et à force de bras le jeta à terre et le mit dessous lui, de quoi il fut surpris, car il croyoit en cette place finir ses jours, et n'avoit nulle espérance d'échapper de lui. Ah! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi et ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage. Par plusieurs fois Valentin croyoit retourner dessus Orson, mais il n'en eut pas la puissance; alors voyant qu'il ne le pouvoit gagner par la puissance du corps, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, tellement que le sang jaillissoit en abondance. Quand Orson se sentit ainsi navré de douleur; comme un enragé jeta un si grand cri, qu'il fit retentir le bois, puis revint à Valentin et fièrement le reprit avec ses ongles aigus et tranchans le rejeta une seconde fois à terre; ils se combattirent tant l'un contre l'autre, que ce seroit chose difficile à raconter leur merveilleuse bataille. Alors Orson prit Valentin si rudement, que de son col lui arracha l'écu et le blason; et quand il l'eut ôté, il le regarda pour la grande beauté des couleurs dont il n'étoit pas accoutumé de voir; ensuite il le jeta contre terre, et incontinent retourna à Valentin, et des griffes et des dents le serra si fortement, que harnois et haubergeon brisa et rompit de ses ongles, et le frappa jusqu'à la chair, tellement que le sang en fit courir à grand randon. Quand Valentin se sentit si fort navré, il fut dolent; alors il se réclama à Dieu. Hélas! dit-il, vrai Dieu tout-puissant, en toi est ma seule espérance, mon refuge et mon soutien, je te prie humblement que de moi tu veuilles avoir pitié, et ainsi que par ta digne grace et puissance tu sauvas Daniel d'entre les lions, daigne me garder de cet homme sauvage. Quand il eut fini sa prière, il alla avec son épée pour frapper Orson, qui le voyant venir, courut vers un petit arbre, le rompit aisément et en fit un bâton terrible, puis il vint après Valentin et lui en donna un tel coup dessus un genou, qu'il le fit tomber à terre. Alors Valentin se releva hardiment, et commencèrent entr'eux une fière bataille, car les deux frères avoient grande envie de se détruire l'un et l'autre; mais ils ne connoissoient qu'ils étoient frères, ni le cas de leur fortune. Orson étoit fort et cruel, et eût frappé Valentin, si ce n'eût été son épée, qui sur toutes choses craignoit, pour cause d'un coup de couteau dont Valentin l'avoit frappé. Tant et si longues

ment combattirent ensemble en plusieurs manières, qu'à la fin ils se lassèrent tous deux. Alors Valentin regarda Orson et lui dit : Hélas ! homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous pas à moi ? vous vivez au bois comme une pauvre bête, et vous n'avez connoissance de Dieu ni de la sainte foi, c'est pourquoi votre ame est en grand danger ; venez-vous-en avec moi, et vous ferai baptiser et apprendre la sainte foi ; je vous donnerai chair et poisson à manger, et du vin à boire, aussi vêture et chaussure vous donnerai, et userez de vos jours honnêtement, ainsi que tout homme naturel doit faire. Quand Orson eut ouï parler Valentin, il comprit et aperçut bien aux signes de Valentin qu'il désiroit son bien ; et par la volonté de Dieu et selon le secours de la nature qui ne peut mentir, Orson se jeta à deux genoux, tendit ses mains vers son frère, lui faisant signe qu'il veuille lui accorder pardon, et en tout à lui obéir pour le temps à venir ; et lui montra par signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ni de ses biens. Il ne faut pas demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis et mis en sa sujétion, et mena grande liesse et non sans cause, car il avoit plus acquis d'honneur et de prouesse que nul chevalier de son temps n'eût osé entreprendre tant il étoit preux et hardi. Puis il prit Orson par la main et lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin; et bientôt furent hors du bois. Alors Valentin prit une des sangles de son cheval et lia Orson étroitement, afin qu'il ne fît de mal à personne. Ensuite il monta à cheval, le prit et le mena avec lui comme une bête née, et le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal, ni même semblant de lui en faire.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le roi Pépin qui y étoit.

VALENTIN a tant fait avec l'aide de Dieu, qu'il a vaincu et conquis Orson le sauvage, et est allé à Orléans; et tant est allé qu'il est entré en un grand village ; mais tout aussitôt que les gens du lieu virent le sauvage que Valentin menoit, ils se mirent à fuir et entrèrent dans les maisons ; et de la peur qu'ils eurent, ils fermèrent leurs portes de manière que nul ne pouvoit y entrer. Alors Valentin leur cria qu'ils n'eussent aucune crainte de lui et qu'ils ouvrissent leurs portes, pour le loger ; mais malgré tout ce qu'il put dire, personne ne voulut lui ouvrir sa maison. Voyant cela, il leur cria : De par le tout-puissant, si vous ne me donnez logis pour passer la nuit et prendre repos, sachez que je délierai le sauvage et le laisserai aller, ainsi je suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Valentin requit plusieurs fois qu'on lui donnât logis, mais le monde avoit tel doute et peur de l'homme sauvage, que nul ne fut assez hardi d'ouvrir sa porte à Valentin. Quand le noble chevalier Valentin eut longuement tournoyé et cherché parmi le village, et qu'il vit que pour nulle chose qu'il pût prier et supplier nul ne le vouloit loger, il délia Orson le sauvage et lui fit signe qu'il allât frapper à la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie ; Orson prit une grosse pièce de bois, et en frappa avec tant de force, qu'au tiers coup il la jeta par terre, et entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rompu la porte, sortirent par celle de derrière, de sorte qu'il n'y restoit personne. Valentin alla à l'étable pour loger son cheval ; puis il prit Orson et allèrent vers la cuisine où ils trouvèrent chapons et plusieurs autres viandes qui étoient auprès du feu. Alors Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche ; mais quand il vit la viande, il ne demanda pas si elle étoit cuite, car il la prit et la mangea ; ensuite il avisa

une chaudière, mit sa tête dedans et but. Valentin lui fit signe qu'il cessât d'y boire, et qu'il lui donneroit du vin plein un pot, et le mena à la cave où il tira du vin plein un pot et lui donna à boire; alors Orson leva le pot et goûta le vin; il le trouva si bon qu'il vuida le pot et le jeta à terre. Valentin releva le pot et le remplit de vin; Orson voulut le donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il lui falloit de l'eau. Il fit tant de choses à rire, qu'elles seroient trop longues à raconter. Valentin se reput et Orson aussi ne s'épargna pas, car il en but tant qu'il fut ivre; puis se coucha auprès du feu, commença à ronfler et dormir merveilleusement. Valentin le regarda en disant: Vrai Dieu tout-puissant, c'est bien peu de choses qu'un homme endormi, et sur-tout un homme qui pour avoir trop bu, perd le sens et la mémoire. Or je vois cet homme sauvage en qui il n'y a maintenant ni force, ni puissance, et ainsi pourroit être tué avant de s'éveiller. Quand il eut dit ceci, pour mieux éprouver la hardiesse d'Orson, il le poussa si fort du pied qu'il l'éveilla; ensuite il lui fit signe qu'il y avoit des gens autour de la maison, et aussitôt Orson se leva tout effrayé, prit un gros bâton qui étoit au feu et courut vers la porte, si bien que tout en retentit. Valentin se prit à sourir, à quoi Orson connut bien que Valentin faisoit cela pour l'effrayer. Alors Valentin lui fit signe qu'il allât reposer, et que de rien n'eut souci, parce qu'il le garderoit bien; alors Orson se coucha devant le feu son bâton entre ses bras. Valentin le veilla toute la nuit, de crainte qu'on vint pour les assaillir; car le bruit que fit Orson fut si grand, que chacun fuyoit la maison et se retiroit à l'Eglise, où ils sonnèrent toutes les cloches pendant toute la nuit pour assembler le peuple, qui à grand nombre et puissance d'armes, firent le guet toute la nuit par rapport à Orson, et ainsi se passa la nuit. Quand le jour fut venu, Valentin monta à cheval, lia Orson, puis se mit à cheminer vers la cité d'Orléans. Quand il fut aperçu menant Orson le sauvage, ils firent de si grands cris, que parmi la ville il se répandit un si grand bruit, que chacun courut en sa maison et fermèrent les portes, puis se mirent aux fenêtres et regardèrent Orson le sauvage. Les nouvelles vinrent au roi Pépin que Valentin étoit arrivé et qu'il avoit conquis Orson le sauvage, et qu'avec lui le menoit, desquelles nouvelles le roi fut grandement émerveillé; alors il dit: Hélas! Valentin, mon enfant, de bonheur tu fus né, béni soit le père qui t'engendra et la mère qui au bois t'enfanta; car je vois et connois que tu es aimé de Dieu, et que par toi il nous montre miracle évident. D'autre part le peuple qui étoit aux fenêtres crioit à haute voix en disant: Vive entre les autres ce noble et vaillant Valentin; car au monde il n'y a de plus preux ni de plus hardi chevalier que lui, et il est bien digne d'honneur et de louange, quand par sa prouesse et vaillance, il a conquis celui que jamais nul n'osa assaillir; et de lui porter honneur et révérence, chacun y est tenu; car par lui nous sommes délivrés et mis en sûreté de la chose que nous redoutions le plus. Tant chevaucha Valentin parmi la ville d'Orléans qu'il arriva à la porte du palais. Quand les portiers le virent, ils coururent fermer les portes, dans la crainte du sauvage. Alors Valentin leur dit: N'ayez aucun doute, mais allez vers le roi Pépin, et dites-lui, ainsi qu'à tous les seigneurs, barons et écuyers de son palais, que je réponds sur ma vie du sauvage; car tant je le connois qu'à nul homme vivant, soit petit ou grand, ne portera aucun dommage. Les messagers montèrent au palais et firent part au roi de ce que Valentin leur avoit dit. Alors le roi Pépin commanda qu'on lui ouvrît les portes et qu'on les fit entrer. Valentin entra conduisant Orson par la main. Quand la reine Berthe, et la belle Esglantine surent qu'ils étoient au palais, elles s'enfuirent avec toutes les demoiselles dans leurs chambres, de la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta et entra dans la salle où le roi Pépin étoit accompagné de tous ses nobles barons et chevaliers de sa cour. Haufroy et Henri qui à leur ressemblance montroient grand signe d'amour à Valentin, et bien sembloit qu'ils fussent tous joyeux de sa grande

entreprise et prouesse ; mais ils ne furent jamais plus dolens en leur cœur, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il seroit revenu en vie. Ils maudirent le sauvage de ce qu'il ne l'avoit pas tué et détruit. Le roi Pépin et tous ceux de la cour regardoient volontiers Orson. Alors le roi leur dit : Seigneurs, c'est chose merveilleuse de voir cet homme sauvage ; regardez comme il est bien fait et d'une belle stature ; quoiqu'il soit velu, s'il étoit vêtu comme nous, il seroit fort plaisant à voir, et paroîtroit beau chevalier. Alors Valentin parla au roi Pépin en ces termes : Sire, je vous requiers que vous le fassiez baptiser, et apprendre la créance de la foi chrétienne, car tel est mon désir et ainsi lui ai promis. Bien, me plaît, dit le roi, et veux qu'ainsi soit fait. Alors il commanda à un prêtre qu'il le baptisât; et furent parrains le noble roi Pépin, le duc Milon d'Angler, Samon et Gervais, vaillans chevaliers, et Valentin aussi; d'autre part fut la noble reine Berthe, et plusieurs autres gens de grand renom, et ne lui donnèrent autre nom que celui qu'il avoit pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé, le noble roi Pépin s'assit à table pour dîner, et Valentin se mit à couper, car c'étoit son office. Quand le roi fut assis, il commanda qu'on fit entrer Orson dans la salle pour voir ses manières et contenances. Alors on le fit entrer, se mit devant le roi, qui volontiers le regarda ; Orson avisa la viande qui étoit devant lui et prit dans le plat tout ce qu'il put emporter ; alors il commença à manger vîtement et à gros morceaux, et quand il eut tout mangé, il regarda d'autre part un serviteur qui portoit dans un plat un paon pour servir au roi, il courut aussitôt à lui et le lui prit ; il s'assit à terre parmi la salle et se mit à manger. Valentin qui l'aperçut, lui fit signe qu'il se gouvernoit mal, car sur toutes choses il craignoit Valentin ; mais le roi qui prenoit plaisir à ses contenances, commanda qu'on le laissât faire. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, le prit et tout d'un coup le but, puis jeta le pot à terre, et commença à secouer la tête, dont le roi, ses barons et seigneurs se mirent à rire. Quand la nuit fut venue, on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussitôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre, et incontinent s'endormit, car autrement n'étoit accoutumé.

CHAPITRE XIV.

Comme Hauffroy et Henri par envie résolurent de tuer Valentin qui étoit dans la chambre de la belle Esglantine.

Alors fut joyeuse la belle Esglantine de ce que Valentin avoit conquis le sauvage ; aussi elle lui manda par une demoiselle qu'il lui amenât Orson le sauvage. Aussitôt Valentin appela Orson, le prit par la main et le mena à la chambre d'Esglantine, où il y avoit plusieurs dames qui virent volontiers Orson qui en riant se jeta sur le lit, et regarda les dames en faisant plusieurs signes et manières, qui leur parurent fort plaisant à regarder ; mais elles ne comprenoient pas ce qu'il faisoit, ce qui leur déplaisoit fort ; alors elles firent appeler Valentin, à qui elles demandèrent ce que c'étoit que le sauvage leur montroit par signe. Il leur dit : Mesdames, sachez que le sauvage montre par ses signes, que volontiers voudroit baiser et accoler les demoiselles qui sont ici ; dont elles se mirent toutes à rire en se regardant l'une et l'autre. Tout ainsi qu'elles devisoient et s'ébattoient ensemble dans la chambre d'Esglantine pour la vue d'Orson le sauvage, Hauffroy vint devers Henri et lui dit : Beau frère, trop mal va notre fait, car vous voyez que ce méchant trouvé (Valentin) de jour en jour monte et croît en honneur entre les princes et dames ; et entre toutes choses, le roi Pépin est plus amoureux de lui que

de nous, laquelle chose peut être un grand abaissement de notre honneur. Hauffroy, dit Henri, vous dites vérité et parlez comme un sage; et quant à moi, je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois déprisé, s'il règne long-temps. Frère, dit Hauffroy, écoutez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dans la chambre de notre sœur Esglantine, laquelle chose nous lui avons défendue dès long-temps, et aurons bonne occasion de le prendre et mouvoir débat contre lui; pourtant si vous voulez me croire, nous irons en sa chambre et par nous sera mis à mort; puis dirons au roi que nous l'avons trouvé avec notre sœur, faisant d'elle sa volonté. Ainsi parlèrent les deux traîtres. Et de même que les Juifs par leur envie crucifièrent et machinèrent la mort de notre Seigneur Jesus-Christ, à tort et sans cause, ainsi firent Hauffroy et Henri, qui étoient doux et débonnaires, obéissant à tous, et jamais de leur bouche ne sortit vilaines paroles; et après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine, et aussitôt que Hauffroy fut entré, il dit à Valentin: Mauvais et déloyal homme, or connoissons-nous que ta folle et outrageuse volonté ne te peut point restreindre ni retirer; mais en persévérant dans ta malice et folle opinion, en pourchassant de jour en jour le déshonneur de notre père le roi Pépin, par le moyen de notre sœur Esglantine, de laquelle en faites votre plaisir comme d'une mauvaise et malheureuse femme dissolue, c'est pourquoi et avec raison nous prenons vengeance de vous. En disant ces paroles, Hauffroy leva la main et frappa tellement Valentin, qu'il lui fit sortir du sang par la bouche; puis Henri s'approcha, qui d'un glaive tranchant et aigu voulut frapper outrageusement Valentin, mais Orson voyant qu'on vouloit outrager Valentin, il saillit avant et bailla un si grand coup de sa main velue, qu'il abattit Hauffroy à terre, et courut aussitôt vers Henri, et le contraignit tellement entre ses bras, que si les demoiselles ne l'eussent appaisé, jamais de sa vie Henri n'eut respiré. Alors il se fit un si grand cri parmi la chambre, que plusieurs seigneurs et barons y vinrent; mais quand ils aperçurent Orson menant si mal le fils du roi, ils voulurent le frapper de glaives et d'épées, se mettant tous en défense pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, et jura que s'il y avoit quelqu'un assez hardi pour toucher ou frapper Orson, quoiqu'il lui puisse en arriver, il lui ôteroit la vie. Puis fit signe à Orson, et il se retira sans faire nul outrage. Alors Hauffroy et Henri allèrent courroucés vers le roi Pépin, à qui Hauffroy dit: Ah! sire, de quel mal est donc né Valentin que vous tenez si cher, car céans a mené le sauvage par qui mon frère et moi avons été en grand péril de mort. Vous feriez mal si vous le laissiez vivre davantage, car il vous causera grand dommage et déshonneur. Pour Dieu, faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le roi Pépin eut ouï ces nouvelles, il fut dolent, et dit qu'il feroit mettre et enfermer Orson le sauvage dans une tour, en telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le roi fit venir Valentin pour lui demander le fait, et alors Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroi et Henri. Sire, dit Valentin, j'étois en la chambre de madame votre fille, en la compagnie de plusieurs dames et demoiselles qui désiroient de voir Orson, principalement madame Esglantine, je l'avois amené. Aussi je ne sais pourquoi, ni à quel titre messieurs vos fils, Hauffroy et Henri sont entrés en la chambre, en me disant que je voulois faire de votre fille à mon plaisir, et que de tous temps le savoient. En me disant ces fières paroles, Hauffroy par outrageuse volonté de sa main me frappa, et Henri de son épée voulut m'ôter la vie. Orson voyant que mon corps étoit en danger, est venu devers eux et les a jetés par terre en tel manière, que par cette cause fit du bruit, et le cri est tel que vous le voyez. Est-il ainsi que vous le dites, dit le roi Pépin? Oui, sire, sur la peine de ma vie, autres choses ni autres affaires je ne sais. Alors, dit le roi, Orson a fait son devoir. Et vous, Hauffroy et Henri vous êtes envieux et pleins de

mauvaise volonté. Je vois et connois de toute votre puissance, vous croyez de jour en jour nuire à Valentin : bien êtes de mauvaise nature de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, et que loyalement me sert. Je vous défends de lui vouloir mal ; car de lui ne me veux pour nul autre dessaisir ; parce que je suis certain que mon déshonneur ne voudroit jamais quérir ni chercher. Alors Hauffroy et Henri partirent fort déplaisans. Valentin demeura dans la salle avec les autres seigneurs et barons de la cour ; et Orson s'en alla parmi le palais, entra dans la cuisine et vit la viande que le cuisinier apprêtoit pour le souper, s'approcha de lui et prit deux chapons tous crus et les mangea comme fait un chien ; mais quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton et en frappa Orson d'un si grand coup, qu'il le fit ployer. Alors Orson se baissa et prit le cuisinier et le jeta à terre, et lui donna tant de coups, que peu s'en fallut qu'il ne fût mort. Les nouvelles en vinrent au roi Pépin, qu'Orson tuoit son cuisinier et que nul n'osoit l'approcher ; le roi en fut si courroucé, qu'il fit venir Orson et lui fit signe qu'il le feroit pendre ; mais Orson alla incontinent quérir le bâton, et montra au roi comme le cuisinier l'avoit frappé. Quand le roi connut le cas il pardonna tout à Orson, et commanda que nul ne le touchât plus. Valentin lui montra la manière de se gouverner parmi le palais ; et si bien l'enseigna, que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir, qui premier ne lui en faisoit. En ce point demeurèrent long-temps les deux frères Valentin et Orson avec le noble et puissant roi Pépin, lequel étoit leur oncle, mais ne le savoient pas.

CHAPITRE XV.

Comme le duc de Savary envoya vers le roi Pépin pour avoir aide contre le Verd-Chevalier qui vouloit avoir sa fille Fezonne.

DANS le temps que Valentin et Orson étoient à la cour du roi Pépin, il vint un chevalier vers le roi Pépin de la part du duc de Savary, lequel salua le roi et lui dit : Franc et puissant roi redouté de tous, le duc de Savary duquel je suis serviteur, m'envoie devers vous, requérant que par vous il puisse être secouru contre un Payen qui l'assiège, nommé le Verd-Chevalier, lequel par force d'armes et malgré son courage veut avoir sa fille, qui est la plus belle qui puisse être, et qui a trois frères vaillans et hardis, savoir : Guérin, Ansaume et Guérin le jeune. Messager, dit le roi, volontiers secourerons le duc de Savary et l'aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire, dit le messager, Dieu vous en sache gré et veuille vous le rendre par sa miséricorde, car vous ferez aumône ; je vous remercie de la part de mon maître. En disant ces paroles vint dedans le palais un autre messager, lequel après la révérence et l'humilité faites au roi, lui dit en cette manière : Excellent et sur tous redouté prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence, et envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car des Allemagnes sont issus plus de cent mille combattans qui veulent détruire et mettre en sujétion votre royaume. Alors le roi fut fort étonné ; il appela Milon d'Angler et plusieurs barons pour prendre conseil. Milon d'Angler dit : Sire, sur cette matière vous devez conseiller, car plus près est votre chemise que votre robe ; vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour laisser détruire le vôtre. Quand vous aurez chassé vos ennemis de votre royaume, vous pourrez aller secourir le duc de Savary. Alors le roi crut le conseil, et dit au messager du duc de Savary que pour le présent il ne pouvoit le secourir à son besoin ; et qu'il pouvoit lui dire de se tenir toujours ferme contre le Verd-Chevalier ; et qu'aussitôt qu'il auroit fait son entreprise il lui enverroit si grand nombre de gens qu'il seroit content. Sire, dit le messager, trop mal lui

vient

vient que vous ne pouvez venir, car il en a grand besoin; mais puisqu'il ne peut être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir; et au congé de votre majesté, je me dépars de vous. A ces mots le messager du duc de Savary s'en alla vers Aquitaine, où il conta les nouvelles et empêchemens du roi Pépin; le duc de Savary en fut déplaisant, car le Verd-Chevalier lui faisoit grande guerre et de trop près l'avoit assiégé. Vous devez savoir qu'icelui Verd-Chevalier étoit frère de Ferragus le géant, qui faisoit garder la dame Bellissant en sa maison, laquelle étoit mère du noble chevalier Valentin et d'Orson le sauvage, comme il a été dit ci-devant. Or fut le bon duc de Savary dedans Aquitaine triste, pensif et dolent par rapport au Verd-Chevalier qui telle guerre lui faisoit pour sa fille.

Alors il fit crier et ordonner que tous ceux de son ost fussent en point et en armes, comme à tel cas appartient, et que le lendemain il vouloit saillir hors contre le Verd Chevalier pour combattre les Payens. Chacun se mit aussitôt en chemin et en bon point et fit bon devoir de s'armer. Quand le jour fut clair, les clairons et trompettes sonnèrent, alors les gens d'armes de toutes parts, tant à pied qu'à cheval, se mirent en chemin pour saillir hors de la ville; car le duc de Savary avoit grande hâte d'assaillir le Verd-Chevalier: mais qui croit s'avancer, souvent fait son dommage, ainsi qu'il arriva au duc, comme il sera dit ci-après. Le duc de Savary saillit hors d'Aquitaine en grande compagnie. Quand il fut au champ, il fit sonner les trompettes et clairons, et comme un vaillant champion il assaillit ses ennemis et fondit sur eux. Les Sarrasins et Payens qui étoient en grand nombre, coururent aux armes, et aussitôt commença une grande et merveilleuse bataille; le Verd-Chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes et tua deux vaillans chevaliers. Alors le duc de Savary, comme preux et hardi, ne craignant aucun danger, s'avança vers lui, et se sont fièrement assaillis tous deux; le duc fut vaillant, mais il fit une grande folie en combattant le Verd-Chevalier; car telle étoit la prédestination du Verd-Chevalier, que jamais il ne seroit conquis ni vaincu, sinon que par un homme qui fût fils de roi, et qui n'eût jamais été nourri ni allaité par une femme. Aussi ne pensoit pas que jamais tel homme pût être trouvé; mais tel enfant est sur la terre vivant, qui bien le combattra et le vaincra, et c'est Orson le sauvage comme vous le saurez ci-après. Long-temps se battirent ensemble le duc de Savary et le Verd-Chevalier; mais trop avant entra le bon duc, car quand il voulut se retirer pour aller vers son ost, il fut tant poursuivi des Payens et des Sarrasins, que la fortune le contraignit d'être rué par terre, par quoi il fut fait prisonnier par les Payens, qui le menèrent au Verd-Chevalier, lequel mena telle joie, que pour nul trésor ne l'eût laissé aller. Le duc de Savary réclama Dieu en son cœur. Quand les Chrétiens surent que le duc étoit pris, ils retournèrent en Aquitaine dolens et étonnés. Alors le peuple commença à mener grand deuil, faisant grandes lamentations à cause du duc qu'ils aimoient tant. Là furent les trois fils Guérin, Anseaume et Guérin le jeune, qui pour leur père menoient aussi grand deuil; mais ceux de Fezonne surpassoient tous les autres, car elle s'arrachoit les cheveux qui étoient plus luisans que du fin or. Hélas! dit-elle, de quel malheur suis-je née, quand il faut que pour moi tant de vaillans vassaux et nobles chevaliers ont telle douleur à souffrir et si piteusement finir leurs jours. Et qui plus est mon cœur a trop de choses amères à souffrir et porter: c'est le bon duc mon père qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoisseuse et piteuse détresse. Hélas! mon très-cher père, trop chèrement m'avez aimée, quand mon amour vous est vendu si chèrement, que par moi vous être livré. Ainsi se complaignoit en pleurant la belle Fezonne, laquelle a volonté de se tuer. Le Verd-Chevalier est en son pavillon qui fait venir devant lui le bon duc, et lui dit fièrement: Or tu vois et connois bien maintenant que tu es en ma sujétion; par ainsi tu peux connoître que j'ai puis-

sance de te faire mourir ou de te sauver la vie. Je te dis que tu sauveras ta vie si tu veux me donner ta fille en mariage, que j'emmenerai en la Verte-Montagne où je la ferai richement couronner. Sarrasin, dit le duc, je te dirai ma volonté : Saches que tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, et que de Jesus prenne la loi et créance. Savary, dit le Verd-Chevalier, ne me parle jamais de telles choses, car en ton Dieu ne croirai ; et ainsi je te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort vilainement, et aussi détruire Aquitaine, mettre à exécution tous les hommes, femmes et petits enfans ferai mettre à mort. Payen, dit Savary, Dieu veuille par sa grace, contre toi, de mauvaise volonté me défendre et garder, car en lui je me fie, parce qu'en lui est ma seule espérance. Longtemps parlèrent sur cette matière le Verd-Chevalier et le duc Savary qui soupiroit en réclamant Dieu de tout son cœur. Le Verd-Chevalier voyant les grandes lamentations qu'il faisoit et les piteuses larmes qu'il jetoit, lui dit alors : Franc duc, cessez de pleurer, car je suis si ardemment épris et embrasé d'amour pour votre fille, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie ; mais je suis délibéré de vous donner congé, par tel convenant que dedans six mois vous m'ameneriez un chevalier qui par puissance d'armes puisse me conquérir, et votre fille je quitterai et m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée sans rien gâter ni détruire ; et s'il advient que dans ledit terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme et épouse, et l'emmenerai dans mon pays sans faire aucune guerre. Pour lors ils firent la paix entr'eux ; et après les trèves criées l'espace de six mois, le Verd-Chevalier donna congé au duc Savary, à qui il jura sur la foi de Jesus-Christ de tenir lesdites trèves fidèlement, garder l'appointement par eux ci-dessus, et au cas de défaut, lui donner sans nulle trahison. Le duc vint en Aquitaine, et fit savoir et publier par tout la forme et l'appointement. Quand il eut fait crier la trève, il manda son conseil, et déclara la manière comme il avoit fait avec le Verd-Chevalier. Alors ils délibérèrent entr'eux que le duc envoyât des messagers par tout le pays d'environ pour chercher un chevalier qui puisse combattre le Verd-Chevalier. Alors le duc appela des messagers de toutes nations Chrétiennes et leur donna lettres, dans lesquelles étoient contenues les grandes beautés de sa fille, et l'entreprise du Verd-Chevalier ; il mandoit en outre que celui qui pourroit conquérir le Verd-Chevalier, il lui donneroit sa fille. Alors les lettres furent données à douze messagers, lesquels furent chargés de les porter par tous les royaumes Chrétiens, et les nouvelles en furent publiées et manifestées.

CHAPITRE XVI.

Comme plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour avoir Esglantine.

En ce temps, durant la trève, le roi Pépin étoit allé contre ses ennemis vers Lyon, accompagné de soixante mille hommes. Il fit tant, qu'il mit à mort un roi nommé Lampatrix, lequel contre lui conduisoit Payens et Sarrasins à grande puissance. Ce Lampatrix tenoit les royaumes de Scanie, d'Hollande et de Frise, avec ce, il tenoit le pays de Danemarck, auquel étoit une ville forte et puissante où se retiroient les Payens par crainte du roi Pépin. Quand ils furent tous enfermés dans ladite ville, le roi Pépin les assiégea de telle manière qu'il les affama, et tant fit qu'ils se rendirent tous à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les Payens et croire en Jesus-Christ. Il donna la ville à Gui, maréchal de France. Après ces choses, le roi Pépin retourna avec son ost au pays de France, et arriva en la ville de Paris, où il eut bientôt des nouvelles du duc de Savary, comme il avoit pris trève au Verd-Chevalier ; puis

quand il sut la manière et la condition de leur appointement, il se prit à dire devant tous ses barons en riant : Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est temps de se montrer vaillant. Celui qui pourra combattre le Verd-Chevalier par fait d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du duc de Savary, il aura avec elle la moitié de sa terre et seigneurie; et si vous croyez qu'il n'en soit pas ainsi, voici les lettres, tenez-les et regardez entre vous leur contenu ; alors chacun les regarda volontiers, mais personne ne fut assez hardi ni vaillant pour l'entreprendre, sauf Valentin qui devant tous dit au roi Pépin : Sire, s'il plaît à votre majesté me donner congé pour aller en Aquitaine éprouver mon corps contre le Verd-Chevalier. Sire, donnez-moi congé de partir de France, car j'ai grand désir de laisser le pays, et tant chevaucherai que jamais n'aurai repos, que je n'aye nouvelles de la mère qui me porta ; car il me déplaît d'avoir demeuré si long-temps sans savoir qui je suis. Valentin, dit le roi, que vous importe qui vous soyez, je suis assez puissant pour vous donner du bien largement et vous élever en honneur ; et de tous ceux de ma cour vous m'êtes aussi cher que si vous étiez de mon propre sang. Sire, dit Valentin, pour Dieu soit, et me pardonnez, car de long-temps l'ai voué. Quand le roi vit que Valentin étoit délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé par tel convenant, qu'il reviendroit vers lui après avoir combattu le Verd-Chevalier, si Dieu lui donne santé et vie ; ce que Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente plus que jamais, pleine de pleurs et gémissemens angoisseux. Elle manda Valentin, qui vint aussitôt ; alors la belle lui dit en pleurant tendrement : Je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation, et que vous êtes délibéré de laisser le pays de France. Hélas ! plût à Dieu que ce fût mon honneur de m'en aller avec vous ; car ainsi Dieu me veuille secourir si jamais j'aurois d'autre homme que vous pour époux; mais puisqu'il est ainsi que de ma volonté ne puis user et que mon libéral arbitre est gardé par autre puissance, et qu'il est force que le corps demeure par deçà, mon cœur et ma volonté seront à jamais à vous sans nulle autre intention, hors que d'amour juste et loyal et salutaire je vous aimerai, et afin qu'à vos nécessités vous puissiez recouvrir à votre indigence quand vous serez dans le besoin, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or et argent à votre volonté, car il y a assez de quoi. Madame, dit Valentin, je n'ai nulle envie d'or ni d'argent, sinon que seulement il me tarde de savoir qui je suis. Et sachez que d'une chose que je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule toute aussi jaune que du fin or, je ne sais d'où tel signe me peut venir ; pourtant je suis délibéré de n'arrêter jamais tant que de ma nativité je puisse avoir connoissance. Adieu vous dis, madame, et pour moi ne pleurez plus ; car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je sois de lieu venu que je puisse être digne en valeur au lignage de votre extraction, jamais je n'aurai femme et épouse autre que vous, aussi ma chère dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir pour femme par faute de lignage, de vous ne voudrois être votre mari ; car au temps à venir les envieux diroient : Où sont les parens de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le roi, qu'il lui a donné sa fille pour femme et épouse ? Et pourtant je désire sur toutes choses savoir de quel état je suis extrait ; à ces mots Valentin partit, laissant Esglantine dans sa chambre pleurant piteusement. Alors il commença à considérer qu'amour de femme est forte chose et merveilleuse, car il voyoit bien que s'il lui plaisoit, Esglantine, fille du roi Pépin, s'en iroit avec lui à sa volonté ; mais le sens et la raison qui étoient en lui, dominèrent en tout temps de ne faire aucune chose dont on puisse lui faire le moindre reproche. Alors il se mit en chemin, et au partir il fut convoyé de plusieurs nobles barons et grands seigneurs, dont Hauffroy et Henri furent joyeux à rebours, et pour leur fausse envie dont ils étoient depuis long-temps pleins, ils avisèrent et machinèrent que sur le chemin ils feroient prendre Valentin et Orson qu'il menoit avec lui et les feroient

mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose de quoi ils désiroient le plus au monde.

CHAPITRE XVII.

Comme Hauffroy et Henri firent guetter Valentin et Orson sur le chemin pour les faire mourir.

QUAND Valentin et Orson furent partis de la cour du roi Pépin pour aller en Aquitaine, envie décevable et maudite trahison entra plus que devant aux cœurs des deux faux et maudits traîtres Hauffroy et Henri, fils du roi Pépin, en telle manière que pour parvenir à une telle entreprise, ils parlèrent à un cousin germain qu'ils avoient; et ils délibérèrent entr'eux que trente hommes puissans et vaillans guetteroient et feroient main basse sur Valentin et Orson, de manière que là où ils seroient trouvés, ils seroient détruits et mis à mort sans nulle rémission. Après le conseil, il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il pût connoître, puis les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin et Orson devoient passer; ils n'y furent pas long-temps sans que Valentin et Orson qui couroit à pied devant plus vîte qu'un cheval, entrèrent dans la forêt. Alors Grigard et ses gens qui étoient en embûche dans ladite forêt, les aperçurent. Quand Grigard vit Valentin il courut contre lui l'épée à la main pour le tuer, et lui donna un tel coup parmi le harnois qu'il lui entama la chair, si bien que le sang en sortit; puis lui dit: Valentin, ici vous convient de mourir, car vous avez trop vécu. Quand Valentin vit qu'il étoit navré, et de toutes parts assailli de ses ennemis, il se recommanda à Dieu. Ensuite il dit à ses ennemis: Messieurs, je vois bien que vous avez juré ma mort, et que maintenant par vous à tort et sans cause mourir me convient. Mais, s'il plaît à Dieu, en tel jour je vous vendrai ma mort si chèrement, que vous ne retournerez pas tous. Aussitôt il tira son épée, et il en frappa le premier si rudement, qu'il lui fendit la tête et mourut. Il alla ensuite vers les autres avec tant de courage, qu'ils n'osèrent s'arrêter devant lui, ni même l'approcher, si bien qu'il en abattit cinq ou six parmi le bois. Orson sauta en avant tout effrayé, et avec ses grandes mains velues, frappe et déchire tous ceux qu'il rencontre parmi la voie, de manière que de ses ongles les déchire, et de ses dents les mord et étrangle; il les jette par terre l'un sur l'autre, puis passe pardessus en les frappant rudement. Valentin combat si vaillamment que nul n'ose approcher les deux frères. Alors Grigard cria tout haut: Valentin, rendez-vous, car il vous faut mourir. Aussitôt Valentin pria Dieu de le préserver de tout mal et de le secourir au besoin. Alors Valentin et Grigard allèrent l'un vers l'autre. Puis commença la bataille de Grigard et de ses gens contre Valentin et Orson, lesquels se défendirent si vaillamment, que les plus puissans et les plus hardis furent morts en place. Mais quoique Valentin et Orson eussent montré beaucoup de hardiesse et fait grande prouesse, non pourtant vu le grand nombre de leurs ennemis, la fortune contraignit Valentin à être pris. Quand ils l'eurent pris, ils le lièrent étroitement et le menèrent rudement, dont Orson commença à courir après en criant et hurlant si horriblement comme une bête nue, qu'il faisoit retentir tout le bois; mais sa poursuite ne servit à rien, car Valentin fut mené hâtivement parmi le bois, tant que d'Orson il ne pût plus être vû. Alors Grigard commanda qu'on suivît Orson et que mort ou vif on le prenne; mais en vain vont après, car il marche de grande puissance et saute si légèrement parmi le bois, que le plus hardi n'osoit l'approcher. Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menèrent Valentin dans un château fort qui étoit en cette forêt, duquel château étoit gouver-

neur un fort larron, dérobant les gens, et étoit parent de Grigard, et là portoient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux. Mais rien n'en savoit le bon roi Pépin, qui fermement croyoit qu'au pays n'eut point de plus grand prud'homme. Quand Valentin fut entré au château, ils le prirent rudement et le menèrent dedans une tour obscure et ténébreuse, et au plus profond d'une grande fosse le mirent en prison. Quand Valentin fut enclos en la tour, il se prit piteusement à pleurer, en priant et réclamant Dieu qu'il lui donnât grace d'échapper de ce lieu. Hélas! dit-il, or m'est venu la chose que je redoutois le plus, qui étoit de tomber entre les mains ennemies, de ceux qui ma mort désirent de jour en jour. Aussi je requiers Dieu dévotement qu'il veuille me préserver de ce danger. Hélas! bon roi Pépin, jamais jour de ma vie ne vous reverrai et de ma mort rien n'en saurez, car en cette grande fosse obscure me conviendra mourir. A Dieu sois-tu Orson, car pour l'amour de moi tu as souffert la mort, et tu m'aimois d'amour parfait; aussi faisois-je autant et plus que si tu eusses été mon propre frère. Hélas! ma douce mère, que j'ai tant désiré de voir, jamais de vous je n'aurai nulle connoissance dont mon pauvre cœur soupire et mes yeux fondent en larmes. Sur-tout je suis encore plus dolent, quand il me faut mourir sans savoir à qui j'appartiens; mais puisqu'il plaît à Dieu que je doive tellement mourir, je lui recommande mon ame. En telle manière se complaint Valentin dedans la fosse obscure, et ses ennemis sont parmi le château qui tiennent entr'eux conseil de son fait. Alors quelques-uns d'entr'eux dirent au seigneur: Le plus expédient remède qu'il soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération. Seigneurs, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant; mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en prison, lequel ne nous peut échapper, et que nous allions vers Hauffroy et Henri leur dire et raconter le fruit de notre entreprise, et ils sauront nous donner conseil en cette matière. A ce conseil s'accordèrent tous, et fut délibéré d'aller au palais où étoit pour lors le roi Pépin. Grigard prit aussitôt le chemin de Paris. Orson étoit dans le bois piteux en pleurant, qui toute cette nuit avoit reposé au pied d'un arbre; quand le jour fut venu, il se mit en chemin, pensant en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ait fait savoir au roi la manière de la trahison, et comme Valentin a été pris et emmené. Ainsi prit son chemin et plutôt qu'un cheval courut à Paris; mais premier arriva Grigard le traître, qui aussitôt qu'il fut entré, il alla vers Hauffroy et lui conta le cas comme Valentin étoit pris et emprisonné, dont il fut fort joyeux; mais fort lui déplut quand on lui dit qu'Orson étoit échappé; nonobstant il se reconfortoit de ce qu'Orson ne sauroit retourner à Paris, et outre plus de ce qu'il ne sauroit pas raconter la manière de l'entreprise; mais leur intention fut bien retournée au rebours, car Orson ne séjourna pas longtemps sans arriver à Paris. Le jour qu'il fut venu, les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux que Grigard devoit retourner au château pour faire mourir Valentin sans nulle rémission. De bonne heure arriva Orson, et ce jour, lequel aussitôt qu'il fut arrivé au palais, il monta et entra dans la salle parée où étoit le roi Pépin, qui pour cette heure étoit assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillans chevaliers. Quand Pépin vit Orson, il crut que Valentin fût retourné. Orson s'en alla par la salle piteusement, criant et battant sa poitrine, pour laquelle chose le roi et tous les autres l'ont fort regardé. Quand Orson vit les chevaliers assis à table, il les regarda en faisant des signes horribles et hideux. Alors il avisa et reconnut Grigard entre les autres qui tenoit la tête inclinée en bas contre la table dans la crainte d'être reconnu. Quand Orson le vit, il courut aussitôt contre lui, et lui donna un si grand coup, qu'il lui abattit une oreille, et de rechef le frappa dessus le visage si fort que tous ceux de la salle ont entendu le bruit dont Grigard se mit à crier si hautement, tant que les dents lui rompit et lui creva un œil. Orson retourna encore et lui donna un si grand coup, qu'il l'abattit, et jeta bas la table et

tout ce qui étoit dessus, dont toute la compagnie fut émerveillée et troublée, et Grigard fût mort par Orson si ce n'eût été un vaillant prince qui étoit là, lequel le retirant de ses mains, dit tout haut: Hélas! sire, voyez et considérez le piteux point en quoi Orson le sauvage a mis le bon chevalier. Pour Dieu, sire, faites que la vie lui soit ôtée, car chose est trop périlleuse de tel homme garder. Seigneur, dit le roi, sur cette matière convient d'aviser par bon conseil; car je vous promets et ainsi je crois qu'Orson le sauvage sans grande cause n'a pas frappé Grigard; faites-le venir pardevant moi, ainsi je saurai son intention et la cause de son débat. Orson fut amené devant le roi, lequel lui demanda pourquoi il faisoit grand outrage devant sa majesté royale. Orson lui fit signe que Grigard avoit tué et meurtri faussement Valentin en la forêt; puis va montrant signes merveilleux, et que de cette chose il vouloit combattre contre Grigard, afin de lui faire confesser sa maudite trahison; ensuite il tira son chaperon, et par grande outrage le jeta à Grigard par manière de gage et de défiance. Quand le roi vit cela, il appela tous les nobles seigneurs et barons de la cour, et leur dit tout haut: Seigneurs, or avez-vous vu comme cet homme sauvage et par-devant tous a jeté et livré gage de bataille à Grigard, et comme homme il le veut combattre. Par quoi veuillez tous sur cette affaire me dire ce que je dois faire, car je suis trop émerveillé en mon cœur de ce qu'Orson entre tous les autres chevaliers de ma cour, a frappé Grigard en grande fureur. Et pour ce, dites-en votre opinion, car trop me doute de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Quand de ma part, sauf votre conseil, je serois d'opinion que la bataille fut jugée entre les deux. Quand le roi eut ainsi parlé, tous les barons furent d'accord que Grigard et Orson combattissent pour cette querelle. Alors la bataille fut ordonnée; et le roi Pépin fit amener devant lui Grigard, et lui dit qu'il lui convenoit de combattre Orson. Quand Grigard entendit le roi, il fut dolent et non sans cause. Car le temps est venu que la trahison qui tant a été couverte et celée, sera devant tous publiée et manifestement déclarée. Grigard regarda Hauffroy d'un air mal assuré et le cœur effrayé. Alors Henri l'appela et lui dit: Grigard, ne vous doutez de rien, car je vous promets et vous assure que nous ferons votre paix avec le roi notre père en telle manière que de votre personne n'aurez aucun dommage; par ainsi que vous juriez de ne jamais dire ni confesser le cas pour chose qui vous puisse avenir. Hélas! dit Grigard, trop mal y a de mon cas: car je vois bien que pour vous la mort il me faut souffrir. Puis il alla vers le roi, et lui dit: Sire, je vous requiers un don; c'est que de votre grace vous plaise qu'avec l'homme sauvage je ne combatte point; car vous savez que ce n'est pas homme contre homme, et qu'un chevalier puisse avoir ni acquérir de l'honneur; puisque Orson n'est pas homme naturel, mais irraisonnable, sans nul espoir ni merci. Grigard, dit le roi, il n'y a point d'excuse, car la bataille est jugée par le conseil de toute la cour, la raison nous y commande et veut qu'ainsi soit. De cette réponse Grigard fut fort pensif et déconforté. Alors Hauffroy lui dit: N'ayez aucun doute, car vous avez si bon droit, que Dieu vous aidera et défendra en cette querelle. Pour ce qui est de ma part, je vous ferai bien et suffisamment armer.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il en eut grande joie, et fit de grands signes au roi que Valentin étoit mort et détruit; desquels signes le roi s'émerveilloit fort: et Orson étoit toujours prêt de frapper Grigard le faux traître; mais le roi fit signe de venir devant lui, et de ne plus frapper qu'il ne fût au champ. Alors il dit à Grigard: Allez-vous armer et pensez à vous bien défendre. Ah! sire, je vous ai long-temps servi, et de toute ma puissance je me suis efforcé de vous obéir en toutes choses, tant en bataille que dehors, mais mauvais salaire m'en rendez, quand contre cet homme sauvage où il n'y a ni sens ni raison, vous me voulez faire combattre. Grigard, dit le roi, si le bon droit vous avez, de rien ne devez vous émouvoir, car je vous promets que vous serez bien armé, et Orson sera mis

au champ tout nud sans nulles armes, vous serez à cheval et il sera à pied sans nul glaive porter, à quoi vous n'aurez cause de reculer pour défendre votre droit; je ne sais comment vous en prendra, mais bien montrez semblant qu'en vous il n'y a rien à dire, faites votre devoir et gardez votre droit : car autre chose n'aurez de moi, parce que la cause fut consommée et la conclusion faite et prise de ce conseil.

CHAPITRE XVIII.

Comme le roi Pépin commanda que devant son palais fut appareillé le champ pour Orson et Grigard, pour les voir combattre ensemble.

Après que Grigard eut pris plusieurs excuses, afin de ne point combattre Orson le sauvage, et que par le conseil il fut délibéré que bataille devoit se faire, alors le roi commanda que le champ fut fait devant son palais; et quand il fut prêt, Orson entra dedans pour y attendre Grigard; lequel fut armé par Hauffroy et Henri qui l'armèrent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut armé, il prit congé d'eux, en leur disant : Seigneurs, je vais mourir pour vous; très-mal fut pour moi la journée où j'entrepris cette chose. Taisez-vous, dit Henri, et ne vous donnez nul effroi; je vous ai promis, et tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix avec le roi Pépin notre père, tellement que votre personne n'aura dommage, et si quelqu'un vouloit pour ce fait vous poursuivre, plutôt en mourroit cent mille que fausseté vous fût faite de notre part; soyez toujours secret; ne reconnoissez rien de toute l'entreprise qui a été faite. Or fut armé Grigard et monta à cheval et alla vers le champ qui étoit ordonné devant le palais. Quand l'heure de combattre fut venue, le roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la cour fut assemblée, et les juges ordonnés pour juger la bataille, le roi commanda aux parties de faire leur devoir. Alors entra Grigard au champ fier et orgueilleux, monté à l'avantage, dont à la fin mal lui en prit. Il poussa son cheval et tira vers Orson à qui il dit : Paillard, vous m'avez outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort et sans cause vous m'avez assailli. Quand Orson le vit venir, il l'attendit bien, étendit ses bras, montra ses ongles et ses dents, rechignant fort laidement. Grigard baissant sa lance brocha vers Orson. Quand Orson vit la lance approcher, il fit un saut en arrière, et Grigard qui son coup faillit, coucha sa lance et la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui, et empoignant sa lance et la tenant si fortement, qu'il la lui ôta du poing; quand il eut la lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'ouïe et l'entendement, si bien qu'il ne savoit où il étoit. Quand Grigard se sentit ainsi frappé, il brocha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ. Orson courut après en grinçant des dents très-furieusement, et faisant signe au roi qu'il lui rendroit Grigard. Quand il aperçut le grand danger où il étoit, il dit en soupirant en lui-même : Ah! Hauffroy et Henri, or ma fin est venue; car ici mourrai pour vous, je l'avois dit. Mal est la chose commencée et mal finira. En ce point Grigard ne put navrer Orson en nulle manière. Quand Orson vit cela, il jeta sa lance bas, puis vint contre Grigard, et de si près le serra, qu'il prit le cheval par le col; et tant le démena, qu'il le fit coucher à terre; mais quand il sentit son cheval tomber à terre, il voulut saillir de la selle, et saillant il perdit son écu, car il vola bas; aussitôt courut après et le prit, puis le mit dessus lui, et s'en alla au cheval et monta dessus en faisant signes merveilleux chevauchant après Grigard, qui parmi le champ fuyoit. Tous furent ébahis de voir la contenance d'Orson. Le roi Pépin entr'autre fut fort pensif et douteux : il dit devant tous les seigneurs : Je m'émerveille fort de ce fait et ne sais que penser,

ni à quelle fin cette chose peut avenir : c'est mon opinion qu'il y a de la trahison de quelque part bien grande. Le roi Pépin fut fort pensif dessus cette entreprise. Orson étant monté à cheval, pour Grigard poursuivre, est descendu de cheval et est venu par bas à Grigard et lui a donné tel coup, qu'il l'abattit par terre et saillit dessus, lui a ôté l'épée et la dague, puis lui a donné si grand coup que le bras et l'épaule lui abattit en bas; lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps, qu'il lui coupa et rompit l'échine. Alors Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un prêtre pour confesser ses péchés et en avoir l'absolution. Quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier qui de ce avoit la charge, vint incontinent vers Grigard et lui demanda quelle chose il vouloit. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble roi Pépin, car je veux devant tout le monde dire et confesser la fausseté et trahison de mon cas. Aussitôt la chose fut rapportée au roi Pépin.

CHAPITRE XIX.

Comme après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le roi Pépin la trahison d'Hauffroy et Henri contre Valentin.

QUAND Grigard vit le roi, il lui cria merci, en disant : Hélas ! sire, j'ai failli contre votre haute magnificence; mais à ce m'ont contraint Hauffroy et Henri; car pour complaire à leur volonté, je me suis efforcé de prendre Valentin et mettre à mort; ainsi j'ai tant fait de diligence, qu'en une forêt l'ai pris et tenu de si près, qu'il est contraint à tenir prison, tant que par nous eut été délibéré de quelle mort il devoit mourir et être jugé. Quand le roi entendit la vérité de la chose, il commanda que Grigard fut pris et pendu; puis monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle étoit le noble Valentin. Quand Orson aperçut que le roi fut en chemin avec quatre ducs et quatre comtes dont il étoit accompagné, il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris, bien droit le mena, et alla plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller; il faisoit tant de manières sauvages, qu'il faisoit rire toute la compagnie. Le roi dit bien souvent : Seigneurs, bien est grande joie que cet homme sauvage aime tant Valentin, et bien sache que ses manières m'émouvent fort à lui vouloir du bien. Bien grandement l'aimoit le roi et bien devoit le faire, car il étoit son propre neveu, encore pas ne le saura que par la belle Esclarmonde, sœur du géant Ferragus, qui la dame Bellissant gardoit, la chose fut connue; car ladite Esclarmonde avoit un château, où il y avoit une tête d'airain, qui par négromancie, lui disoit tout ce qu'il lui devoit arriver. Aussi cette tête étoit de tel art composée, que jamais ne devoit finir tant que le plus preux et vaillant du monde entrât dedans le château; car alors elle devoit perdre son parler et toute sa puissance. Or viendra celui qui à sa fin la mettra, et ce sera Valentin qui la belle Esclarmonde prendra, de quoi trop de dangers périlleux passer et endurer lui conviendra, comme ci-après sera dit. Je laisserai à parler de cette matière et retournerai au roi Pépin, qui va par la forêt pour sauver et préserver Valentin, et il a tant fait qu'il est entré dans la forêt, et va suivant Orson qui le mène au château; mais quand ils furent auprès, ceux dedans qui le roi reconnurent, fermèrent les portes, et aux portiers fut commandé sur peine de leur vie, qu'à nul du château ne leur furent ouvertes. Quand le roi vit qu'il ne pouvoit nullement y entrer sans mettre le siège devant, et par forces d'armes il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Aussi ne demeura pas long-temps que du bois qu'ils coupèrent et taillèrent à l'entour, comblèrent et remplirent tous les fossés, puis approchèrent des murs, et à grande force d'armes entrèrent dedans le château,

château, malgré ceux qui le défendoient. Alors ils prirent tous les traîtres larrons et les lièrent étroitement ; puis ils descendirent aux prisons profondes où Valentin étoit en grande pauvreté et misérablement détenu, d'où ils le retirèrent et le menèrent au roi Pépin. Quand Valentin vit le roi, il se mit à deux genoux, en lui rendant graces du grand danger et péril dont il l'avoit retiré. Alors les barons le prirent en lui faisant grand honneur et grande fête, et lui contèrent du cas comme il alloit, et comme Orson s'étoit pour lui bien combattu en champ de bataille contre Grigard. Quand Valentin apprit ces nouvelles, il embrassa Orson qui de son côté en fit autant. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux.

Après cela fait, le roi commanda que les traîtres fussent menés au bois où ils furent tous pendus et étranglés à un arbre sans nulle rémission. Puis le roi Pépin parla à Valentin et lui dit : Valentin, mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grace d'être hors des mains de vos ennemis, joyeux et en santé délivré, je vous donne conseil qu'à moi retourniez, ainsi vous ferez comme un sage et bien avisé. Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis et de quels parens extrait. Je m'en vais en Aquitaine vers le Verd-Chevalier, car ainsi l'ai juré et promis. Je prends congé de vous comme un pauvre serviteur, qui toujours veux vous obéir et servir votre majesté de ma pauvre petite puissance. A ces mots se séparèrent le roi Pépin et Valentin. Je laisserai à parler du roi Pépin et parlerai de Valentin et Orson qui vont en Aquitaine pour combattre le Verd-Chevalier qui homme ne redoute ; car ainsi que je vous ai dit, jamais ne sera vaincu que par un fils de roi, qui jamais de femme n'eut été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble Valentin et Orson vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde couroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nud et aussi velu qu'un ours, chacun se rioit de lui, mais il n'en tenoit compte. Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de manière qu'il avoit un chaperon qui tenoit tout ensemble Quand Orson le mit il lui parut être encore plus sauvage, et volontiers l'eût dépouillé ; mais il craignoit trop Valentin, et tout ce qu'il lui commandoit il le faisoit sans nul contredit. Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardoit tenant orgueilleuse contenance. Or, ainsi qu'ils passoient leur chemin, Valentin apercut un écuyer fort beau, par-là chevauchant, lequel pleuroit tendrement. Alors Valentin lui demanda : Ami, qui vous meut de pleurer, avez-vous trouvé de mauvaises gens, ou des bêtes sauvages avez-vous peur ou crainte? car de toute ma puissance je vous donnerai confort et aide. Hélas ! dit l'écuyer, je n'ai nul doute ; mais sachez que la chose qui me chagrine le plus, c'est que j'ai perdu mon maître, qui étoit le plus preux, le plus doux, le plus courtois et le plus vaillant chevalier de sa terre. Comment l'avez-vous perdu, demanda Valentin? Sire, dit l'écuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le Verd-Chevalier pour la plus belle qui soit vivante au monde. Sachez que c'est la plaisante et gracieuse Fezonne ; mais jamais nul ne l'aura, si le Verd-Chevalier ne rend confus et vaincu au champ de bataille. Or, il y a plusieurs chevaliers et vaillans champions qui par lui ont été conquis, et les a fait pendre à un arbre qui est à mi-place, auquel arbre il y en eut de pendus jusqu'au nombre de trente-deux. Il est si fort et si cruel qu'il ne prend nul à merci. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose fait ; s'il plaît à Jesus, je m'en irai en Aquitaine combattre son corps et éprouverai le mien car j'ai tant ouï faire mention de la belle Fezonne, que si briévement je ne meurs par force d'armes, j'en saurai la vérité. Ah ! sire, dit l'écuyer, pour Dieu n'y allez point, car vous perdrez votre peine de le combattre ; et vous êtes si beau chevalier, que jamais je ne vis votre pareil ; ne perdez pas la vie pour ce diable combattre, car tant de forts vaillans chevaliers lui ai vu mettre à mort, que de vous ai grand doute si contre lui en bataille entrez. Ecuyer, mon ami, dit Valentin, j'irai en Aquitaine, et je saurai du Verd-Chevalier la vérité ; car s'il a

mauvaise cause, je me combattrai contre lui; mais si je puis, je premier parlerai à la belle Fezonne, et d'après son conseil j'agirai. Quand Orson entendit Valentin, il lui fit signe qu'il étoit envieux de combattre le Verd-Chevalier et aimer la belle Fezonne, quand Valentin l'entendit, il se prit à rire. Ainsi vont les deux frères cheminant vers le pays pour venir en Aquitaine. Ils ont tant marché, qu'ils ont approché de la cité, Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Il appela un homme qui passoit et lui demanda: Mon ami, dites-moi quelle est cette cité qui est devant nous? Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine. Or dit Valentin, où se tient le Verd-Chevalier? Vers la cité, lui répondit-il; je crois que vous allez combattre avec lui? Oui, dit Valentin. Ah! sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire; montez sur cette motte, et regardez un arbre où sont pendus plus de quarante qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente, que le duc d'Aquitaine sera contraint de lui donner sa fille qui est fort belle. Ami, dit Valentin, Dieu l'aidera. Tout ainsi que Valentin parloit à cet homme, il arriva vers eux un homme fort ancien qui étoit en habit de pélerin, avec une grande barbe toute blanche, lequel avoit bien quatre-vingts ans. C'étoit Blandimain, l'écuyer de Bellissant, qui l'amena au château où étoit le géant Ferragus, comme il a été dit ci-devant. Valentin salua le pélerin et puis lui demanda: Mon ami, d'où venez-vous? Il lui répondit bien doucement: Sire, je viens de Constantinople; mais je n'ai pu entrer dans la cité, à cause d'un soudan Payen qui tient la ville assiégée. Je n'ai pu faire mon message et m'en retourne. Pélerin, dit Valentin, dites-moi, le Verd-Chevalier n'a-t-il point agi finement? Nenni, dit le pélerin, et de ce j'en suis certain; aussi je ne vous conseille pas d'entreprendre de le combattre. Valentin lui dit: Dites-moi où vous allez? Sire, dit Valentin, je vais droit à Paris, car au roi Pépin de France me convient de faire un message de la part d'une sœur qu'il a, qui fut long-temps bannie de Constantinople à tort, de mauvaise cause, et sans l'avoir desservi. Or est la dame en la maison d'un géant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, savoir si le roi Pépin y consent; car tant connois la dame de bonnes mœurs et de conditions, que pour elle veut se combattre en champ de bataille contre l'empereur de Grèce, qui déloyalement et faussement l'a chassée et déboutée. Ami, dit Valentin, je prie au nom de Dieu tout-puissant, que tu retournes en Aquitaine avec nous. Quand je me serai combattu au Verd-Chevalier, si Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France, et pour l'amour du roi Pépin j'entreprendrai le champ, car à lui je suis plus tenu qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a été père et m'a nourri, tant que pour faire son vouloir et commandement, je dois bien avoir le courage et la volonté. Sire, dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai, je vais faire mon message pour la très-honorée et sage dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge, et loyalement la veux servir. A Dieu soyez-vous tous, qui de mal et péril vous veuille défendre. Blandimain se sépara d'eux et prit son chemin vers Paris. Valentin le regarda bien fort. Hélas! ce n'étoit pas sans cause; il avoit bon droit, et son cœur lui attiroit; car c'est celui qui longuement et sagement a gardé et sauvé sa mère; mais de ce rien ne savoit. Ils prirent par un chemin, et tant marchèrent qu'ils arrivèrent auprès de la cité d'Aquitaine. Valentin regarda fort la ville, qui étoit fort belle. Puis Valentin avisa une fontaine et y alla; alors il descendit de cheval, alla se coucher dessous un arbre qui étoit auprès pour se rafraîchir, car il avoit fort chaud; il se reposa et dormit, et Orson le gardoit. Quand il fut réveillé, il se leva et monta à cheval; mais il vit là arriver un chevalier fier et orgueilleux, qui pour son orgueil étoit appelé l'orgueilleux chevalier; car il étoit si fier, que jamais jour de sa vie nul n'avoit salué; et il étoit tel, que celui qui le saluoit avoit avec lui bataille, et dont plusieurs en étoient morts. Il vint vers la fontaine et

mit pied à terre : alors il regarda Valentin, qui nul mot ne lui dit ; puis avisa Orson, qui fièrement le regardoit. L'orgueilleux chevalier eut tel dépit en son cœur, qu'il s'approcha d'Orson, et lui donna un tel coup, qu'il lui fit sortir le sang de la bouche ; quand Orson se sentit frappé, il serra le cheval entre ses bras si rudement, que dessous l'abattit ; puis prit un couteau qui pendoit à la ceinture dudit chevalier et l'en frappa au corps, si bien que le sang en sortit en grande abondance, le chevalier qui navré se sentit, bien hautement s'écria. Alors Valentin s'approcha et retira le chevalier d'entre les mains d'Orson, et lui dit : Beau sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui nul mot ne peut parler. Le chevalier orgueilleux dit à Valentin : Pourquoi ne me salue-tu ? en même temps il tira son glaive pour le frapper; mais Valentin tira aussitôt son épée et lui en donna un si grand coup, qu'il l'abattit mort à terre. Puis lui dit : Je vous apprendrai à saluer les gens. L'orgueilleux chevalier étant mort, ses gens dolens et épouvantés, retournèrent vers la cité d'Aquitaine et y entrèrent, et contèrent les nouvelles de la mort de leur maître ; desquelles nouvelles le duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'étoit son cousin. Valentin entendit le bruit que les gens menoient pour la mort du chevalier orgueilleux, qui sur la fontaine avoit été mis à mort. Valentin et Orson entrèrent dans la cité, ils allèrent loger dans la maison d'un riche bourgeois; mais quand ils furent logés, il ne tarda guère que les nouvelles vinrent au duc d'Aquitaine que ceux qui avoient occis son cousin étoient logés dans la cité. Aussitôt il commanda qu'on les lui amenât. Les messagers partirent aussitôt pour aller quérir Valentin et Orson, lesquels vers lui vinrent. Alors le duc leur parla en cette manière : Amis, dites-moi qui vous êtes, et si vous êtes chevaliers ou non? de quel pays et quel prince vous servez ? Sire, dit Valentin, je suis chevalier, au service du noble roi Pépin de France. Chevalier, dit le duc, vous avez occis et mis à mort mon cousin. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire ; quand même il eût été de mon lignage, autant lui en eusse fait ; il étoit si orgueilleux et si fier de courage, qu'il ne daignoit parler à grand ni à petit; il a par son orgueil frappé mon compagnon tant qu'à terre l'a fait trébucher ; quand je vis cela, je tirai mon épée, et tel coup lui ai donné, qu'à terre je l'étendis roide mort. Je suis un étranger, qui en cette cité suis venu pour combattre le Verd-Chevalier et voir la belle Fezonne qui est tant renommée. Vous avez fait faire les voies par tout votre pays pour que tout chevalier puisse y venir, ainsi il me semble de droit que par tout votre pays on doit aller en sûreté. Quand le duc d'Aquitaine ouït parler si bien Valentin, il lui dit : Chevalier, vous avez bien répondu; si mon cousin par son orgueil et fier courage, de sa mort suis dolent ; mais puisqu'il n'y a point de remède, je vous le pardonne et aussi veux être pardonné. Mais au surplus de votre entreprise du Verd-Chevalier, vous viendrez en mon palais où vous verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays ; avec elle vous trouverez quatorze chevaliers venus de nouveau de pays étrangers, qui par amour pour elle veulent combattre le Verd-Chevalier ; allez et saluez ma fille comme est de coutume ; car ainsi est ordonné que tous les chevaliers qui viennent par deçà pour l'amour d'elle, avant que de combattre le Verd-Chevalier, à elle se présentent, et en signe d'amour ils prennent un anneau d'or. Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ainsi que l'ordonnance dit. D'autre part, je suis votre petit serviteur, comme celui qui du tout à vos bons commandemens voudrois obéir de toute ma puissance. Alors le duc monta au château, et Valentin et Orson l'accompagnèrent honorablement ; ils entrèrent en la salle où étoient les chevaliers qui accompagnoient la belle Fezonne. Quand Valentin la vit, il alla vers elle en grande révérence et lui donna son salut, en disant hautement devant tous : Dame, de qui le bruit et renom de beauté corporelle sur les dons de la nature, fait les cœurs des humains contenter et réjouir par ouïr raconter, et de qui la gracieuse contenance, toute noble fleur de chevalerie

resplendit. Dieu qui peut tout, veuille vous garder et défendre de vilains reproches, et vous veuille préserver du Verd-Chevalier, car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chère et très-honorée dame, qu'il vous plaise savoir que Pépin, le puissant roi de France, nous envoie par devers vous, et vous fait présent du plus vaillant et redouté homme qui soit sur terre. Dame, regardez-le; il n'a peur d'un glaive, tant soit-il aigu ou bien tranchant; s'il savoit bien parler, dans tout le monde entier on ne sauroit trouver son pareil. Ainsi vous pouvez être sûre et croire fermement que le Verd-Chevalier ne pourra nullement résister contre lui, et qu'il le rendra confus et vaincu aussitôt qu'il le combattra. Sire, dit la pucelle, au puissant roi de France je rends cent mille mercis, ainsi qu'à vous qui avez pris tant de peine pour moi. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous pas autrement? Habillez honnêtement ce vaillant homme que vous avez amené vers moi, car il est fait à merveille; il me semble adroit et hardi; s'il étoit baigné et étuvé, je crois que sa chair seroit blanche et tendre. Dame, dit Valentin, jamais ne porta robe, tant que l'autre jour par contenance je lui fis faire ce jaceran que vous lui voyez; car c'est la première robe qu'il porte. Sachez que tout nud et sans vêture est venu de Paris; il a la chair dure et forte, et ne craint ni vent ni froidure. Tout en disant ces paroles, la belle Fezonne regardoit fort Orson, et ainsi que Dieu le voulut, qu'amour et nature donnant, elle fut éprise d'Orson, et entre les autres qu'elle avoit vus, de lui fut éprise d'amour plus que de nul autre, quoiqu'il ne fut pas poli, ni mignonnement vêtu, ni habillé comme les autres. Toutefois on dit communément qu'il n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Quand Valentin eut ainsi ouï parler la pucelle, il lui dit: Belle, quant à moi je vous dirai mon cas. Sachez que pour l'amour de vous je suis venu pour conquérir à force d'armes le Verd-Chevalier, et aussi ai fait serment que jamais ne retournerai en France, tant que je ne me sois combattu contre lui; car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou j'amenerai le Verd-Chevalier vaincu et déconfit.

Hélas! très-noble sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'aventure, car qui mieux aime autre que soi-même, en choses en quoi sa vie prend tel amour, ne me semble pas juste, mais désordonné. Hélas! trop de vaillans et nobles chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grand mal de ma longue demeure. Dame, dit Valentin, de ce me pardonnez, car je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle, bien vous en prendra. Alors elle tira deux anneaux d'or, dont elle en donna un à Valentin et l'autre à Orson, puis allèrent à la table avec les autres quatorze chevaliers ou ducs. Savary les fit noblement servir; mais sur tous les autres qui furent à table, la belle Fezonne jetoit son regard sur Orson, lequel la regardoit d'un amour embrasé, et l'esprit d'un ardent et gracieux appétit. Or comme les chevaliers étoient à table, le Verd-Chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne dont il étoit fort amoureux; le duc lui avoit accordé qu'il pouvoit venir chaque jour une fois au château pour voir à son gré la belle Fezonne. Quand il fut entré, il s'écria hautement: Vaillant duc d'Aquitaine, avez-vous compagnon qui pour la belle Fezonne veuille avec moi combattre? Oui, dit le duc, j'en ai seize dans ma salle, qui pour montrer leur prouesse à l'encontre de vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or dit le Verd-Chevalier, faites que je les voie, et que j'entre dans votre salle pour regarder la belle Fezonne. Entrez, dit le duc, car vous en avez la licence. Le Verd-Chevalier entra dans la salle, et regarda tous les chevaliers qui étoient là; après les avoir bien regardé, il leur dit en cette manière: Seigneurs, buvez et mangez, faites bonne chère, car demain sera votre dernier jour, et sachez tous que je vous ferai pendre à mon arbre. Valentin l'ayant entendu ainsi parler, fut très-mécontent, et lui dit: Chevalier, de dire ceci vous pouviez vous abstenir; car aujourd'hui est venu celui

qui vous vaincra au champ de bataille. Or Orson comprit que c'étoit de lui qu'on parloit, et connut alors qu'il étoit le Verd-Chevalier pour qui la joûte étoit commencée. Il le regarda fort, et puis sortant de la table tout en grinçant des dents, il prit le Verd-Chevalier par les reins et le chargea dessus son col comme il eût fait d'un petit enfant, alors il regarda un mur, et le jeta contre si rudement, que tous ceux de la salle croyoient qu'il avoit le col rompu. Quand il eut ainsi rué le Verd-Chevalier, il se remit à table parmi ses compagnons, et en criant faisoit signe qu'il porteroit sur son col trois hommes tels que lui ; alors tous les chevaliers se prirent à rire bien fort, et dirent ensuite : Or est venu celui par qui le Verd-Chevalier sera déconfit. Orson perdra trop de ce qu'il ne sait parler, car il est bien digne d'avoir honneur entre tous preux et vaillans. Quand Fezonne eut bien regardé les manières et contenances d'Orson, elle en fut au cœur frappé du dard d'amour ; par le plaisir de Dieu qui les cœurs de tous deux enlumina de telle manière, que du tout à lui son courage elle donna. Elle avoit son regard continuellement fixé sur Orson, si bien qu'elle commença à l'aimer si tendrement qu'elle oublia tous les autres, pour l'avoir pour ami. Ce n'étoit pas sans cause si elle étoit éprise d'amour pour lui ; car il avoit si vaillamment serré le Verd-Chevalier, qu'il l'eût tué et occis devant tous s'il l'eût voulu ; mais quoique sur lui il eut assez de puissance, nul mal pour lors ne vouloit lui faire ; car on dit volontiers par un commun langage, que noble courage ne peut mentir. Cependant le Verd-Chevalier rebuta ce fait par trop grand courage, et dit tout haut devant la compagnie : Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi et déçu, car à moi est venu sans parler aucûnement ni dire mot, je vous promets et fais savoir que demain de grand matin je suis homme pour lui ; afin que tous les autres y prennent exemple, en dépit et pour son outrage ferai élever un gibet plus haut qu'aux autres qui par moi ont été conquis et vaincus, auquel je le ferai pendre et étrangler. Orson s'aperçut bien que le Verd-Chevalier étoit très-mécontent de lui et qu'il le menaçoit ; alors il se leva et commença à marmoter, lui faisant signe que le lendemain vouloit avoir à lui bataille ; et en lui signifiant il prit son chapeau et lui jeta en signe de gage, en lui disant : Sire, voyez le gage que le sauvage vous jette, et si vous avez puissance contre lui, pensez de le lever. Alors le chevalier fut si fort épris d'orgueil et de dépit, que nul mot ne voulut répondre. Le duc d'Aquitaine qui étoit là présent, lui dit : Franc chevalier, il y aura une grande bataille entre vous et ce sauvage, aussi je crois qu'avec lui vous aurez fort à faire, et si vous pouvez avoir sur lui victoire, vous pourrez bien vous vanter d'être le plus preux et le plus vaillant de tous les chevaliers ; que nul crainte, ni doute ne devez avoir que de lui, car il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage et de cœur. Par mon Dieu, dit le chevalier, vous pourrez tous voir et connoître quelle sera sa puissance ; car jamais en sa vie en champ ne retournera, parce que je le ferai pendre plus haut que les autres, et à ces mots il sortit du château pour aller se reposer dans son pavillon. Les autres chevaliers demeurèrent dans la salle avec la belle Fezonne, qui grande chère et grande joie firent, et disoient l'un à l'autre, que le Verd-Chevalier devoit trouver son maître. Orson fit si grand bruit parmi la cité, que chacun désira le voir, de manière qu'il vint une si grande multitude de gens au palais, que le duc commanda qu'on fermât les portes. Quand Orson le sauvage ouït le bruit, il monta aux carneaux et se mit aux fenêtres pour regarder le peuple. Aussitôt que les gens l'aperçurent, ils le montrèrent l'un à l'autre, en parlant et devisant de lui en plusieurs manières. Or la nuit étant venue, il fut temps de souper ; alors chacun se mit à table. Quand le souper fut fini, le duc se leva de table et prit ses ébats ; puis chacun se retira en sa chambre. Quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui, mais Orson n'en fit compte, car il se coucha par terre, comme il avoit coutume dans la forêt, et ainsi passa la nuit.

Quand le jour fut venu, Valentin et Orson furent à la salle où étoit la belle Fezonne, et avec eux quatorze chevaliers qui étoient venus en Aquitaine pour conquérir la noble dame et avoir son amour. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le Verd-Chevalier; car le duc d'Aquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Alors parla entre les autres un chevalier de noble sang, qui dit en cette manière : Seigneurs, s'il plaît à vous tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le Verd-Chevalier. Cette requête lui fut accordée par l'assistance de tous les chevaliers; alors alla s'armer ce chevalier, lequel avoit nom Galeran, et étoit venu du pays de France; quand il fut armé, il vint devant la belle Fezonne, prit congé d'elle bien joyeusement et en grande révérence: elle qui en tout honneur étoit garnie, et en tout bien apprise, lui octroya congé, en lui disant : Franc chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire et de dommage préserver et garder, en telle manière qu'à grande joie et honneur vous puissiez revenir vers moi. Quand ledit chevalier eut pris congé de la belle Fezonne, il monta à cheval, et s'en alla vers le Verd-Chevalier, qui d'aussi loin qu'il le vit, frappa des éperons, et de fier et cruel courage courut au chevalier Galeran, et lui donna de si grands coups que dessus son cheval l'abattit à terre, puis descendit de cheval, et lui ôta son heaume de la tête; Galeran étoit à la merci du Verd-Chevalier, mais peu lui profita, car sans nul merci, il lui ôta le harnois et le pendit au haut de l'arbre, ainsi qu'il avoit fait des autres. La mort de Galeran fit grand bruit parmi la cité d'Aquitaine, car il étoit beau chevalier, et fort bien loué et prisé de ses compagnons. Pour lors Orson connut bien que le Verd-Chevalier avoit mis à mort Galeran, et fit signe des mains qu'il vouloit aller combattre valeureusement sans nulle crainte; mais Valentin lui fit signe de se retirer, car premier y vouloit aller; Orson qui craignoit toujours Valentin, se retira. Valentin s'arma et puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Il ne faut point demander si elle faisoit de grands regrets et si elle jetoit des soupirs ardens en son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder et préserver celui qui tant est vaillant chevalier, que pour l'amour de moi veut mettre sa vie en danger. Fort regretta la belle Fezonne le gracieux chevalier Valentin; mais sur tous aimoit en courage Orson, et elle en avoit bien cause, car Dieu le fit naître pour qu'il l'épousât. Après avoir pris congé de la dame et de toute sa chevalerie, Valentin monta à cheval pour aller combattre le Verd-Chevalier, mais ainsi qu'il se mit en chemin, il vint à lui un chevalier, qui de la belle Fezonne étoit embrasé, et lui dit : Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier. Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jesus; chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner pouvoir d'icelui conquérir. Ce chevalier avoit nom Tyris et étoit natif du pays de Savoie; mais tant avoit en son cas grande pitié, que pour se mettre à l'aventure, il avoit dépensé tout le sien, tant que plus rien avoit. Il prit congé des chevaliers, puis monta à cheval, et sans nul séjour faire, il chevaucha jusqu'au pavillon du Verd-Chevalier. Quand il vit Tyris approcher, il sortit bien fier et orgueilleux, alors Tyris lui cria: Sire, Verd-Chevalier, or pensez de vous défendre et montez à cheval; car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrit mort et passion, je vous défie. Le Verd-Chevalier qui entendit Tyris, appela un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis monta dessus; il a mis l'écu vert, et a pris sa lance, alors se sont éloignés l'un de l'autre. En telle manière se frappèrent l'un contre l'autre, que le Verd-Chevalier perça de sa lance le cœur de Tyris et l'abattit mort à terre. Incontinent il descendit de cheval, prit une corde, tira le chevalier Tyris, lui mit cette corde au col et le pendit avec les autres, dont les Sarrasins menèrent grande joie. Quand Valentin vit que Tyris étoit mort et à l'arbre pendu, il fut dolent de sa mort. Alors il se recommanda à Dieu, désirant sur toutes choses tant faire, que de son père et de sa mère, il put avoir connois-

sance. Quand il eut fait sa prière à Dieu, il frappa son cheval des éperons et alla à la tente du Verd-Chevalier, qui par la ressemblance d'Orson le connut bien, et de lui ne douta pas plus que des autres. Il appela Valentin et lui dit : Chevalier, écoutez ce que je vous dirai : Voyez-vous là devant à cet arbre un verd blason, allez le quérir et apportez-le moi, ou autrement jamais bataille n'aurez avec moi. Quand Valentin vit que le Verd-Chevalier, pour le blason apporter, vouloit prendre excuse de combattre, alors comme vaillant et hardi chevalier alla à l'arbre où pendoit le blason, mais il ne le put ôter, dont il fut dolent. Alors il revint au Verd-Chevalier et lui dit fièrement : Va-t-en quérir ton blason, car je ne le puis avoir. Maudit soit-il de Dieu, celui qui si fort l'a attaché, et pendu soit celui qui m'a envoyé. Ami, dit le Verd-Chevalier, je te dirai la raison pourquoi je t'ai envoyé là ; sache pour certain que cet écu jadis vint de féerie, et que par une fée il me fut donné ; il a telle vertu que jamais nul tant soit-il vaillant et fort du lieu où il est attaché, ne le pourra ôter, hors celui seulement par qui je dois être conquis et vaincu ; pourtant je t'ai envoyé celle part, car j'avois doute de toi ; mais maintenant en suis sûr, puisque tu n'as pu avoir ledit blason, ni me l'apporter, et pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu et tu sauveras ta vie, car tu me sembles si beau chevalier, que de ta mort n'ai nulle envie, de laquelle tu ne pourras échapper si tu prends à moi bataille : afin que tu ne penses que je te dis ces paroles par fantaisie ou abusion, sache que de nul, tant soit victorieux, je ne serai vaincu, sinon que d'un homme qui sera fils de roi, et aura été nourri sans être de nulle femme allaité ; par quoi tu peux connoître si tu es tel ou non. De ces nouvelles ouïes Valentin fut fort dolent, et au cœur déplaisant et pensif. Hélas ! dit-il, Dieu tout-puissant, trop mal va de mon cas, si de votre bénigne grace n'ai secours et confort, car je sais bien que je ne suis pas tel que celui que le Payen dit ; mais puisque j'ai fait tant de venir ici pour cette entreprise faire, jamais je ne retournerai que je n'essaie mon corps à celui qui de si vaillans champions a fait mourir. Alors Valentin appela le Verd-Chevalier et lui dit : Beau sire, je vois et connois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis et vaincu ; mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici ne me départirai, que je ne me sois combattu contre vous. Par Mahon, dit le Payen, trop grande folie te mène, et il me semble que par trahison tu veuilles me conquérir ; mais trop tôt je te montrerai que ta folle vaillance te tournera à dommage honteux et vilain. Alors il prit son cheval et subitement monta dessus, puis appela un sien valet, nommé Gober, et lui commanda qu'il lui apportât une boîte, dans laquelle il y avoit du baume de notre Seigneur Jesus-Christ ; que l'oignement, ainsi que nous trouvons par écrit, est de si grande vertu, qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse, quand elle en est ointe, qu'incontinent ne guérisse. Icelui oignement avoit le Payen longtemps gardé, et de plusieurs dangers l'avoit préservé. Après qu'il eut fait ceci, il frappa des éperons, la lance sur la cuisse, et sont venus l'un contre l'autre, et si fièrement l'un contre l'autre se sont rencontrés de leurs lances, que les pièces de toutes parts sont volées. Les chevaux passèrent outre, et quand vint au retour, ils tirèrent leurs épées reluisantes pour l'un l'autre saisir. Valentin fut preux, hardi et diligent des armes, tant que de son épée au Verd-Chevalier donna si grand coup que le harnois tailla et rompit, si bien qu'il lui fit sortir du corps du sang à grand randon. Quand le Verd-Chevalier se sentit frappé et navré, il leva haut son bras, et de son épée frappa Valentin sur la cuisse d'un si grand coup, que de sa chair lui jeta à bas un grand morceau ; puis lui dit : Vous pourrez connoître si je sais jouer de l'épée ; car je vous avois assez dit devant, que de mes mains vous conviendroit finir vos jours, si contre moi vous entrepreniez le champ ; trop à temps vîntes vers moi, et trop tard vous en retournerez, car j'ai espérance que tantôt je vous pendrai et attacherai à la plus haute branche de cet arbre pour le lieu préparer, et tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil et folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne te faut déjà pas tant vanter, car à moi tu aura affaire; en disant ces paroles, les deux chevaliers commencèrent de rechef la bataille, et Valentin frappa un si grand coup, que de son écu lui abattit un grand quartier; alors le Verd-Chevalier frappa sur Valentin par si grande force et puissance, que dessus son heaume son épée rompit, et du grand coup qu'il lui donna Valentin fut étourdi, en telle manière, qu'il tomba de cheval : mais tant fut de courage vaillant, qu'incontinent il se releva. Quand le Payen vit qu'il se relevoit il tira un grand couteau pointu et le jeta contre lui; mais Valentin vit le couteau venir et du coup se garda. Le Verd-Chevalier se voyant sans glaive, tourna aussitôt son cheval pour le recouvrer Valentin fut auprès, et de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le Payen et le cheval tombèrent à terre; quand il fut à terre, il se releva aussitôt et vint sur Valentin, et à force de bras, se serrèrent l'un l'autre de telle sorte, qu'il ne faut pas demander si chacun d'eux montra et employa sa puissance; et pour brièves paroles dire, la guerre des deux chevaliers fut tant fière et merveilleuse, que l'un et l'autre furent fort navrés. Mais ce qu'il y a que Valentin par sa puissance d'armes donna plusieurs coups au Payen sans que rien ne lui profita, car avec le baume qu'il portoit, il se guérissoit aussitôt. Et en ce point se combattirent si longuement, que le jour leur faillit, et se sentirent fort travaillés et non sans cause. Dolent et déplaisant fut le chevalier Payen, de ce qu'il n'avoit pu déconfire Valentin, et quoiqu'il fut las, il n'en fit pas le semblant; alors il dit à Valentin : Chevalier, je crois qu'il convient de cesser la bataille, car je vois que vous êtes bien fatigué et fort las, et de plus le jour décline et la nuit s'approche; ce me seroit petit honneur de vous conquérir en ce point; retournez cette nuit en Aquitaine pour vous reposer, car vous pouvez bien vous vanter devant tous les gens, que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne joûta; mais demain matin vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais vous ne pourrez échapper. Valentin fut joyeux de laisser le Payen, car las étoit et fort navré. Il alla vers son cheval qui étoit entré dans un pré, le prit par le frein et monta dessus pour s'en retourner. Le duc d'Aquitaine et les barons sortirent à la porte et reçurent fort honorablement Valentin, entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chère le prit entre ses bras. Quand il fut au palais, le duc lui demanda des nouvelles du Verd-Chevalier. Sire, dit Valentin, il est en son repaire dedans son verd pavillon, où il se repose; il est tant puissant et fort, que je ne crois pas que nul tant puissant et vaillant soit-il, puisse le conquérir, si Dieu par sa grace ne montre un évident miracle. Valentin, dit le duc, bien avez travaillé, car aucun n'en retourna qui ne mourût à grande honte par les mains du Verd-Chevalier : vous avez montré que sur tous les autres vous êtes un chevalier plein de prouesse. Franc duc, dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne puis pas encore me vanter, car demain au matin il doit encore y avoir entre lui et moi nouvelle bataille Or me soit Dieu en aide et réconfort, car sans lui nul ne peut contre le Verd-Chevalier par force corporelle avoir victoire. Après cela Valentin fut se désarmer, puis s'en alla en la chambre de la belle Fezonne, il ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venue et de ce qu'il étoit de retour. Chacun tenoit grand compte de lui pour sa prouesse et vaillance, si bien qu'il fut prisé des grands et des petits. Quand l'heure du souper fut venue, le duc lui voulut faire tant d'honneur, qu'à sa table auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenoit. Le souper se passa en causant de plusieurs choses; après Valentin se retira en prenant congé du duc et des barons, et entra dans une chambre secrète pour ses plaies médeciner; car il étoit bien blessé. Quand il fut médeciné, il se coucha pour prendre son repos. Le Verd-Chevalier est en son pavillon qui frotte ses plaies de son baume. Je vous laisserai à parler de lui, et parlerai de Valentin qui est dans sa chambre faisant grandes plaintes et lamentations.

CHAPITRE XX.

Comme Valentin, par la grace de Dieu, s'avisa d'envoyer le lendemain son frère Orson pour combattre le Verd-Chevalier.

VALENTIN étoit dans son lit où il soupiroit tendrement, en disant : Hélas ! vrai Dieu tout-puissant, je vois bien que je ne viendrai pas à bout de mon entreprise, si par votre bonté n'ayez pitié de moi, en me donnant secours et aide contre ce Payen qui a juré ma perte. Or étoit mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à ce que je puisse savoir de quel père je suis engendré et de quelle mère j'ai été enfanté sur la terre; mais maintenant je connois bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire; car quand j'entrepris le champ de bataille contre le Verd-Chevalier, trop me fut contraire la fortune, puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils de roi, et qui n'eût été nourri au temps de sa jeunesse, ni allaité d'aucune femme. Or je ne me crois pas assez digne pour penser que je sois fils de roi; et qu'en telle manière aye été nourri dans ma jeunesse. Aussi ne vois-je confort en mon fait qui puisse me préserver de mort, sinon d'invoquer et requérir la grace de mon créateur Jesus, qui de ce danger me veuille préserver et mettre hors, ou bien faut finir mes jours pitoyablement. En cette contemplation Valentin fut toute la nuit sans prendre aucun repos, et ne cessa de pleurer sa fortune et de douter de son aventure. Quand il eut à part soi pensé, par divine inspiration il s'avisa d'Orson le sauvage, lequel il avoit conquis dans la forêt; il pensa que par lui il pourroit être secouru; car, disoit-il, je crois bien que de femme il n'a jamais été allaité, et que par aventure une reine l'auroit enfanté dans la forêt. Tout en considérant ces choses, la nuit prit fin et le jour parut; alors se leva Valentin chargé de pensées angoisseuses et plein de mélancolie, s'en vint devers Orson, et par évidens signes lui montra qu'il se vêtît de ses armes et prît son cheval pour aller combattre le Verd-Chevalier. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela; mais je veux que de mes armes vous soyez armé, en portant le blason que le roi Pépin m'a donné, et aussi mettrez l'étrier que j'ai amené de France; au vouloir de Valentin consentit Orson, qui en toutes choses vouloit lui obéir comme son sujet et serviteur. Alors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, et qu'Orson fût habillé de la même manière que lui quand il alla combattre le Verd-Chevalier; ce qui fut fait et accompli. Le duc d'Aquitaine et plusieurs barons qui furent là présens, l'aidèrent à l'armer avec les armes de Valentin. Quand Orson fut armé, il fut fort regardé des seigneurs et barons qui y étoient, car il paroissoit bien être homme preux et hardi chevalier, plein de grande beauté, haut et bien formé de tous ses membres qui étoient bien compassés. Il regardoit le harnois qui reluisoit autour de lui; puis il faisoit signe des bras, que devant qu'il fut midi, entre ses mains il étrangleroit le Verd-Chevalier devant toute la cour, sans avoir pitié de lui : des mines et des gestes que faisoit Orson, tous ceux de la compagnie se prirent à rire. Orson ayant pris congé du duc, il embrassa Valentin et en prit congé, en lui faisant signe de n'avoir aucun doute, et que mort ou vif il ameneroit le Verd-Chevalier. Valentin en pleurant le recommanda à Dieu, en le priant dévotement que contre le Payen il pût avoir victoire. Orson s'avisa avant de partir de la belle Fezonne, et avant de monter à cheval, il monta au palais pour prendre congé d'elle, et entra dans la salle où elle étoit accompagnée de plusieurs dames et demoiselles. Il courut devers elle et la voulut baiser, de quoi elle se prirent toutes à rire très-fort, car faisoit signe que pour son amour il s'en alloit combattre contre

le Verd-Chevalier. Mais la belle Fezonne, qui de toute grace fut remplie, en souriant lui a fait signe qu'il se comportât vaillamment, et qu'au retour de la bataille elle lui donneroit son amour. Alors Orson monta à cheval et partit, lequel fut noblement convoyé par le duc d'Aquitaine, avec plusieurs grands seigneurs, barons et chevaliers, jusques dehors la porte de la ville. Quand il fut parti, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulût donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité qu'Orson le sauvage alloit combattre le Verd-Chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des champions. Or s'en va Orson vêtu et armé des propres armes de Valentin, par quoi le Verd-Chevalier jamais ne le reconnoîtra. Il ne demeura pas long-temps sans aborder le pavillon du Verd-Chevalier, et sans mot dire, du fer de sa lance vint frapper, en signifiant qu'il lui baille défiance; de laquelle chose le Verd-Chevalier eut en son courage grand dépit, et jura par son Dieu, qu'avant que le jour soit passé, il le feroit humilier de son grand orgueil. Il fut aussitôt armé, puis monta à cheval, et prit sa lance qui étoit droite et entra au champ pour combattre Orson. Alors Orson s'éloigna de lui; et aussitôt commencèrent à baisser leurs lances, et tellement se rencontrèrent tous deux, que les hommes et les chevaux sont tombés. Quand ils furent bas, tous deux se relevèrent et tirèrent leurs épées pour s'assaillir vigoureusement. Le Verd-Chevalier qui fut orgueilleux et plein d'envie, frappa le premier Orson d'un si grand coup, qu'il lui fendit le cercle, son heaume, et lui abattit un grand quartier de son écu, de manière que l'épée qui étoit pesante tomba à terre et tout outre le harnois passa, tellement que du coup Orson fut fort navré; quand il vit son sang courir sur son harnois, il fut plus fier qu'un léopard et plus orgueilleux qu'un lion; alors retournant les yeux et branlant la tête, de son épée donna un si grand coup sur la tête du Verd-Chevalier, tant qu'à peu il lui fendit des cheveux et de la peau jeta une grande partie à terre, et du coup qui outre le heaume passa, fut le Verd-Chevalier navré au bras, que le sang couloit en abondance; mais de cette blessure n'en tint compte, car il prit du baume dont je vous ai fait mention, et aussitôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie et aussi saine qu'auparavant; de quoi Orson fut émerveillé, et alors il pensa que de glaive ne pourroit avoir son corps, quand sitôt étoit guérie une plaie qui étoit tant grande et profonde. Sur cette matière fut Orson subtil et avisé, car il jeta son couteau, son épée et son harnois par terre, puis courut contre le Verd-Chevalier, et à force de bras le tint si serré, que dessous lui le jeta; alors il jeta son heaume qu'il portoit, afin de lui couper la tête. Là fut le Verd-Chevalier en telle sujétion, qu'il fut contraint par force de se rendre et de crier merci à Orson, qui ne l'entendant point, ne lui en fit compte en nulle manière; et il l'eût mis à mort, si Valentin qui vit et connut les mines et gestes d'Orson, n'eût accouru à course de cheval vers eux, faisant signe à Orson qu'il ne le tuât point. Alors Orson voyant Valentin se retira en arrière, tenant toujours en respect le Verd-Chevalier, auquel Valentin dit: Chevalier, vous pouvez maintenant connoître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme; par qui vous faut souffrir et endurer la mort, et de finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres chevaliers ont été par vous déconfits et en icelui haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupéralement occis et au plus haut de tous les autres attachés. Hélas! dit le Verd-Chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie et rempli de noblesse; car à vous voir, il me semble que de franche et loyale gentillesse vous soyez extrait et descendu, pour laquelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi en me sauvant la vie. Payen, dit Valentin, ceci ne le ferai, à moins que par tel convenant vous renonciez à la loi payenne et aux faux Dieux, en prenant la foi et créance de Jesus Christ le Dieu tout-puissant, et recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir la gloire éternelle. Quand vous aurez fait cela, vous irez en France au

noble roi Pépin, à qui vous direz que Valentin et Orson vous envoient par devers lui comme chevalier vaincu et par eux conquis, j'atten la votre avis sur ce fait, en me donnant réponse de votre intention, qui soit certaine. Ami, dit le Verd-Chevalier, je vous donne telle réponse : Dès cette heure renie, renonce du tout et délaisse les faux Dieux, et prends pour le demeurant de ma vie pour Maître et Seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, et en icelle foi veux vivre et mourir; je vous promets aussi que devers le roi Pépin, comme votre pauvre sujet et prisonnier, au plus brief que je pourrai, et de par vous je me rendrai et me présenterai devant Sa Majesté. Quand le Verd-Chevalier eut fait le serment et promis les choses dessus dites accomplir, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever, alors Orson qui fut sage et bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne pût faire dommage. Quand le Verd-Chevalier fut sur ses pieds, il dit à Valentin: Sire chevalier, il me semble que le jour passé avez bataillé avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, et celui qui m'a conquis est le même qui au palais du duc Savary contre le mur me jeta. Il est vrai, dit Valentin, c'est bien connu à vous, la chose est véritable, mentir ne vous faut. Je vous dirai, dit le Verd-Chevalier, une chose, pour laquelle je vous prie d'envoyer le chevalier qui m'a conquis par devers ce haut arbre, et s'il peut ôter l'écu et le blason, lequel est pendu, je pourrai bien connoître que c'est celui par qui je dois être conquis et vaincu ; car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni conquis. Alors Valentin fit signe à Orson qu'il aille devers l'arbre pour apporter l'écu qui y étoit pendu. Orson tira cette part, et quand il approcha de l'écu, il étendit son bras, et l'écu lui saillit dans la main, lequel il apporta au Verd-Chevalier, qui ayant vu qu'Orson l'avoit détaché sans avoir fait aucun effort ni violence, il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné pour le combattre et conquérir, il se jeta à terre et voulut lui baiser les pieds ; mais Orson qui fut sage et bien appris par les signes de Valentin, ne le voulut souffrir, et le prit par le bras pour qu'il se relève. Hélas! dit le Verd-Chevalier, bien appartient vous porter honneur et révérence plus qu'à nul homme vivant qui soit au monde ; car je sais clairement que sur tous preux et vaillans chevaliers vous devez avoir et emporter le bruit et le renom. Je vous affirme et fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant et hardi chevalier qu'il y ait dans tout le monde, et vous pouvez croire aussi qu'il est le fils de roi et de reine, et que jamais de femme ne fut nourri ni allaité ; et pour que vous ne doutiez de la vérité, par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain qui lui dit les aventures et fortunes qui lui peuvent avenir, ainsi qu'à tous ceux de sa génération, dont cette tête aura durée jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure et repose ; et quand il sera entré, à cette heure perdra sa force, et icelui doit avoir ma sœur Esclarmonde qui tant est belle et plaisante, pour femme et épouse. Noble chevalier, allez-y, j'ai grand désir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux et hardi chevalier de tout le monde, car tel vous peut-on bien nommer ; et afin de meilleure connoissance avoir par devers elle, portez-lui cet anneau, lequel au départir d'elle m'a donné, et je m'en irai en France vers le roi Pépin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis, ma foi acquitter ; et au retour de lui au château de ma sœur vers vous je viendrai. Dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis, car de votre compagnie je ne me veux séparer. Quand Valentin sut que le Verd-Chevalier avoit une sœur qui étoit très-belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant, et par l'inclination d'un naturel amour, il fut d'elle frappé au cœur et épris de sa beauté, et très-ardemment amoureux ; il dit alors adieu, et jamais n'arrêtera tant qu'il ne puisse voir la belle, de qui la beauté est de renommée si excellente. Après ces choses, le Verd-Chevalier qui de la verte Montagne étoit le roi couronné, et sous lui tenoit grands pays, fit crier parmi son ost que tous Payens qui

étoient venus à son mandement pour le servir devant Aquitaine, s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune manière la terre du duc de Savary. Ainsi partirent tous les Payens et Sarrasins, qui pour la prise du Verd-Chevalier menèrent grand deuil. Valentin et Orson le prirent et le menèrent comme prisonnier en la cité d'Aquitaine. Il ne faut pas demander le grand bruit et soulas qu'il se fit dans la cité parmi les grands et les petits. Le duc de Savary avec sa baronnie saillirent dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson qui avoit conquis et vaincu le Verd-Chevalier. Quand le Verd-Chevalier fut devant le duc d'Aquitaine et toute la chevalerie, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien porter honneur et révérence à ce chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis et vaincu : et sachez certainement qu'il est fils de roi et de reine, et jamais de sa vie de femme n'a été allaité ; car s'il n'étoit ainsi, jamais il ne m'auroit conquis ni vaincu, parce qu'il avoit été dit ainsi par la tête d'airain que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre. Assez bien vous peut-on croire, dit le duc ; car il a bien montré à l'encontre de vous la grande prouesse et vaillance qui sont en lui, et puisqu'ainsi est qu'en lui je connois la noble hardiesse et vaillant courage qui sont en lui, je lui veux porter honneur et révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le duc d'Aquitaine, toute la cour et le Verd-Chevalier, lequel Orson menoit prisonnier, entrèrent dans la ville, et montèrent au palais. Quand ils furent dedans, le duc manda sa fille Fezonne, et lui dit : Ma fille, voici le Verd-Chevalier, lequel pour vous conquérir et avoir votre amour, a longuement tenu la plus grande partie de ma terre en sa sujétion, et combien qu'il ne soit pas de notre créance, toutefois fortune m'étoit contraire, et dessus mon vouloir maître, en telle manière que forte et longue attente d'autrui avoit secours, avoient mon cœur contraint à telle chose accorder ; mais Dieu qui est vrai juge sur ce point, a voulu remédier en telle manière que de mon ennemi je suis vengé et venu au-dessus par ce chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir, au congé du noble roi Pépin deçà vous a envoyé. Or vous pouvez connoître que sur tous les autres il est preux, hardi et vaillant ; aussi je crois que pour vous conquérir Dieu vous l'a transmis : pourtant, ma fille, en vous seule gît mon espérance, espoir et confort de ma vie, et avisez et prenez en considération dessus ce cas ; car ce seroit ma volonté que vous eussiez celui-ci pour mari et époux, et si votre consentement et volonté étoient au mien accordant, car nul outre sa volonté ne doit craindre d'entrer en mariage et prendre parti qu'il ne lui soit agréable. Monseigneur, dit la noble pucelle, qui bien fut endoctrinée et pourvue de réponse, vous savez que vous êtes mon père et suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit que moi qui suis selon Dieu et nature à vous sujette, fasse ma volonté en quelque chose ; mais suis appareillée à faire en tout à votre volonté et délibération, et si autrement je voulois faire, je ne montrerois pas que je fusse votre fille naturelle, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourroit par force d'armes conquérir le Verd-Chevalier. Or est venu celui par qui la chose est accomplie de tout en tout, et lequel a accompli et parfait le contenu de votre cri et mandement que vous avez fait faire et publier ; il est bien raison qu'icelui je doive prendre et que je lui sois donnée, et si je ne le voulois prendre, je ferois anniliier votre intention, qui à jamais seroit contre mon honneur. Fille, dit le duc d'Aquitaine, vous avez parlé honnêtement et bien me plaît votre réponse. Or il faut savoir du chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, et s'il est content, je donnerai pour votre mariage la moitié d'Aquitaine.

Là fut présent Valentin, qui par signe demanda à Orson sa volonté et intention, lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne, et ainsi furent d'accord les deux parties, de laquelle chose ceux qui étoient là en furent joyeux. Le duc fit aussitôt venir un évêque pour fiancer Orson et la belle Fezonne,

et leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le temps à venir, autrement ne s'épouser l'un l'autre pour le temps présent que par promesse.

Il ne faut pas demander de la fête et grand triomphe ni excellente joie qui furent faits dans Aquitaine, car de le raconter seroit trop long; mais combien qu'Orson eût promis et juré de prendre la belle Fezonne, aussi ne l'épousera-t-il pas, ni à son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il saura parler bon langage, et que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

CHAPITRE XXI.

Comme la nuit qu'Orson fut juré et promis à la belle Fezonne, l'Ange s'apparut à Valentin et du commandement qu'il lui fit.

Après qu'Orson eut été fiancé à la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine, ceux de l'assemblée furent joyeux, tous les seigneurs et barons en joie passèrent la journée, et la nuit vint, il fut temps de se reposer. Le duc d'Aquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, et s'en allèrent chacun en leur chambre comme il étoit ordonné. Valentin et Orson s'en allèrent dedans une belle chambre qui leur étoit apprêtée, et tous deux se reposèrent cette nuit dans un beau lit paré. Quand il fut minuit, par le vouloir de Dieu tout-puissant, un Ange s'apparut à Valentin, et lui dit: Valentin, sache que par moi Dieu te mande que demain au matin tu partes de cette terre, et mènes avec toi Orson, par lequel le Verd-Chevalier a été conquis; et sans faire séjour va au château de Ferragus, tu trouveras la belle Esclarmonde, par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel père tu es engendré, et de quelle mère tu fus porté et enfanté: aussi je te commande au nom de Dieu, qu'avant que ton compagnon épouse la belle Fezonne, tu accomplisses et achèves ce voyage. De cette vision Valentin fut en grande pensée et mélancolie, et en grand souci passa la nuit, et tant que le jour fut clair sans prendre nul repos. Lorsque le jour fut venu, il fit lever Orson, et tous deux allèrent au palais en la salle où étoit le Verd-Chevalier avec les barons et chevaliers en attendant le duc de Savary. Il ne demeura pas longtemps que le duc entra dans la salle, et quand il y fut, le Verd-Chevalier prit la parole, en le saluant en tout honneur et révérence à lui due, et dit: Franc duc, il est vrai et certain que dedans le temps entre vous et moi assigné, j'ai été conquis et vaincu, par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de rien demander à votre fille, mais dès cette heure je la quitte et veux laisser votre pays en paix, ainsi que j'ai promis; et pour acquitter mon serment, je vous prie et requiers de me faire donner le baptême, afin que je puisse être plus agréable à Dieu tout-puissant. Chevalier, dit le duc de Savary, vous avez bien parlé, et à votre requête je veux en tout obéir, car à cette heure vous serez baptisé: alors il commanda de faire venir un prêtre pour le baptiser. Quand le Verd-Chevalier fut sur les fonts de baptême, Valentin qui étoit présent, parla devant tous en cette manière: Seigneurs, qui êtes ici présens, s'il plaît au vaillant duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce chevalier soit nommé Pépin, car c'est le propre nom du noble et vaillant roi de France, qui doucement m'a nourri, et qui sur tous princes est le plus vaillant et preux; par quoi je désire que ce chevalier en porte le nom. A la demande de Valentin consentirent tous ceux qui y étoient présens, et le Verd-Chevalier fut appelé Pépin, lequel porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours. Après qu'il fut baptisé, le duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille la belle Fezonne; mais Valentin dit en cette manière d'excusation, comme ils avoient

promis et voué tous deux d'aller en Jérusalem avant de faire nulle chose, après qu'ils auroient conquis le Verd-Chevalier; et sur l'ombre de cette excusation, le duc leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât et promît de retourner en Aquitaine, après qu'il auroit accompli et parfait son voyage, et qu'aussitôt qu'il seroit de retour, il prendroit pour femme et épouse la belle Fezonne. Quand le vaillant et puissant duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disoient avoir fait d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Le Verd-Chevalier à cette heure prit congé du duc d'Aquitaine pour aller en France vers le roi Pépin se rendre et sa foi tenir. Valentin avant de partir lui demanda l'anneau qu'il lui avoit promis, lequel il devoit porter à sa sœur Esclarmonde. Alors le Verd-Chevalier le lui bailla, en disant: Franc chevalier, voyez ceci, et sachez que cette pierre qui est enchâssée dedans est de telle vertu que celui qui la porte ne peut être noyé, ni par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau et le mit à son doigt; lui et Orson prirent alors congé pour faire leur voyage, ainsi que le Verd-Chevalier pour aller en France. Ainsi partirent de la cité les chevaliers et prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin et Orson montèrent sur mer, et à force de voile, ils eurent bientôt fait grand chemin, car la mer fut douce et eurent vent à gré. Ils demandèrent aux mariniers le chemin pour aller vers le château du géant Ferragus; les mariniers leur enseignèrent, car ils connoissoient bien le lieu, parce que pour le passage c'étoit la coutume que tous marchands payassent le tribut. Valentin et Orson désiroient sur toutes choses trouver le château de Ferragus. Le Verd-Chevalier parmi les champs a sa voie dressée vers le pays de France pour se rendre au roi Pépin. Blandimain, l'écuyer de la reine Bellissant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui fut rencontré en habit de pélerin par Valentin, salua le roi Pépin, qui le voyant en tel habit et la barbe ainsi fleurie, lui demanda s'il venoit du Saint Sépulcre, ou de quel voyage il étoit pélerin? Franc roi, dit Blandimain, je ne suis point pélerin, mais pour mon entreprise plus sûrement parfaire, je me suis mis en habit de pélerin. Sachez que je suis messager d'une haute et puissante dame, qui par trahison a été de son pays jetée en exil et piteusement mise. Hélas! sire, cette dame dont je vous parle est votre sœur, c'est à savoir, Bellissant la franche dame, laquelle à tort a été vitupéralement chassée par Alexandre, empereur de Grèce, qui en pauvreté et misère languit piteusement. Bien avez le cœur dur, quand pour sa délivrance vous ne voulez pas autrement vous employer, car vous êtes le plus puissant roi qui soit dans toute la chrétienté, et pourtant si vous ne montrez votre vaillance contre ce faux et maudit empereur, qui sans nulle cause à la noble dame Bellissant votre sœur fait tel déshonneur, on ne devroit pas vous tenir pour loyal frère. Quand le roi Pépin ouït parler de sa sœur Bellissant, il se prit de deuil à soupirer, et fort regarda Blandimain, car il y avoit bien vingt ans passés que d'elle n'avoit eu nouvelle. Ami, dit le roi Pépin, dites-moi où est ma sœur, car j'ai grand désir de savoir de son fait et comme elle se porte. Sire, dit Blandimain, je sais bien la vérité, mais je ne puis vous la dire, car je lui ai promis que le lieu où elle est ne le déclarerai; mais si de son fait vous êtes douteux, si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est chassée, je vous amènerai devant votre présence tel homme qui pour sa querelle veut combattre contre vous; et s'il est vaincu, veut être pendu honteusement, et la dame s'oblige de souffrir mort piteuse. Hélas! dit le roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé, ni ne requiers jamais avoir autre expérience que celle du faux archevêque, qui par le bon marchand a été vaincu et a confessé devant tous sa trahison. Je sais bien que ma sœur à tort est en exil; je l'ai long-temps fait chercher, mais en nulle manière d'elle je n'ai pu avoir de nouvelle, ni connoissance; et qui plus est au cœur me porte déplaisance, c'est que ma sœur que j'aimois tant, au temps de sa douloureuse fortune, qu'elle fut chassée par l'empereur de Grèce, à qui je l'avois donnée, étoit

grosse et enceinte d'enfant ; or je ne sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni ainsi en quelle manière d'icelui danger elle a pu échapper; je sais et connois qu'elle n'a pas eu en son besoin tel aide ni confort comme à elle appartenoit. Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que madame Bellissant votre sœur sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans; quand le mal la prit elle m'envoya en un village qui étoit près de là, pour quérir une femme qui pût lui donner secours et aide. Pour lors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible; mais je ne pus revenir assez tôt, que la noble dame avoit enfanté deux enfans dont une ourse sauvage furieusement et outrageusement comme une bête enragée, emporta un des deux enfans parmi le bois, de manière que la reine Bellissant de son pouvoir le voulut [illegible]ver et secourir; mais elle ne sut ce qu'il devint : elle qui tant de peine et douleur avoit souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt couchée piteusement sur l'herbe et sembloit plus morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance et la confortai; quand elle fut revenue et qu'elle put parler, elle commença à me raconter en soupirant tendrement, comme elle avoit perdu son enfant par la bête sauvage, et comme elle avoit laissé l'autre dessous un arbre; quand j'entendis ces paroles, je la conduisis dessous l'arbre où je l'avois laissée, et en cet endroit-là sa douleur a doublée de la détresse qu'elle reçut en ne retrouvant point l'enfant qu'elle y avoit laissé; c'est ainsi que furent perdus dans la fo[rêt] les deux enfans de votre bonne sœur; et si vous doutez de cette chose et en avoir plus grande connoissance, sachez que je suis Blandimain, et suis celui qui tout seul fut donné pour accompagner madame Bellissant, quand par l'empereur elle fut envoyée en exil.

Hélas! Blandimain, dit le roi, votre parler me donne tristesse et déplaisir, quand de ma sœur ne puis savoir le lieu où elle demeure, ni de ses deux enfans avoir certaine connoissance; mais puisque je ne puis savoir autre chose, dites-moi s'il y a long-temps que ma sœur enfanta ces deux enfans en la forêt et en quel temps? Sire, dit Blandimain, le jour même où vous me trouvâtes dans la forêt d'Orléans que je vous dis ces piteuses nouvelles de l'exil et vitupéral blâme de ma souveraine dame Bellissant votre sœur. Quand le roi Pépin entendit les paroles de Blandimain, il fut fort pensif en lui-même; tout ainsi qu'il pensoit, il se souvint de Valentin, lequel en icelui jour il avoit trouvé en la forêt, et pareillement du sauvage Orson, qui par lui en ce bois avoit été conquis, pour cette cause fut en m[él]ancolie. Quand il eut bien considéré, il connut par le récit de Blandimain qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant; alors il manda la reine Berthe sa femme et plusieurs autres dames de la cour, pour leur dire et déclarer les nouvelles que Blandimain lui avoit apportées. Hélas! dit-il, mes dames, j'ai tenu et nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers et inconnus, ceux qui sont fils de roi et de reine et mes propres neveux. C'est Valentin, lequel j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant fut enfanté au temps de son infortune et adversité. Je vous fais aussi savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis, comme je puis entendre est son propre frère naturel, et sont tous deux les enfans de l'empereur de Grèce. De ces nouvelles fut la reine Berthe joyeuse, ainsi que tous les seigneurs, barons et chevaliers de la cour. Là furent présens les ennemis mortels de Valentin, Hauffroy et Henri qui firent semblant d'être joyeux; mais au cœur étoient tristes et dolents, car sur toute chose désiroient la mort de Valentin, pour afin que de Charles leur petit frère, ils pussent à leur volonté désordonnée, auquel ils furent contraires, comme vous ouïrez ci-après raconter. Or fut Blandimain l'écuyer de Bellissant, fort émerveillé quand il ouït parler le roi Pépin du fait des deux enfans; alors il lui demanda : Sire, savez-vous en quelle terre les deux enfans dont est fait mention, pourroient être trouvés? Ami, dit le roi, j'en ai nourri un en ma maison très-long-temps, de

manière qu'il est devenu hardi et puissant, et a conquis l'autre dans la forêt d'Orléans, où il vivoit comme bête sauvage et faisoit au pays d'environ grand dommage: et quand il l'eut conquis et qu'ils eurent été long-temps en ma cour, ils ont pris congé de moi et sont partis pour aller en Aquitaine combattre contre un chevalier, qui se fait appeler le Verd-Chevalier, et depuis lors je n'ai pu en avoir aucune nouvelle. Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, je crois qu'auprès de la cité d'Aquitaine ai trouvé les deux enfans, dont je suis déplaisant qu'il ne plût à Dieu que je les puisse connoître, car de toutes mes douleurs j'eusse eu allégement; de cette manière devisèrent longuement. Après ces choses, le roi commanda que Blandimain fut fêtoyé et servi honorablement en toutes choses, dont il avoit besoin. Alors Blandimain fut mené entre les barons et chevaliers de la cour, qui en grand honneur et révérence le reçurent et fêtoyèrent. Or advint que cedit jour le Verd-Chevalier, dont j'ai fait mention, arriva à la cour du roi Pépin qui étoit à Paris. Quand il fut descendu, il alla en la salle royale où étoit le roi avec ses barons et chevaliers, noblement et en grande révérence salua le roi, qui le voyant vêtu d'armes vertes, en fut émerveillé; alors il lui demanda devant tous les barons et chevaliers: Dites-nous qui vous êtes, quelles choses vous amènent devant nous et pourquoi vous portez telles armes vertes? Noble et honoré roi, dit le Verd-Chevalier, sachez que je suis extrait et engendré de père Sarrasin et ait été enfanté de mère Payenne. Il est vrai que pour avoir pour femme et épouse la fille du duc d'Aquitaine, nommée la belle Fezonne, j'ai tenu un an entier le pays et la terre du duc en ma sujétion; et à la fin j'ai donné à icelui six mois de trève, par tel convenant, que si un bon chevalier, par armes me pût conquérir et vaincre, le temps durant, je ferois partir et vuider mon ost dehors de son pays et terre; au cas que je ne fusse vaincu, il étoit tenu de me donner sa fille la belle Fezonne pour femme et épouse. Or j'ai été devant la cité d'Aquitaine longuement en attendant tous les jours que je me fusse combattu, aussi sont venus à moi plusieurs vaillans chevaliers de différens pays, contrées et régions, lesquels j'ai mis à mort et pendus à un arbre, excepté deux vaillans chevaliers, dont l'un est nommé Valentin et l'autre Orson, qui de son propre harnois vêtu et ses armes portant, entra dedans le champ pour combattre avec moi, et je croyois bien que ce fut Valentin. Quand Orson fut dans le champ entré, fièrement il me fit signe de défiance: alors je saillis contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas long-temps que par lui je fus conquis et vaincu; et il m'eût ôté la vie si Valentin ne l'eût empêché, lequel me fit jurer que je me rendrois vers vous comme vaincu et soumettre ma vie à votre commandement; et pour acquitter ma foi et mon serment que j'ai promis au chevalier Valentin, je viens me rendre à vous comme pouvant faire de moi à votre volonté, qui après Dieu appartient, de ma mort reprocher, ou de ma vie prolonger. Donc je me rends devant votre majesté royale en demandant votre miséricorde, en l'honneur du Dieu dont j'ai pris la créance; car sachez que je suis Chrétien et que je crois en Jesus-Christ, et dorénavant veux croire de bonne et ferme foi. Quand je fus sur les fonts de baptême, en l'honneur de votre très-haute et puissante renommée, je fus appelé Pépin. Quand le roi entendit les paroles du Verd-Chevalier, il lui répondit doucement devant tous les barons et chevaliers: Bien soyez venu devers nous, car de votre arrivée sommes joyeux plus que de nulle autre chose; faites bonne chère pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, et je vous en donne l'assurance. Je vous dis aussi devant tous qu'en bref temps, je vous donnerai en mon royaume de grandes terres et possessions, quand à mon service vous plaira demeurer. Mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis? Sire, dit le Verd-Chevalier, ils sont en Aquitaine avec le duc de Savary, lesquels pardessus tous les autres les aime et tiens chers. Par Blandimain et le Verd-Chevalier le roi Pépin eut des nouvelles de sa sœur et de ses deux neveux

qu'elle

qu'elle enfanta en la forêt d'Orléans. Aussi il a promis à Dieu qu'il ira en Grèce dire des nouvelles à l'empereur, et faire chercher sa sœur Bellissant, de telle manière qu'elle puisse être retrouvée, car sur toute créature il désire fort la voir.

CHAPITRE XXII.

Comme le roi Pépin partit de France pour aller vers l'empereur de Grèce porter des nouvelles de sa sœur Bellissant, et comme devant son retour il fit la guerre au soudan qui avoit assiégé la cité de Constantinople.

En ce temps que le roi Pépin eut nouvelles de sa sœur Bellissant, incontinent il mit son ost sur les champs en grande puissance, il partit de Paris pour aller à Constantinople devers l'empereur de Grèce porter des nouvelles de sa sœur Bellissant, comme devant avez ouï. Le roi Pépin fit si grande diligence, qu'en peu de temps il arriva à Rome où il fut reçu du Pape en grand honneur et révérence, car de la foi Chrétienne sur tous princes étoit défenseur. Au palais apostolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du soudan qui avoit assiégé la cité de Constantinople. Pendant qu'ils devisoient ainsi, il arriva un chevalier de Grèce, lequel après qu'il eut salué le Pape, le roi Pépin et tous les assistans en grande révérence, il dit : Saint père, sachez que les Sarrasins à grande force et puissance d'armes ont assiégé et mis en leur sujétion tout le pays de Constantinople. Ainsi vous mande l'empereur de Grèce par moi, que pour garder et observer sa foi chrétienne, vous lui envoyez secours, autrement vous seriez cause de laisser perdre le pays et la foi chrétienne beaucoup diminuer, car sans votre aide et secours en ce grand besoin n'y peut remédier. Quand le Pape eut ouï ces paroles, il fut fort déplaisant et déconforté; mais le roi Pépin qui étoit là présent, le réconforta grandement, en lui disant : Saint Père, prenez en vous courage et réconfort ; si vous voulez me livrer vos gens en nombre suffisant, je les conduirai et menerai devant Constantinople avec moi ; je ferai tant avec l'aide de Dieu, que le soudan et son armée mettrai à vitupérable confusion ; car je n'ai d'autre désir que de soutenir la foi de Dieu contre les Payens. Quand le Pape entendit ainsi parler le roi Pépin et reconnut son courage, le remercia fort, et lui dit : Franc roi très-chrétien, de Dieu sois-tu béni, car de tous autres rois tu es le plus puissant en faits et courage ; puisque telle chose tu veux entreprendre, je ferai venir du pays romain si grand nombre de gens pour t'accompagner, que sûrement tu pourras arriver en Grèce contre les infidèles ennemi de la foi. Alors le Pape fit assembler grand nombre de peuples de tout le pays romain, et fit crier à la croisée que tout homme qui voudroit aller en cette bataille en l'honneur de la Passion de Jesus-Christ, porteroit une Croix, prendroit la bénédiction du Pape et auroit pardon de tous ses péchés. En peu de temps s'assembla en la cité de Rome grande multitude de peuple pour passer outre-mer avec le roi Pépin; et au départ, le Pape leur donna la bénédiction et absolution de tous leurs péchés. Ainsi le roi Pépin prit congé du Pape, en se recommandant aux prières de la sainte Eglise; et avec trente mille Romains et tous ceux de son ost montèrent en mer. Le vent leur fut tant agréable, que dans peu de temps arrivèrent à Constantinople, et virent que le soudan Moradin l'avoit de toutes parts environnée et assiégée. Le soudan avoit amené avec lui vingt rois, avec deux cent mille Payens, pour détruire la chrétienté; quoique le soudan fut craint et redouté pour sa force, l'empereur de Grèce accompagné de plusieurs Chrétiens qui étoient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite, et si bien garda la cité, que des Payens ne put être prise. Toujours en son courage regrettoit sa femme Bellissant, et lui souvenoit en vitupéraire auquel

il l'avoit livrée à tort et sans raison, à toutes pleurs et lamentations, piteusement sa faute reconnoissoit ; il pensoit qu'elle fut du monde trépassée, car il y avoit vingt ans qu'il n'en avoit eu des nouvelles ; mais bientôt en apprendra par le roi Pépin, qui tant a navigné, qu'à deux lieues de Constantinople est arrivé et descendu, y a fait tendre ses tentes et pavillons parmi les champs, et mettre ses gens en belle ordonnance. Alors les coureurs et chevaucheurs de l'ost du soudan Moradin furent si épouvantés, qu'à grande diligence retournèrent vers son palais, et lui dirent tout effrayés : Sire, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivés plus de deux cent mille Romains bons combattans pour nous chasser de ce pays à honte et confusion. Ainsi avisez sur ce fait, car la chose douteuse et le peril très-grand. Taisez-vous, dit le soudan, de ce n'ayez aucun doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soient descendus tant de gens. Nous sommes assez puissans pour les attendre en bataille rangée; car j'ai encore espérance que dans peu de temps je mettrai en ma sujétion et obéissance tous les pays de Romanie et de France : il commanda à ses hérauts que tout son ost fût assemblé, de manière à recevoir à toute heure la bataille. A ce commandement furent Payens et Sarrasins obéissans, car de toutes parts s'assemblèrent en un champ grand et large en attendant les Chrétiens. Il advint que le lendemain matin au point du jour, le roi et toute son armée furent prêts et en point d'assaillir les Payens et Sarrasins. Alors le roi Pépin manda secrètement par une lettre à l'empereur de Grèce qui étoit en la cité, comme il étoit venu là pour le secourir ; qu'à toute diligence il fasse mettre ses gens en point parmi la cité et qu'ils saillent sur-le-champ contre les Payens et Sarrasins ; car en ce jour ils seront secourus des Français et des Romains L'empereur fut joyeux de la venue du roi Pépin ; alors selon le mandement de la lettre fit mettre son ost et ses gens d'armes en point, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens et Sarrasins qui attendoient bataille. Quand ils furent sur le champ, ils aperçurent les étendards, bannières, enseignes et l'ost du roi Pépin, qui venoient à grand nombre de clairons et trompettes et menoient grand bruit. Bien virent les Payens que contre eux venoit grande puissance de gens. Le soudan appela deux Sarrasins des plus vaillans et leur commanda qu'ils allassent secrètement regarder le nombre de l'ost des Chrétiens qui venoient l'assaillir ; et quand ils auroient ce fait, ils retournassent devers lui en rendre nouvelles. Les deux Sarrasins, qui l'un avoit nom Clarion et l'autre Vandu, montèrent à cheval et chevauchèrent vers le roi Pépin, mais il n'eurent pas long-temps chevauché, que le Verd-Chevalier les vit sur une petite montagne, et incontinent qu'il les aperçut, il connut bien qu'ils étoient Sarrasins. Alors il frappa son cheval, et tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse comme preux chevalier. Quand les deux Sarrasins le virent approcher, pourtant qu'il étoit seul, ils eurent honte de fuir pour lui, et dirent par Mahon : Ce seroit honte si ce Chrétien nous échappoit. Aussitôt ils ont couché leurs lances et contre le Verd-Chevalier sont venus à puissance en telle manière que les harnois et le cheval de l'un des Sarrasins tomba à terre, et s'il n'eût été secouru par Vandu son compagnon, le Verd-Chevalier l'eût occis ; alors Clarion se releva fort navré, monta à cheval et prit la fuite, laissant Vandu, qui fièrement combat contre le Verd-Chevalier ; mais peu lui valut sa force, car le Verd-Chevalier lui donna tel coup, qu'il lui rompit la cuisse et l'étendit mort à terre. Bien vit le roi Pépin la vaillance du Verd-Chevalier, ainsi que les barons, sur quoi le prisèrent. A cette heure le roi Pépin fit dresser ses étendards et bannières, puis fit sonner trompettes et clairons, et à grande puissance d'honneur hardis et vaillans de courage, ont assailli l'armée du soudan Moradin. Aussitôt fut de toutes parts le cri si grand, que nul ne le sauroit réciter. Chrétiens et Sarrasins s'assaillirent si fort l'un l'autre, qu'ils brisèrent maintes lances, tant que de part et d'autre plusieurs furent mis à mort. Là étoit Milon d'Angler, lequel entr'autres

vit le roi d'Aquilée qui faisoit grande destruction des Chrétiens, aussitôt qu'il arriva devers lui, avec une hache d'armes jusqu'au menton lui fendit la tête, et à deux ou trois à cette heure la vie tollit, et tant fit de vaillantes armes, que le soudan Moradin qui bientôt l'aperçut, s'écria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui desdits Sarrasins si grand meurtre faisoit: au commandement du soudan fut Milon d'Angler de toutes parts assailli par les Payens et Sarrasins, en telle sujétion mis, qu'à son cheval ils coupèrent une cuisse, par quoi il fut contraint de tomber à terre, et en cet état il fût mort et occis, si ce n'eût été le Verd-Chevalier, qui malgré les Sarrasins se mit en la presse, tant il en abattit et rua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, et lui fit tel aide, qu'il lui bailla un cheval et monta dessus. A cette heure firent le Verd-Chevalier et Milon d'Angler si grande vaillance d'armes contre les Payens, que ce seroit trop forte chose que de raconter leurs prouesses; car nul qui devant eux se trouvoit, jamais ne s'en retournoit. La bataille fut si grande et si dure, que le roi Pépin et ses gens firent ce jour-là grande destruction des Payens; mais malgré leur vaillance, ils eussent perdu sans le secours de l'empereur de Grèce, qui avec son ost vaillamment l'accompagna, qu'ils assaillirent si fièrement les Payens, que pour cette fois il y en eut grand nombre de tués. Bien le roi connut que l'empereur en fait d'armes faisoit son devoir. Il prit force et courage, railla ses gens et entra en la bataille plus ardemment que devant, de manière que les Payens furent vigoureusement assaillis par les deux partis, et aussitôt que le roi fut approché de l'empereur, il lui dit: Franc prince, puisque vous vous montrez si vaillant, aujourd'hui vous aurez des nouvelles de votre femme Bellissant. A ces paroles, l'empereur fut si joyeux, qu'il doubla son courage et augmenta sa force, et plus fort que jamais il cria Constantinople; il promit à ses gens de grands dons et de grandes richesses, mais qu'ils soient fort vaillans. A ces mots il entra dans la bataille d'un courage si merveilleux, que trop hardi étoit celui qui l'attendoit. D'autre part le roi Pépin et le Verd-Chevalier entrèrent parmi les Payens, en frappant des coups si merveilleux, que par-tout où ils passoient, ils faisoient le chemin large par la grande prouesse du Verd-Chevalier. Bien le crut connoître le soudan Moradin, qui les armes regarda, car il étoit frère de Ferrrgus; mais sachant que le Verd-Chevalier étoit Payen, il ne se fût jamais douté qu'il étoit venu en cette part. Or furent Payens et Sarrasins, dès cette heure, mis en telles nécessités, que jamais ne pouvant espérer de mort répit, ils prirent aussitôt la fuite. Alors le roi d'Esclavonie, qui faisoit l'arrière-garde du soudan, accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrétiens en menant un si grand cri, qu'il sembloit que tout dût fondre; et quand l'empereur et le roi Pépin aperçurent leur venu, ils virent bien que leurs gens étoient travaillés, et les gens du roi d'Esclavonie étoient frais; par quoi il fut délibéré entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Après le conseil pris, l'empereur et le roi Pépin firent sonner trompettes et clairons pour eux se jeter avec leurs armées dans Constantinople.

Quand le soudan vit que les Chrétiens étoient entrés et renfermés dans Constantinople, il fit assiéger la cité de fort près: il y avoit tant de Payens par toute la terre, que l'empereur et le roi Pépin étoient en telle manière, qui leur étoit impossible de sortir de Constantinople. Ils demeurèrent ainsi long-temps en grande sujétion de leurs ennemis, qui de près les retenoient en désirant leur mort et pourchassant la destruction de la foi chrétienne. Ainsi je laisserai à vous parler de cette matière et vous parlerai des deux frères Valentin et Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrés en mer, ainsi que devant avez ouï.

CHAPITRE XXIII.

Comme Valentin et Orson arrivèrent au château où étoit la belle Esclarmonde, et comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération.

Après que Valentin et Orson eurent long-temps demeuré dessus la mer, ils avisèrent une île en laquelle il y avoit un château fort et plein de grandes beautés. Icelui château étoit tout couvert de laiton clair et reluisant, car pour sa grande beauté Valentin pensoit que c'étoit celui où le Verd-Chevalier l'avoit envoyé pour trouver sa sœur Esclarmonde; il y alla et descendit à terre à une des portes de l'île, et demanda à qui étoit ce château, qui entre les autres étoit si beau, si bien poli et bien orné; et aussitôt lui fut répondu qu'il étoit en la garde d'Esclarmonde, sœur de Ferragus, et que par un Sarrasin fort riche avoit été édifié, lequel Sarrasin entre les autres nobles excellences, qui sont en ce château, fit faire et composer une belle chambre et sur-tout riche, dont les richesses seront détaillées ci-après. En outre, il fut dit à Valentin qu'il y avoit dans cette chambre un riche pilier, sur lequel étoit une tête d'airain, qui jadis avoit été par une fée subtilement composée par art de négromancie, et étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes choses quelconques qu'on lui demandoit. Quand Valentin entendit la déclaration du château en son cœur fut joyeux, car il connut bien que c'étoit le lieu où le Verd-Chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes surpasse en beauté, et étoit de grande vertu et renommée, plus outre n'en demanda pour l'heure présente; mais se mit en chemin lui et Orson pour aller audit chateau: tant cheminèrent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouvèrent dix hommes forts et hardis, qui de jour et de nuit avoient de coutume garder la porte. Quand ils virent Valentin et Orson, qui dedans vouloient entrer, ils leur dirent, Seigneurs, retirez-vous en arrière, car dedans ce château nul n'y entre tant soit de haut lieu venu sans le congé d'une pucelle à qui la garde en appartient, qui sur toutes celles du monde est de beauté garnie. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle et lui demandez si c'est son plaisir de me donner entrée en son château. Pour lors le portier monta au donjon du château et entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis mit le genoux à terre et lui dit: Madame, il y a deux hommes devant la porte de votre château qui veulent entrer dedans, et semblent gens de fier courage et pleins d'orgueil; et à leur manière, me paroissent qu'ils sont gens de mauvais courage et affaire contraire à notre loi. Or, dites-moi votre volonté, et je répondrai aux gardes de la porte qui devers vous m'envoient, s'il vous plaît de les laisser entrer ou non. Ami, dit la pucelle, descendez en bas, et j'irai aux carneaux pour voir quels gens ce sont; faites bien garder les portes, car je veux leur parler. Le portier descendit et dit à ses compagnons que la porte fût bien gardée, tant que la dame fut aux fenêtres pour donner la réponse. Lors Esclarmonde qui fut sage, leur apparut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, sa face et son beau visage reluisoient; puis dit à Valentin: Qui êtes-vous? qui par si grande hardiesse voulez entrer dans mon château sans licence demander? Dame, dit Valentin, qui hardiment parla, je suis un chevalier qui passe mon chemin, je voudrois bien, s'il vous plaisoit, parler à la tête d'airain qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la dame, ainsi n'y pouvez pas parler, si de l'un de mes frères ne m'apportez certaines enseignes; c'est du roi Ferragus ou du Verd-Chevalier, qui de Tartarie a la seigneurie et domination; et si l'un des deux m'apportez certaines enseignes ou certification, je vous laisserai entrer au château à votre volonté et par nulle autre manière ne pour

vez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du châtelain de cette place, lequel je vous donnerai par tel convenant que devant que vous y entriez, vous joûterez à lui cinq coups de lance ; ainsi avisez-vous, lequel vous aimez le mieux, ou d'aller quérir certaines enseignes de l'un de mes frères comme je vous l'ai dit. Dame, dit Valentin, faites armer votre châtelain, car j'aime mieux combattre contre lui en champ de bataille, que de faire prières, requêtes ou flatteries pour entrer en votre château. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde, qui tant fut de courage vaillant et hardi, nonobstant qu'il portât du Verd-Chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux la joûte pour éprouver son corps, que de montrer l'anneau, lequel il devoit présenter à la belle Esclarmonde. Quand la dame vit la volonté et hardi courage dont il étoit plein, dès cette heure fut de son amour éprise par un ardent désir qui au cœur la toucha; elle monta dans la chambre où étoit la tête d'airain, et lui demanda qui étoit ce chevalier et son état; elle répondit qu'elle ne sauroit rien, jusqu'à ce qu'elle l'eut amené devant elle. De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci ; et quand elle eut considéré à part le maintien, beau parler et hardiesse de Valentin, elle fut embrasée de son amour, plus de nul que jamais elle eût vu. Vrai Dieu, qui peut être cedit chevalier, car dessus tous vivans, il est digne d'être aimé, fort plaisant, droit et de beauté corporelle tous les autres surpassant; si la tête d'airain fait à mon vouloir, jamais autre que lui ne prendrai. Quand la belle Esclarmonde eut toutes ces choses dit et pensé en son courage, elle manda au châtelain des nouvelles du chevalier qui dedans le château vouloit entrer. De grande folie s'entremet, dit le châtelain, car il n'entrera jamais sans son corps éprouver contre le mien : et s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour est trop tard arrivé. Châtelain, dit la dame, puisque d'entrer au château, congé ne lui donnez, allez vous armer, car je vous fais savoir que de lui aurez bataille, et ai grand doute que trop tard vous en repentiez; ainsi je vous conseillerois que votre noble corps ne veuillez mettre en danger. Dame, dit le châtelain, qui fut fier et orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps l'achetera. A ces mots départit le châtelain et alla s'armer, monta à cheval, et quand il eut monté, il saillit hors de la porte une lance en son poing grosse et bien ferrée. La dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions qui dedans le champ sont entrés pour s'assaillir l'un l'autre. Quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance et frappé des éperons. Lors se sont rencontrés l'un contre l'autre, et bien adroit que les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances, et fièrement ont l'un sur l'autre arrivés, que chevaux sont tombés; mais le cheval de Valentin qui fut fort et puissant sous son maître de se rendre sur ses pieds se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au châtelain : Or relevez-vous et montez à cheval à votre aise, car peu ce me seroit de vaillance, si en ce point vous combattois. Le châtelain fut fort joyeux et prisa la gracieuseté de Valentin. Alors il monta derechef dessus son cheval, puis prit une lance et vint contre Valentin dépitoyablement; mais Valentin qui sut à cette heure bien jouer de la lance, lui donna si grand coup qu'il lui ôta le heaume de la tête et le jeta à terre. Quand il se vit abattu et en si grand danger, il dit à Valentin : Chevalier, je ne sais d'où vous êtes né et de quel pays, mais en aucun jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai ; je me veux rendre à vous et vous laisserai entrer à votre gré parmi le château, qui tant est beau et somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles; car tout pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, et suis venu en cette part, combien que jamais je ne la vis, je suis amoureux plus que de nulle autre Dame, je vous fais à savoir

que jamais d'ici ne partirai à mon plaisir. Ainsi que Valentin et le châtelain devisoient ensemble, la belle Esclarmonde qui étoit aux fenêtres fut fort émerveillée de sa curiosité. Hélas ! dit-elle à ses pucelles qui étoient avec elle, regardez comme celui châtelain est fol et malheureux, de batailler contre un si vaillant chevalier, qui par pièce l'eût occis, si par sa franchise ne l'eût épargné. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de désir d'entrer en mon château; et en grande pensée fut la noble Esclarmonde; en son courage disoit qu'un temps viendroit où elle auroit cedit chevalier pour ami, car tant plus le voyoit, tant plus étoit son amour en lui enracinée. Quand Valentin ouït le grand orgueil du châtelain et grande outre cuidance, il frappa des éperons, et si grand coup lui donna parmi le corps, que tout outre foi et poulmon la lance lui passa, et l'abattit par terre mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Alors elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, et que Valentin fût amené en la salle parée. Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde, et vers elle ont amené Valentin et Orson son frère; et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, et lui dit : Chevalier, soyez bien venu, car jamais plus vaillant et hardi chevalier ne vis entrer en mon château, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extrait et descendu. Dame, dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, et on m'a ainsi nommé et suis un pauvre aventurier, qui de ma pauvre génération ni de mon lignage je n'ai nulle connoissance, ni ne vis jamais le père par qui je fus engendré, ni la mère qui m'a porté; et aussi mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquis à l'épée vaillamment; et sachez que jamais jour de ma vie n'a parlé non plus que vous voyez. Or j'ai fait tant de chemin à mon avantage, en désirant de bon cœur que de mes parens je puisse avoir quelque connoissance, que votre grande beauté m'a fait passer la mer et venir en cette part. En disant ces paroles Valentin tira l'anneau que lui avoit baillé le Verd-Chevalier, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, qui incontinent le connut bien; et aussitôt dit : Valentin : chevalier beau sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand vous arrivâtes devant mes portes, sans attendre la joûte et mettre votre corps en danger, dès cette heure fussiez entré en mon château sans contredit; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au château entrer et devers moi venir, que de nul autre quérir. Après que Valentin et la belle Esclarmonde eurent ainsi parlé, les tables furent dressées, et fut la pucelle assise et Valentin devant elle, qui ne prit soulas ni plaisir, hors seulement à celle qui devant lui fut assise. Hélas ! vrai Dieu, dit-il en son courage, veuillez ôter et briévement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette dame je suis au cœur si profondement atteint, que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fus. Hé ! Dieu, elle est tant de beauté pleine, garnie, et de grande bonté remplie, les yeux verds, riants et brillants, le front clair, poli, la face vermeille, et tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement compassés. Or suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me seroit la mort agréable, que de faillir à cette chose accomplir et parfaire. En cette manière se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde; et elle d'autre part regardant le chevalier, bien des fois pour sa beauté, en changeant et remuant sa couleur, perdoit manière et contenance. En cette grande mélancolie, le plus honnêtement qu'ils purent leurs contenances entretenir, passèrent le chevalier et la dame durant le dîner. Quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main et lui dit : Ami, tant avez fait, que vous avez mérité d'entrer en ma chambre secrète, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira bonnes nouvelles et certaines. Or venez-vous-en avec moi, et amenez votre compagnon; car j'ai grande joie

d'ouïr la réponse par laquelle la tête vous sera donnée. Le noble chevalier Valentin fut très-joyeux, quand il ouït la belle dame Esclarmonde ainsi parler. Ainsi sortirent hors de la table et allèrent devers la chambre où étoit la tête d'airain très-richement ornée. Quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans, ils trouvèrent d'un côté de la porte un merveilleux et fort horrible vilain, très-grand et bossu, qui sur le col portoit une massue de fer forte et pesante, lequel vilain sembloit avoir été rebelle et plein de grand courage; et de l'autre côté, il y avoit un lion très-grand, fier et orgueilleux; ces deux étoient en tout temps ordonnés pour défendre et garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la dame, et sans combattre au vilain et au lion. Quand Valentin aperçut le lion et le vilain, qui se dressèrent contre eux pour défendre la porte, il demanda à la belle Esclarmonde ce que telle chose vouloit dire et signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, sont pour garder la porte, et nul ne peut entrer sans se combattre contre eux, par quoi plusieurs sont morts sans passer plus outre. Et au regard du lion, il est de telle nature que jamais à fils de roi il ne fera outrage. Belle, dit Valentin, je ne sais ce qu'il en arrivera, mais d'aventure, je me mettrai en la garde de Dieu, et avec confiance je combattrai le lion. Alors il s'approcha de la bête orgueilleuse et à force de bras l'embrassa parmi le corps; mais aussitôt que le lion le sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, et fut courtois et doux sans lui faire outrage. Orson est de l'autre part qui assaillit le vilain, et devant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit parmi le corps si rudement que contre le mur le jeta, puis lui ôta la massue de fer, et si grand coup lui en donna, qu'il l'abattit à terre par telle façon, que si la belle Esclarmonde n'eût été là, il eût été le vilain tué et occis en la place; et ainsi fut le vilain vaincu et et le lion conquis par les deux chevaliers; puis fut la porte ouverte, et entrèrent dans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle étoit peinte de fin or et azur par dedans, semée et ornée de rubis de saphirs, sans les autres ornemens, par-tout la tapisserie de drap de fin or fut tendu et couverte de toutes parts d'émeraudes et de diamans, grosses perles, de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre il y avoit quatre piliers de jaspe fort riches et de subtil ouvrage édifiés, desquels deux étoient jaunes plus que fin or, le tiers plus verd que l'herbe en Mai; le quart plus rouge que charbon enflammé: entre les piliers avoit une armoire plus riche qu'on ne pourroit le dire, en laquelle étoit la tête d'airain sur un riche pilier richement enclose. Valentin ouvrit l'armoire et regarda la tête en la priant de lui dire de son fait et état la vérité. Aussitôt parla la tête si hautement que chacun l'ouït et l'entendit, en lui disant: Chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux et vaillant qui en nul jour du monde céans entrât, et aussi est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée et doit être; car jamais autre que toi n'aura. Tu est fils de l'empereur de Grèce et de la belle Bellissant, sœur du roi Pépin, qui par lui de sa terre à tort fut chassée; ta mère est en Portugal au château de Ferragus, lequel depuis l'espace de vingt ans l'a gardée. Le roi est ton oncle, et ce compagnon que tu mènes avec toi est ton propre frère naturel; et tous deux fûtes enfantés de la gracieuse reine Bellissant en la forêt d'Orléans, en pitié et détresse douloureuse. Quand la reine vous eut sur la terre mis, ton compagnon lui fut enlevé par une ourse sauvage, et par elle a été nourri au bois sans aide ni confort de femme naturelle; et toi fus icelui jour en la forêt par le roi Pépin trouvé et emporté, lequel sans avoir connoissance de toi, doucement t'a fait nourrir; et aussi je te dis que ton propre frère qui est ici présent, ne parlera jamais jusqu'à ce que tu lui eusses fait couper le filet, lequel il a dessous la langue; et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tous pourra être ouï. Or pense de bien faire comme tu as commencé, et tout bien viendra; car puisque tu es entré en cette chambre mon

temps est achevé, et à nulle créature ne donnerai jamais de réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles, elle s'inclina bas et perdit le parler, et depuis lors par elle ne fut parole proposée. Alors Valentin qui de joie fut vint à son frère Orson, et en pleurant tendrement, le baisa de sa bouche; et Orson d'autre part l'embrassa et accola en jetant grand soupir et gémissement. Hélas! dit Esclarmonde à Valentin, franc chevalier courtois, je dois être joyeuse de votre venue; car par vous je suis hors de souci et de brief martyre, auxquels pendant plus de dix ans j'ai passé mon temps, languissant en attendant à qui je dois être donnée. Or êtes-vous celui que je vois clairement par nul autre la tête d'airain devoit perdre son parler; et puisqu'il est ainsi que par votre venue à la raison et éloquence finie, je me donne et m'abandonne à vous comme mon parfait et loyal ami, et celui à qui je dois par droite raison être octroyée et donnée. Et dorénavant je vous promets de cœur, de corps et de bien de ma pauvre puissance vous loyalement et de bon courage servir et votre plaisir faire. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie; c'est bon droit et raison que sur toutes choses je vous serve et honore, car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le Verd-Chevalier votre frère, lequel à l'aide de moi et de mon frère Orson fut conquis et vaincu; et quand il sera de votre plaisir de prendre la foi et la créance que le Verd-Chevalier a prise; c'est à savoir, la loi de Jesus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable solvation. Sire, dit la pucelle, telle chose je veux bien, car de tout mon courage suis prête et appareillée de toujours vous complaire et à vos commandemens obéir plus qu'à nul vivant. En icelui jour fut des gens mené grande joie, et disoient l'un à l autre que le cavalier étoit venu à qui la belle Esclarmonde doit être donnée, et par qui la tête d airain avoit perdu la parole. Ainsi grande fut la renommée de Valentin, que par-tout le pays d'environ le peuple en fut réjoui; mais la grande joie de Valentin et de la belle Esclarmonde, par la maudite trahison de Ferragus le géant, fut bientôt changée en pleurs et tristesses, ainsi que je vous dirai ci-après.

CHAPITRE XXIV.

Comme par un Enchanteur qui avoit nom Pacolet, le géant Ferragus sut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde et de Valentin, et de la trahison d'icelui Ferragus.

En ce château de plaisance Esclarmonde avoit un nain qu'elle avoit nourri dès son enfance, gardé et mis à l'école; icelui avoit nom Pacolet, de grand sens et de subtile engin étoit plein, lequel à l'école de l'oye de tant avoit appris l'art de négromancie, que par-dessus tous les autres, il étoit le plus parfait sur cette matière, car par son enchantement il fit et composa un petit cheval fait de bois et en la tête avoit artificiellement une cheville, qui étoit tellement assise, que chaque fois qu'il montoit sur son cheval pour aller en quelqu'endroit, il tournoit ladite cheville au lieu où il devoit aller, et tant il se trouvoit en la place et sans danger; car le cheval étoit de telle façon, qu'il s'en alloit par l'air aussi soudainement et plus légèrement que nul oiseau ne sauroit voler. Pacolet, qui au château d'Esclarmonde étoit nourri, regarda et considéra les manières de Valentin. Pour lors il pensa qu'il iroit en Portugal raconter au roi Ferragus l'entreprise de Valentin et la manière de sa venue; aussitôt il alla à son cheval de bois et monta dessus, puis tourna ladite cheville devers le Portugal, et le cheval monta en l'air; il alla tant, qu'en cette même nuit il arriva en Portugal, où Pacolet l'enchanteur conta les nouvelles au roi Ferragus, qui l'ayant entendu au cœur en fut triste et dolent d'apprendre

prendre que le noble chevalier Valentin devoit avoir sa sœur Esclarmonde, et de ce qu'elle devoit donner son amour à un chevalier chrétien. Il jura son grand Dieu Mahon qu'il en prendroit vengeance; mais devant Pacolet il ne montra pas la volonté de son courage, car homme qui trahison pense, tient toujours sa bouche secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus, qui dit à Pacolet l'enchanteur: Ami, retourne devers ma sœur Esclarmonde, et dis au chevalier qui en mariage doit la prendre, que je suis joyeux de sa venue, et que dans bref temps j'irai voir ma sœur pour faire ses noces, accompagné de plusieurs nobles barons; que je lui donnerai de ma terre et seigneurie si largement, qu'elle en sera contente. Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit: alors vint à son cheval et monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air et chevaucha si légèrement, qu'il arriva au château d'Esclarmonde; et quand il fut venu, il salua courtoisement la dame, puis lui dit: Madame, je viens de Portugal, où j'ai vu votre frère Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant chevalier Valentin que vous devez avoir pour mari; sachez qu'en bref il vous viendra voir aveo belle compagnie pour faire en grand triomphe vos noces et mariage avec le chevalier Valentin. Ah! Pacolet, je ne sais ce qu'il en viendra, mais je doute en mon cœur que mon frère Ferragus ne pense quelque trahison, car je sais que jamais il n'aimera chevalier de France, homme qui la créance de Jesus-Christ tient; d'autre part je suis déplaisante de n'avoir su ton départ, tu te fusses enquis d'une chrétienne qui long-temps a demeuré avec la femme de mon frère Ferragus. Dame, dit Pacolet, tantôt j'y serai retourné, et demain devant midi en saurez des nouvelles Valentin dit alors, ce ne pouvez faire que par l'art de l'ennemi. Valentin, dit Esclarmonde, laissez-le faire son métier; car tant est bien appris de son art, qu'il fait plus de cent lieues par jour. Quand Valentin entendit que Pacolet savoit de tel art jouer, il en fut émerveillé, et pensa long-temps en lui-même d'où celui pouvoit venir. Après il appela Orson et le fit venir devant Esclarmonde, et à cette heure ils lui coupèrent le filet qu'il avoit sous la langue. Après cette opération, il se mit à parler très-distinctement, et leur dit comme il avoit été long-temps en la forêt nourri par l'ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avoit déclaré de leur fait et de nation la vérité certaine. En paroles furent longuement; Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Quand vint le lendemain matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dans la salle devant le chevalier Valentin, et lui dit: Sire, je viens de Portugal, et ai vu votre mère, laquelle est chrétienne et croit en Jesus-Christ. Ami, dit Valentin, sois le bien venu; car c'est la chose que je désire le plus d'entendre parler d'elle; aussi n'ai pas de plus grand désir que de la connoître, car tout le temps de ma vie en grandes peines et douleurs je l'ai long-temps cherchée. Ami, dit Esclarmonde, prenez réconfort, et si mon frère ne vient en icelle part, vous et moi irons en Portugal; là vous verrez votre mère que tant avez désirée. Dame, dit Pacolet, soyez certaine que votre frère le roi Ferragus en peu de temps viendra devers vous, car je lui ai ouï dire. Hélas! dit la dame Esclarmonde, je suis trop douloureuse en mon cœur que mon frère fasse chose par quoi notre joyeuse entreprise soit tournée en dur réconfort; car j'ai fait un songe fort merveilleux, lequel me donne du souci et de la crainte. La nuit quand je devois reposer, j'ai songé que j'étois en une grande eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée, si ce n'eût été une fée qui hors de l'eau me retira; puis me fut avis que je vis un griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus et poignans, me prit et m'emporta si loin que je ne savois quelle part j'étois arrivée. Ah! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenez mélancolie, qui voudroit en songe croire trop auroit à souffrir. Il est vrai, dit la dame Esclarmonde, mais garder ne m'en puis. A ces mots la belle Esclarmonde et Valentin entrèrent en ...

beau verger, lequel étoit bien garni de toutes sortes d'herbes et de fleurs; en icelui verger furent longuement à parler de leurs amours secrètes et honnêtes. Il arriva que ce même jour le faux géant Ferragus, plein de trahison, étoit arrivé au château de la belle Esclarmonde. Quand la dame sut qu'il étoit arrivé, elle alla devers lui pour lui faire la révérence; il lui dit doucement: Ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avois désir de vous voir; or dites-moi, je vous prie, quel est le chevalier qui vous doit épouser? Beau frère, ici le pouvez voir. Alors s'approcha Valentin, se saluèrent l'un et l'autre courtoisement. Chevalier, dit Ferragus, bien soyez venu par deçà pour ma sœur prendre en mariage; car ainsi que mon frère le Verd-Chevalier, lequel par deçà vous a envoyé, après que par vous a été conquis, et qu'il a pris la créance de Jesus-Christ, aussi ai-je la volonté et singulier désir de recevoir le baptême et de prendre votre créance. Sire, dit Valentin, de votre vouloir soit Jesus remercié; car pour le sauvement de votre ame faire et gloire éternelle acquérir, c'est le droit et véritable chemin. Hélas! Valentin pensoit que le traître Ferragus disoit vrai, et que sous telles paroles il avoit quelque sainteté et loyauté pour la foi chrétienne; mais au contraire, trahison mortelle lui préparoit.

Quand le géant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit: Sire, on m'a raconté que dans votre maison, depuis l'espace de vingt ans ou environ, vous tenez une chrétienne, laquelle de tout mon cœur désire voir; c'est ma mère, nommée Bellissant, sœur du roi Pépin et femme de l'empereur de Grèce.

Vous dites vrai, dit Ferragus; mais afin que vous soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la dame; et quand vous lui aurez parlé, vous pourrez savoir et connoître si c'est celle que vous demandez. Grand merci, dit Valentin; car tel plaisir me faites, de ma pauvre puissance je ne vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, et pour accomplir sa trahison, il alla en la chambre de sa sœur Esclarmonde, et par manière de bon amour, lui dit: Ma sœur et ma seule espérance, je désire sur toute chose votre honneur et avancement, je suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé pour mari et époux un si puissant chevalier; et pour sa grande vaillance, je veux que vous et lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe et réjouissance faire le jour de vos noces, ainsi qu'il appartient. Quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux et navires et monter ses gens sur mer; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensoient que le géant Ferragus les menât tous par-delà pour leur faire honneur; car il avoit promis de se faire chrétien et tous ceux de sa cour; par quoi Valentin et Orson son frère furent trahis; car aussitôt que le maudit Sarrasin fut en pleine mer et qu'il eut Valentin en sa sujétion, il s'imagina que jamais il ne lui échapperoit sans la mort recevoir; mais à l'entrée de la mer beau semblant leur montra, et par fausses paroles et promesses décevables il les fit venir avec lui. Mais quand vint vers la nuit que ces deux chevaliers devoient aller se reposer, le traître Ferragus les fit secrètement et par trahison, prendre dans leurs lits et lier étroitement, puis leur fit bander les yeux comme à des gens qui par faute criminelle publiquement sont condamnés à mort. Quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris et lié, elle mena grand deuil, et se prit à pleurer, disant: Hélas! chevalier Valentin, notre joie et soulas sont en peu de temps tournés en deuil et tristesse; trop avez mon amour chèrement acheté, quand il faut que pour moi deviez la mort souffrir, mieux aimasse que pour vous je n'eusse été née; car en peines et en travail vous m'avez conquêtée, et en deuil et tristesse vous serai ôtée; ainsi est l'amour trop cher acheté, quand il faut que pour aimer loyalement vous enduriez la mort sans l'avoir desservi. Hélas! je dois du cœur soupirer et des yeux tendrement pleurer, quand il

faut que pour mon amour le plus vaillant, le plus hardi et le plus noble du monde, soit honteusement livré. Ah ! Ferragus ; mon beau frère, trop mal vous travaillez ; car vous avez le plus vaillant chevalier trahi et déçu ; s'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, et mes jours abrégerai et mettrai à fin. Aussi je vous fais savoir que, si vous faites mourir les deux chevaliers, vous en aurez un vilain reproche ; laissez-les, car à vouloir leur mort ne pouvez avoir profit ; mais si leur mort voulez, faites-moi jeter la première dedans la mer, car je ne pourrois vivre si devant mes yeux je vois de si preux et vaillans chevaliers, sans avoir fait offense, être mortellement punis. Tant fut la dame Esclarmonde au cœur profondément atteinte et navrée, qu'à l'heure même elle se fût de ses mains donné la mort et jeté à la mer pour se noyer. Alors Ferragus son frère la fit garder par ses barons, et commanda qu'on la gardât en telle manière, qu'elle ne pût dire un seul mot aux prisonniers ; et ainsi elle demeura en pleurs et piteux soupirs. Valentin et Orson furent des Sarrasins tenus étroitement ; ils réclamèrent Dieu dévotement de pouvoir échapper à ce danger. Hélas ! dit Valentin, or fortune m'est bien contraire, et à mon besoin perverse et déloyale ; or ai-je toute ma vie peine et travail usé ma jeunesse pour trouver et enquérir la connoissance dont je suis extrait, et des père et mère qui m'ont mis au monde, et maintenant que je suis prêt de la douleur sortir et convertir en joie, que de ma chère mère que j'ai tant désirée, espérois avoir nouvelles et certaines connoissances, en pensant être assuré de mon entreprise parfaire ; mais aux lieux déloyaux je suis malheureusement, et chut entre les mains de mes ennemis, qui de ma vie sont envieux et ma mort désirent. Hélas ! beau frère Orson, bien est notre pensée et intention en peu de temps changée et renversée ; car jamais ne verrons parens ni amis. Ainsi se complaignoient Valentin et Orson. Les Sarrasins demenoient fête et joie, et tant naviguèrent sur la mer, qu'ils arrivèrent en Portugal au château de Ferragus. Quand la reine Bellissant apprit que Ferragus avoit amené deux Chrétiens prisonniers, elle sortit de sa chambre pour aller voir. Quand elle vit Valentin et Orson, lesquels ne connoissoit pas, elle leur demanda : Enfans, de quel pays êtes-vous et en quelle terre fûtes-vous nés ? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris. Quand Ferragus vit la reine Bellissant qui parloit aux enfans, il lui dit fièrement : Dame, délaissez ce langage, et allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage ; je les ferai mourir dans ma prison obscure de mort vilaine s'il ne croyent en Mahomet mon Dieu tout-puissant. Il appela le geolier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, qu'on ne leur donnât ni à boire ni à manger que du pain et de l'eau. Là furent Sarrasins, qui de gros bâtons et des poings, frappèrent les deux enfans, sans en avoir de pitié non plus que des chiens, et en une fosse pleine d'ordure les descendirent. Quand ils furent en prison ils se mirent à genoux criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés il leur voulût faire pardon, car jamais ne pensoient de ce lieu sortir. Après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin et Orson, il monta en son palais, et fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendrement pleuroit, que des larmes qui tomboient de ses yeux, sa face en étoit toute arrosée. Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs, changez votre courage ; car par mon Dieu Mahon, trop longuement avez cru la tête d'airain, quand vous voulez épouser et prendre en mariage un étranger hors de notre créance : vous avez le cœur trop variable, quand icelui voulez aimer, qui de votre frère le Verd-Chevalier s'est montré ennemi mortel, bien vous appartient d'avoir homme plus digne et de plus haut lignage : si vous voulez me croire et faire ma volonté, je vous donnerai pour mari le puissant roi Trompart, par lequel vous pourrez être tout le temps de votre vie chèrement honorée ; et pourtant oubliez les deux chevaliers François, n'y ayez plus de fiance, car je les ferai pendre

et étrangler. Frère, dit Esclarmonde, il me convient obéir à votre commandement, car il faut se déporter de la chose qu'on ne peut avoir. La forme conviendroit au point de vertu, car nécessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites, Ferragus s'en alla. La reine sa femme entra dans la salle, laquelle à grand honneur et révérence reçut la belle Esclarmonde, en lui disant : Ma sœur, bien soyez venue, car de vous voir j'avois grand désir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie ; mais sachez que je suis dolente des deux chevaliers Chrétiens, lesquels mon frère Ferragus sous l'ombre d'assurance et loyauté fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, par grand dépit leur a la mort juré, s'ils ne veulent leur loi renoncer. Hélas ! ma chère sœur, il est vrai que des deux chevaliers j'en devois avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans est le plus beau, le plus vaillant et le plus hardi, qui par force d'armes mon amour conquit : si me veuillez conseiller ; dame, je vous en prie, car j'en ai bon besoin, et vous plaise me montrer la Chrétienne, laquelle vous avez en cette maison longuement gardée. Belle sœur, dit la reine, ici pouvez la voir. Alors parla la reine Bellissant, et dit : Dame, que vous plaît-il ? dites votre volonté ; car j'ai grand désir de vous ouïr parler. Hélas ! amie, je vous apporte nouvelles, desquelles serez fort joyeuse, et tantôt après dolente et déplaisante. Sachez que de votre état et de votre vie je connois la vérité certaine, car vous êtes sœur du roi Pépin et femme de l'empereur de Grèce, lequel à tort et sans raison vous a bannie et chassée de son royaume ; bientôt après en une forêt vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une ourse sauvage, et l'autre vous ne savez comment ni par quelle manière il fut perdu. Or vos enfans sont encore en vie ; je sais où vous pourrez les trouver. A ces mots la reine Bellissant tomba à terre pâmée de joie et de pitié qu'elle eut, Esclarmonde la leva doucement entre ses bras ; quand elle fut relevée, elle demanda à la pucelle comment elle pouvoit savoir cette nouvelle. Aussitôt Esclarmonde lui raconta le fait et la manière comme Ferragus son frère qui par maudite trahison les avoit mis en prison. Quand Bellissant lui entendit dire que ses deux enfans étoient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle demena grand deuil, car piteusement se prit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée dans la salle, lui demanda pourquoi elle demenoit si grand deuil. La belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or appaisez-vous, dit la femme de Ferragus, et ne faites de telle chose nul semblant ; car si le roi Ferragus le savoit, plutôt pourroit la chose empirer qu'amender. Ainsi que les trois dames parloient de cette matière, l'enchanteur Pacolet entra dans la salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus, mais par l'air sur son cheval de bois. Quand la belle Esclarmonde le vit, elle s'écria piteusement : Hélas ! Pacolet, qu'as-tu en pensée ? quel mal t'ai-je fait, que si honteusement m'as voulu ôter et tollir mon soulas et ma joie ? Hélas ! je t'ai si doucement nourri et tenu à l'école ; je t'ai fait apprendre tout le bien et la science que j'ai pu ; par quoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frère Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer sa cruelle entreprise ; bien me disoit le cœur que j'en serois dolente, car bien cause y avoit et bien penser y devois-je, quand sans mon congé et licence tu fus en Portugal porter les nouvelles. Dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez courroucée ; car par le Dieu en qui je crois, de votre frère Ferragus, je ne savois point la trahison, ni son dessein, sinon qu'il me dit que pour votre bien et honneur, il vous feroit épouser au noble chevalier Valentin, et qu'il devoit venir avec belle compagnie ; mais puisqu'il est ainsi, que par fausse et maudite trahison veut agir, je vous promets pour certain que j'y mettrai remède si bon, qu'en peu de temps vous serez satisfaite, et je vous jure à cette heure, que vous et Valentin fidèlement servirai toute ma vie. Ami, dit la dame Bellissant, si tu pouvois tant faire que tu pusses mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, et je

te promets qu'ils sont assez puissans pour te bien payer et guerdonner ta peine et labeur. Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse et prenez en vous confort, car en peu de temps j'userai si bien de mon art, que de ma personne vous serez bien contente.

CHAPITRE XXV.

Comme Pacolet par son art délivra Valentin et Orson des prisons de Ferragus, et les mit hors de sa terre avec leur mère Bellissant et la belle Esclarmonde.

Par Pacolet l'enchanteur, la belle Esclarmonde et la reine Bellissant furent de leur grand deuil réconfortées. Alors Pacolet voyant que par Ferragus il avoit été trahi, il prit ses tablettes et fit grande diligence. Quand le roi et ceux de la cour, qui de danser et jouer furent bien las, s'en furent dormir et reposer, Pacolet ne s'endormit pas, mais fut moult éveillé. Si appliqua son sort pour jouer son métier, et puis vint en une autre grosse tour, dont les portes étoient d'un fin acier et merveilleusement grosses et épaisses, aussi étoient fortement fermées; mais tout aussitôt qu'il eut jeté son sort, les portes s'ouvrirent et toutes les serrures se rompirent, puis entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux frères Valentin et Orson, et incontinent qu'il toucha l'huis, il s'ouvrit et rompit comme l'autre porte. Quand les enfans qui en la fosse obscure étoient en grande détresse, ouïrent ouvrir les portes, à mains jointes et à deux genoux en terre, se mirent dévotement à crier merci Dieu, car ils pensoient que le géant Ferragus les envoyât quérir à cette heure pour les faire mourir. Valentin se mit à pleurer très-tendrement. Orson lui dit: Prenez en vous courage et patience, il nous convient mourir et finir nos jours, ainsi que je vois clairement, et je n'y vois aucun remède; mais je pense me venger avant que je meure du premier qui mettra la main sur moi; alors il prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Quand Pacolet les avisa, il leur dit: Seigneurs, n'ayez pour moi doute, car pour votre délivrance je suis venu; venez sitôt après moi, car devant que le jour soit clair, je vous montrerai la mère qui vous a porté. Valentin fut bien joyeux quand il ouït ainsi parler Pacolet: mais Orson qui fièrement le regardoit, se retira de lui de la grande peur qu'il eut; alors Valentin le rassura en lui donnant assurance de son frère Orson. Alors Pacolet les conduisit jusqu'à la chambre où étoient les dames tristes et épouvantées. Les portes étoient closes, mais bien les sut ouvrir; puis sont entrés dedans la maison où Pacolet jeta son sort, que ceux de la maison a fait endormir si fort, que nul ne sut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la salle, les dames qui étoient là, coururent vers Bellissant, qui ses enfans regardoit, sans qu'elle sut un seul mot dire, et tomba à terre pâmée. La belle Esclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement: Hélas! noble chevalier, c'est votre mère qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Alors Valentin la releva et l'embrassa; et Orson humblement entre ses bras l'accolla, en disant: Douce mère, hélas! parlez à moi; puis la baisa, et elle ne put dire un seul mot; ils furent tellement tous trois frappés au cœur, qu'ils tombèrent pâmés à terre. Pour leur pitié pleura tendrement la belle Esclarmonde; puis quand la dame Bellissant et ses enfans furent relevés, elle leur dit en pleurant: Hélas! enfans, pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines et de douleurs que jamais pauvre femme pourroit soutenir, et de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir. Et puisque Dieu vous a par sa divine grace et puissance en telle manière sauvés, qu'une fois en ma vie vous vois entre mes bras, de toutes mes douleurs je suis soulagée. Mais, dites-moi, et me déclarez comment et par quelle manière depuis le temps que je vous ai enfantés vous avez été nourris et gouvernés, de quel pays et de quels gens vous avez été entre-

tenus : car d'en savoir la vérité j'en ai grand désir en mon cœur. Alors Valentin regarda sa mère la reine Bellissant et en piteuses paroles lui a dit et conté de leurs faits et gouvernement la vérité, comme en une forêt furent trouvés, et lui fit le récit des fortunes et périlleuses aventures auxquels ils avoient été tout le temps de leur vie jusqu'à l'heure présente. Quand Valentin eut achevé son discours, la reine Bellissant qui connut clairement qu'ils étoient ses propres enfans, fut d'amour naturel profondément éprise, et versa tant abondantes larmes, qu'elle tomba pâmée à terre. Alors Pacolet, qui étoit dans la chambre, lui dit: Dame, cessez de pleurer et pensez à partir de ce lieu, car il est temps de nous en aller de Portugal, si du géant Ferragus et de sa sujétion voulez être délivrée. Hélas! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, bien vous doit souvenir maintenant du serment et de la promesse que vous m'avez faits, tenez votre parole et me prenez à femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute; car ce que de bon cœur je vous ai promis, je le veux tenir! mais pour le présent plus me touche au cœur l'amour naturel de ma mère que j'ai tant cherchée, que tous les autres plaisirs du monde. Non, ma mie, ne vous doutez, car jamais n'espère d'avoir autre que vous pour femme et épouse. Sur ces entrefaites, vint Orson qui dit à Pacolet qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus, et que de ses mains il l'occiroit et prendroit de lui vengeance. Orson, dit Pacolet, à cela ne vous veut faillir. Or venez avec moi et vous portez vaillamment; car tout à votre volonté en sa chambre vous ferai entrer. Seigneur, dit Esclarmonde, laissez votre forte entreprise; car jamais jour de ma vie à la mort de mon frère je ne consentirai, et je vous dis aussi assurément que quand vous l'auriez fait mourir, vous auriez perdu l'amitié de mon frère le Verd-Chevalier, lequel en plusieurs choses vous peut bien aider et secourir. Vous dites vérité, dit Valentin, et plus sagement que nous vous parlez ; car de la mort de votre frère ne devez pas être coupable. Alors ils partirent de la cité. Pacolet alla devant, et leur ouvrit les portes si doucement, que nul n'en sut nouvelles ; puis les mena hors ladite cité, et tout droit les conduisit et les pressa tant qu'ils arrivèrent sur le bord de la mer, où ils montèrent sur une galère qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré et la mer si calme, qu'incontinent ils arrivèrent au château d'Esclarmonde. Alors ils prirent terre pour se rafraîchir; mais Valentin, comme sage, dedans le château ne voulut long-temps demeurer, est retourné devers le port, et dit aux mariniers que les galères fussent prêtes, que de ce lieu vouloit partir ; puis est retourné au château sans faire semblant de rien, et dit à Bellissant et à Esclarmonde qu'il vouloit aller en Grèce devers Constantinople, pour voir son père Alexandre, qui à tort et sans cause avoit sa mère d'avec lui bannie. A sa volonté furent Orson et Pacolet. Ensuite montèrent sur la mer pour leur voyage accomplir. Le jour clair s'approcha, et l'heure que le chapelain du roi Ferragus avoit coutume d'aller voir les prisonniers étant venue, il alla vers la grosse tour, portant pain et eau pour leur donner à boire et à manger. Quand il fut aux portes de la prison, qui toutes étoient ouvertes, il vit que les prisonniers s'en étoient allés. Il s'en retourna hâtivement auprès du roi Ferragus, et lui dit en grand effroi : Sire, merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux chevaliers Chrétiens que vous m'avez donnés en garde. En disant ces paroles, il vint un autre messager, qui dit hautement devant tous : Puissant roi, trop grand méchef en cette nuit est venu céans, car vous avez perdu votre Chrétienne que vous avez si longuement gardée et nourrie en votre maison; et la chose qui doit vous déplaire le plus, c'est qu'elle a emmenée avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, que chèrement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme enragé se prit à crier et à rompre ses habits; puis tout furieux, en grande hâte, fit ses gens armer et saillir hors des portes. Alors il prit une grosse massue, et devant tous les autres est sailli hors des portes sans cheval;

car il étoit si grand et pesant, qu'à peine pouvoit-il trouver cheval qui le pût porter; il avoit la tête grosse, les cheveux noirs et roides ainsi que portent les sauvages, les bras gros et les épaules larges de six empans, par le corps portoit stature de treize pieds de long. Quand il fut hors de la ville il appela ses gens pour l'accompagner, et se mit en chemin pour trouver ceux qui emmènent sa sœur : à tous ceux qu'il rencontroit par le chemin en demandoit nouvelle, mais nul ne lui en savoit rien dire; car Pacolet savoit si bien jouer son art, que quand il vouloit, par-tout où il passoit, il faisoit dormir les gens. Quand Ferragus vit qu'il n'en pouvoit avoir nouvelles, il jura par Mahon que le château de sa sœur Esclarmonde assiégeroit; car il pensoit bien de les trouver dedans. Alors il fit telle diligence, que le lendemain à l'aube du jour il arriva au château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin et Orson avec les dames, outre son courage de son château étoient échappés; mais quand il ouït qu'ils étoient partis du lieu et montés sur mer, il fut enragé et plein d'ire; il jura par ses Dieux qu'il trouveroit Esclarmonde et toute sa compagnie, ou que toute la Chrétienté en souffriroit.

CHAPITRE XXVI.

Comme le géant Ferragus, pour avoir vengeance de Valentin et de sa sœur Esclarmonde, fit assembler tous ses sujets, et comme il fut en Aquitaine.

Quand Ferragus le géant vit qu'il ne pouvoit trouver Valentin et Orson, lesquels sa sœur et leur mère lui avoient enlevées hors de sa terre, il jura et promit à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance dessus les Chrétiens; et pour cette cause, manda par toute sa terre, que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir, fussent incontinent prêts et appareillés en armes devant lui pour monter sur la mer et aller contre les Chrétiens. Le cri fut fait par toute la terre de Ferragus par ses hérauts et messagers, et furent grand nombre de gens d'armes assemblés. Ils montèrent sur la mer et mirent les voiles au vent; lorsqu'ils furent embarqués, le géant Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la cité d'Aquitaine, car il pensoit trouver en ce lieu ce qu'il cherchoit. Ainsi firent les patrons, et tant firent de chemin, qu'ils arrivèrent sur la terre d'Aquitaine.

Valentin et Orson qui sur mer étoient, comme devant avez ouï, entrèrent en la cité d'Aquitaine; et sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissans se logèrent en l'hôtel d'un riche bourgeois. Valentin vouloit bien aller au palais du duc de Savary; mais Orson qui étoit fin et subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin : Frère, je suis bien avisé et réfléchi à une chose, qu'une femme est légère et variable; et pour cette cause, je suis délibéré que nulle mention ne soit faite de notre venue jusqu'à ce que je puisse connoître par signe évident de la belle Fezonne, qui tant me réclamoit son ami, si elle aura changé de sentiment. Frère, dit Valentin, vous dites bien; et, si faire se peut, ce sera subtilement travaillé. Alors Orson s'habilla en chevalier qui cherche aventure, et mena avec lui le petit Pacolet comme son écuyer; puis alla vers le palais et entra en la salle du duc d'Aquitaine par la licence des gardes. Quand il fut devant lui, il se leva et lui fit la révérence telle qu'il lui appartenoit, car pour telle chose faire il étoit bien appris. Et quand il eut salué, le duc le regarda fort et lui sembla Orson; mais parce qu'il parloit il ne le reconnut pas et n'y pensa plus, et lui dit : Chevalier, dites-moi ce qui vous amène. Franc duc, dit Orson, je suis un aventurier qui volontiers trouverois manière de moi aventurer pour bon service de moi faire. Chevalier, dit le duc, vous êtes grand, et me semble que vous devez être en armes vaillant et hardi; et si vous voulez me servir, je vous donnerai tels gages

que vous serez content ; si vous pouvez tant faire à mon gré devant que de moi partiez, sur tout votre lignage je vous ferai riche et en grand honneur. Grand merci, dit Orson, je l'accepte, et tant ferai que vous pourrez connoître ma loyauté. Chevalier, dit le duc, en ma cour je vous retiens ; et pour la grande confiance que j'ai en vous, cent livres parisis vous ferai délivrer avant que vous me serviez. Tant fut Orson sage et bien appris en manières et contenance, que le duc le retint à dîner avec les barons et chevaliers. Quand il fut à table, tant fut sa manière plaisante et agréable à tous, qu'il en fut admiré, principalement des dames et demoiselles. Là fut la noble Fezonne qui étoit sa femme jurée, qui pour la grande beauté de lui, fut en grande mélancolie ; mais jamais ne pensa que ce fût Orson, parce qu'il avoit changé d'habit et de langage. En cette manière dîna Orson en la cour du duc de Savary. Après le dîner, le duc appela son trésorier et lui fit délivrer cent livres parisis comme il lui avoit promis. Ensuite Orson prit congé de lui pour cette heure, en le remerciant de ses largesses, et lui promit de le servir fidellement ; puis s'en retourna où les nobles dames étoient qui l'attendoient. Quand il fut arrivé, il leur raconta comme le duc d'Aquitaine l'avoit reçu en grand honneur et retenu à ses gages, dont ils se prirent à rire et demenèrent grande joie. Or advint en cette semaine que le duc d'Aquitaine eut nouvelle du géant Ferragus, qui pour lui faire la guerre étoit descendu. Il manda ses barons et chevaliers, qui pour le secourir furent bientôt prêts et appareillés pour donner bataille si besoin en étoit ; puis de chair et de blé fit garnir la cité en grande abondance, et fit les gens d'armes de tout le pays assembler pour défendre son pays et la cité d'Aquitaine contre Ferragus, qui en cette semaine mit son siège devant ladite cité, au même champ où le Vert-Chevalier son frère avoit son pavillon assis quand par Orson fut vaincu. Grand et large à merveille fut le siège des Payens et Sarrasins, qui grands dommages firent en la terre d'Aquitaine à leur arrivée, et tinrent le pays en grande sujétion ; et longuement par-tout où ils purent avoient domination, et bien pensoient de conquérir tout le pays et les Chrétiens détruire ; mais le duc d'Aquitaine, lequel fut très-hardi et vaillant, fit armer ses gens en grand nombre, puis sortirent d'Aquitaine pour combattre les Payens et faire lever le siège. Entr'autres Valentin et Orson avec le petit Pacolet, qui sans faire de bruit ni nulle connoissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or celui jour furent de la cité plusieurs nobles chevaliers Chrétiens sur les champs en armes pour combattre le géant Ferragus. Quand le duc d'Aquitaine vit l'ost des Payens qui fort grand et large étoit, il se recommanda à Dieu de tout son cœur, qu'à cette journée il lui voulût aider ; puis fit ordonner ses batailles, et sonner trompettes et clairons, et sur les Sarrasins est allé fondre, lesquels fièrement marchèrent contre eux. En ce jour fut devant Aquitaine bataille piteuse, et y mourut de vaillans chevaliers et gens de tous états, tant que le sang couloit parmi le champ comme une rivière. Le géant Ferragus entra en bataille au plus près de son neveu Dromadin, qui portoit sa bannière, et autour de lui étoient Sarrasins à grande puissance pour le défendre, lesquels frappèrent sur les Chrétiens si grands assauts, qu'à cette heure ils tuèrent et mirent à mort six vaillans chevaliers ; à savoir, Bandiani, Brandi, Gauthier, Galleran, Antoine le maréchal et le hardi Glorian qui étoit près du duc d'Aquitaine. Tant furent Chrétiens de si merveilleux assauts assaillis, qu'ils furent obligés de reculer, et le duc d'Aquitaine fut enclos d'ennemis qui tout seul demeura sans secours ni aide avoir ; lequel fit telle vaillance d'armes, que nul n'osoit arrêter devant lui, et cria Aquitaine contre les Sarrasins ; mais rien ne lui valut sa prouesse, car incontinent que Ferragus le connut, il alla vers lui, puis le prit et l'emmena. Quand il l'eut en sa sujétion, il le fit lier bien étroitement et mener en son pavillon qui étoit fort riche, où il le fit bien garder ; puis Ferragus retourna en la bataille contre les Chrétiens ; mais tant leur fut la journée funeste, que pour

la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin et Orson vinrent au-devant en criant hautement Vaillans chevalier, dites Aquitaine, et montrez votre chevalerie; car de faillir à ce besoin vous seroit reproché, ayez cœur et courage, et Dieu vous aidera. Ainsi les deux chevaliers réconfortèrent le peuple d'Aquitaine, qui de peur étoit prêt de fuir, en telle manière que les Chrétiens sont retournés contre les Sarrasins, et recommencèrent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles furent dans Aquitaine que le duc étoit prisonnier; grands et petits pleurèrent la prise du duc; mais sur toutes autres douleurs étoit incomparable la complainte de la belle Fezonne, qui en tordant ses mains et tirant ses cheveux disoit en soupirant: Hélas! mon très-cher père, or vous faut mourir, car des mains des faux Sarrasins vous n'en pourrez échapper. Adieu vous dis, mon doux père, car jamais ne vous verrai; mais je demeurerai ici seule et dépourvue comme pauvre orpheline et loin de toute joie, pleine de tristesse et de douleurs. Hélas! Orson, mon fidèle ami, votre longue demeure me doit bien ennuyer au cœur; car si vous fussiez ici présent par vous fut délivré mon père, qui est dolent En cette manière pleuroit la belle Fezonne. Et les Chrétiens et Sarrasins sur les champs se combattoient outrageusement. Tant dura la bataille, que la terre étoit couverte de corps morts. Or là fut le vaillant Valentin, qui des Sarrasins faisoit si grande occision, que nul, tant fut-il hardi, n'osoit devant lui demeurer. Orson fut de l'autre part, lequel jura que parmi la bataille il finiroit ses jours, ou il rameneroit le duc d'Aquitaine en sa terre. Pacolet étoit auprès de lui, qui bon secours lui promit, et qu'à son besoin il ne faudra pas. Alors Orson frappa des éperons, et est entré parmi les Sarrasins par grande fureur, tant que la bataille il rompit et passa outre. Après que lui et Pacolet eurent outre-passé la bataille, ils jetèrent leurs armes à terre, et pendirent en leurs cols écus de Sarrasins où l'image de Mahon étoit empreinte, puis allèrent au pavillon du géant Ferragus, sans que nul leur contredit; car Pacolet savoit bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour ravoir le duc; mais Pacolet voyant qu'il y avoit trop de Payens qui le gardoient, il alla jouer de son sort si bien et si habillement, que tous les a fait dormir pour cette heure. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au duc d'Aquitaine, et lui dit: Grand duc, venez avec moi et montez sur ce cheval sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus; je suis un chevalier qui dans votre salle vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres; n'ayez nul doute des Payens, car sans danger en votre ost menerai. Chevalier, dit le duc, soyez le bien venu, qui hors de servitude me délivrez et de mes ennemis mortels; et pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, en récompense je vous donnerai ma fille en mariage: je l'avois donnée il n'y a pas long-temps à un chevalier qui étoit sauvage, lequel ne savoit parler nul langage; mais puisqu'il n'est devers moi revenu, sa longue demeure lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée, et aussi aurez avec elle pour mariage la moitié de ma terre d'Aquitaine. Je vous remercie, dit le chevalier, tel don n'est pas à refuser; mais faisons diligence pour échapper de ce lieu, et retournons en notre ost. Les trois champions, le duc d'Aquitaine, Orson et Pacolet ont pris armes de Sarrasins, et parmi l'ost ont passé sans qu'ils ayent été aperçus d'aucun d'eux. Pendant le temps qu'Orson alla vers le duc d'Aquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille, demanda à plusieurs où étoit son frère Orson; mais nul ne lui en savoit dire de nouvelles, dont Valentin fut fort dolent, car il craignoit qu'il ne fût demeuré parmi la bataille, de quoi il jeta maints piteux cris, en disant: Hélas! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesses, puisque j'ai perdu mon principal ami, la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie. Hélas! beau frère Orson, or je vous ai perdu par les faux Sarrasins, car je sais bien que votre vaillance et hardiesse ont été cause de votre mort

abréger; car tant que je vous connois, qu'avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah! vaillant frère Orson! avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois, et depuis vous ai gardé de péril et danger, lorsque de vous je pensois avoir liesse et soulas, vous êtes séparé de moi; mais puisqu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nulle nouvelle, je promets à Dieu qu'en bref je saurai où vous êtes, et vous trouverai mort ou vif, ou je mourrai dans la peine.

Après ces douloureuses paroles, Valentin entra en bataille comme un homme déconforté et chargé de mélancolie, et en sa main tint l'épée de fin acier, et de son corps montra telle chevalerie, que sans arrêter, cinq ou six Sarrasins jeta par terre morts; et faisant cette prouesse, le géant Ferragus le connut et alla auprès de Valentin, et le serra de si près, que devant tous il l'emporta, car son cheval fut tué sous lui. Alors Ferragus fit étroitement lier Valentin, et jura sur tous ses Dieux qu'il en prendroit vengeance; mais il ne fut pas du tout à sa volonté, car ainsi qu'il emportoit Valentin par les champs, Orson, Pacolet et le duc Savary le rencontrèrent. Lors dit le duc, voyez le faux Payen, qui notre loi et nos gens veut mettre à mort, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans, dit Orson, il ne nous peut échapper. Aussitôt il frappa des éperons et alla devers le faux géant, auquel il donna un tel coup de lance, que lui et Valentin a jeté par terre; mais le géant qui étoit fort et puissant, se releva sur ses pieds, et laissa là Valentin, qui de grande peur commença de fuir; et Orson lui cria: Frère, retournez en arrière, et n'ayez doute. Alors Valentin retourna vers lui, et lui conquêta un cheval et dessus le monta. Et Pacolet qui fut parmi l'ost, en langage sarrasin cria hautement: Portugal, le meilleur; et ce faisant passa la bataille et vint à l'ost des Chrétiens, et ainsi furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les Chrétiens virent que le duc étoit délivré, leur courage redoubla et leur force augmenta. Tant furent joyeux, que tous d'une même voix crièrent Aquitaine. Et en menant ce bruit coururent sur les Payens, et de si grande force et vigueur les assaillirent, que le géant Ferragus, après qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes, fut contraint de lever le siége et de se retirer. Or fit sonner trompettes et clairons, puis les gens d'armes retournèrent en Aquitaine pour se rafraîchir. A celui jour que les Chrétiens et Sarrasins se combattirent, il y eut si grand meurtre, que de nombrer les corps ce seroit chose piteuse. Au retour de la bataille, Valentin et Pacolet retournèrent en leur logis, et Orson s'en alla au palais avec le duc Savary et autres barons et chevaliers. Quand le duc d'Aquitaine fut de retour à son palais, il manda tous les princes et seigneurs de la cour, et sa fille la belle Fezonne; puis appela Orson et lui demanda son nom; mais Orson fut très-subtil, et lui dit: Sire, j'ai nom Richard. Alors le duc en présence des seigneurs dit: Sachez de vrai que sur tous chevaliers je suis tenu et que je veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici; car par lui suis retourné en Aquitaine, et ainsi ai été délivré de mon adversaire et mortel ennemi. Et vous, ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant chevalier; car sur tous autres je le tiens le plus brave qu'il soit au monde; et pour la grande prouesse qu'il a montrée envers moi, je lui ai en récompense promis votre gentil corps, et que par foi de mariage à lui serez épousée: bien le devez aimer préférablement aux autres, car il a sauvé la vie à votre père. A l'opinion du duc consentirent tous les chevaliers, et dirent d'une voix unanime que ce chevalier étoit bien digne d'avoir la belle Fezonne en mariage. Mais Orson qui étoit là présent, ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée, jusqu'à ce qu'il eut essayé le courage et la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il avoit entrepris de le faire.

CHAPITRE XXVII.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser.

ORSON fut sage, car avant que d'épouser Fezonne, il voulut savoir si elle étoit pour garder sa foi ferme; car bien souvent ouït dire que les femmes pour peu de chose rompent et faussent leurs promesses; mais quoique plusieurs soient de telle nature, toutefois le vice des mauvaises ne doit point être pris ni allégué pour comprendre la fidélité des bonnes; car parmi un buisson d'épines on trouve bien une rose fleurie; et aussi entre plusieurs femmes mauvaises, on peut bien en trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne, laquelle Orson trouva loyale; car pour l'essayer il dit au duc en cette manière: Sire, de l'honneur que vous me faites, je suis tenu de vous rendre graces; mais à l'égard de votre fille, je voudrois bien savoir sa volonté; car bien lui appartient d'avoir homme de plus haut lieu que moi, et pourtant avant que je la prenne, je parlerai à elle pour savoir son courage; car mariage fait outre sa volonté, ne vient pas volontiers à sa perfection. Chevalier, dit le duc, vous avez bonne raison, et je vous l'accorde. Or allez en sa chambre et parlez à elle, afin que vous soyez mieux instruit de son fait.

Alors Orson entre en la chambre de la belle Fezonne et alla auprès d'elle, puis la prit par la main et lui dit doucement: Madame, la grande beauté qui est en vous, m'a d'amour si surpris, que sans vous je ne puis avoir allégement. Or soit Dieu loué quand il lui a plu telle grace me faire, que pour femme me soyez donnée; car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie; et puisqu'il plaît au bon duc votre père que vous m'ayez pour mari, bien devez par raison être contente; car je vous servirai et tiendrai parfaite loyauté durant tout le temps de ma vie. Je vous prie, ma très-chère aimée dame, que pour avoir l'un et l'autre plus grand souvenir, qu'à cette heure présente vous m'embrassiez; ne me veuillez refuser l'amoureuse requête, je vous en prie, car puisque le temps avenir de vous être assemblé, de ma volonté faire ne devez refuser.

Chevalier, répondit la belle, qui bien étoit apprise de telle chose requérir, vous devez vous retirer, car vous perdez votre peine. J'aime tous chevaliers en bien et honneur; mais dessus tous autres, j'en aime un, et veux lui tenir foi et loyauté, ainsi que je lui ai juré, jamais pour autres ne le dois changer ni oublier. Belle, dit Orson, quand il plaira à votre père, c'est bien raison et droit qu'il vous plaise. Sire, dit la pucelle, c'est bien par droit et raison que j'obéisse à monseigneur mon père, mais s'il advient qu'à telle chose me contraigne, et qu'il me veuille à autre donner qu'à celui qui conquit le Verd-Chevalier, plutôt de lui je me départirois sans rien emporter, que fausser ma foi. Dame, dit Orson, je suis très-émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de ce chevalier, car vous savez qu'il est sauvage de nature et ne sait parler, par quoi il vous plaise réjouir de sa volonté. Sire, dit la dame, vrai amour m'appartient à l'aimer naturellement; car on dit souvent que chose qui plaît est à demi vendue: pour cette cause, noble chevalier, n'ayez point d'espérance en moi, car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ledit chevalier.

Bien joyeux fut Orson de la sagesse de Fezonne qui lui fit cette réponse; cependant il feignit d'en être fâché, et s'en fut de la chambre sans prendre congé d'elle, et alla vers le duc, auquel il dit: Franc duc, sachez que je viens de voir votre fille, mais elle m'a donné pour réponse que jamais de sa vie autre ne prendra point pour ami que celui qui conquit le Verd-Chevalier. Chevalier, dit le duc, que sa réponse ne vous étonne, car elle n'est libre de ses volontés; ayez un peu de

patience, car plus avant je parlerai à ma fille. Grand merci, dit Orson, j'en suis à vous tenu. Alors il sortit du palais et alla au logis de son frère, auquel il raconta la réponse que lui avoit fait la belle Fezonne. Frère, dit Valentin, vous avez bien fait, et cela vous doit suffire; car bien pouvez connoître le grand amour qu'elle vous porte; mais je veux que nous allions ensemble vers le palais; car incontinent que le duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçus. Frère, dit Orson, votre vouloir soit fait. Alors Valentin se para richement, et Orson prit le jaceran, duquel il étoit vêtu quand premier vint en Aquitaine, et allèrent au palais, ainsi que Pacolet qui par-tout les suivoit. Ils entrèrent dans la salle où étoit le duc qui parloit à sa fille devant plusieurs barons et chevaliers. Fille, dit le duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir et prendre ce noble chevalier en mariage, qui par ses vaillances a tant de renommée? Par lui j'ai été délivré et m'a sauvé la vie. Hélas! mon père, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous? car vous savez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du Verd-Chevalier. Or, est-il plus vilain reproche à créature vivante que de rompre sa foi ou briser son serment? Et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, qui vous seroit reproché devant tout le monde. Ainsi que le duc d'Aquitaine parloit à sa fille, Valentin et Orson entrèrent, lesquels en grande humilité, comme chevaliers courtois, saluèrent le duc, qui les reçut à grande joie: puis Orson alla vers Fezonne, qui de grande joie sourioit. Hélas! dit-elle, soyez le bien venu, car votre retard m'a causé trop d'ennui; et si vous ne fussiez venu, mon père m'alloit donner à un autre chevalier, qui pour mon amour a pris grande peine, lequel bien vous ressembloit de nez et de bouche. Madame, dit Orson, depuis que je ne vous vis j'ai appris à parler, et c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priai. Pour lors, la dame fut si joyeuse, qu'on ne peut le dire. Orson entra en une chambre et changea d'habit; il prit robes et vêtemens très-précieux qu'il avoit fait apporter par Pacolet, puis entra en la salle. Quand le duc le reconnut, il vint l'embrasser et lui dit: Beau-fils, veuillez me pardonner de ce que je voulois donner ma fille à un autre qu'à vous, car je pensois que vous ne dussiez jamais retourner. Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne. Alors le duc leur demanda comment ils s'étoient portés depuis leur départ: Orson raconta devant tous les fortunes et aventures où ils avoient été; comme ils étoient fils de l'empereur de Grèce, nommé Alexandre, et de la sœur du roi Pépin, nommée Bellissant, laquelle ils trouvèrent en Portugal. Quand le duc entendit que les deux chevaliers étoient de si haute maison extraits et de si noble génération venus il eut au cœur une telle joie, que dire on ne sauroit. Il leur dit: Chevaliers, très-dignes d'avoir grand honneur et révérence, quand de tous Chrétiens vous êtes des plus nobles extraits et descendus; mais d'une chose suis fort dolent, c'est de votre père l'empereur de Grèce et votre oncle le roi Pépin, que les Payens et Sarrasins assiégèrent dans Constantinople, et tant a duré leur guerre, que si de bref Dieu ne leur donne secours, par famine il conviendra à eux de se rendre aux ennemis, ce qui est chose fort piteuse. Quand Valentin ouït que son père et son oncle étoient en danger, il mena si grand deuil que nul ne le put appaiser, et sur toutes choses plaignoit le roi Pépin, lequel l'avoit nourri, plus fort que l'empereur. Alors Pacolet lui dit: laissez ce deuil car si vous voulez me croire, demain avant qu'il soit vêpres je vous mettrai dans la cité de Constantinople. Je crois qu'il est fol, dit Valentin, ou il faudra que le diable l'y portât. Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter mon cheval et faire ce que je vous dirai, nous serons en Grèce devant le jour faillant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car de nulle autre chose mon cœur désire, tant que de voir mon père que jamais n'ai vu. A cette heure Valentin fut délibéré de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le duc d'Aquitaine fit premier épouser Orson à sa fille

Fezonne, et fit faire les noces, qui furent richement servies ; il y eut des divertissemens de toutes sortes d'instrumens, tant que le bruit qu'ils menoient retentissoit jusqu'en l'ost des Sarrasins dont ils furent déplaisans. Le duc d'Aquitaine fit en grand honneur amener au palais les deux dames Bellissant et Esclarmonde. Il y eut alors un espion qui vit l'assemblée et alla devers Ferragus, auquel il dit : Sire, je viens de la cité d'Aquitaine où j'ai vu la reine Bellissant que vous avez gardée, votre sœur la belle Esclarmonde et les chevaliers qui de vos prisons sont saillis, et le petit Pacolet qui vous a trahi. Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet, qu'ainsi m'a faussement trompé ; et ma sœur Esclarmonde que tant j'aimois, et que les Chrétiens emmenèrent ; mais je jure par Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de temps.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Ferragus pour avoir du secours manda le roi Trompart et l'enchanteur Adramain, et comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son père, l'empereur de Grèce.

FERRAGUS fut fort courroucé quand il vit que de sa sœur et des chevaliers il ne put prendre vengeance, il appella un héraut, à qui il donna une lettre par laquelle il mandoit au roi Trompart qu'incontinent et sans arrêter, ses lettres vues, il voulût venir pardevant lui bien accompagné, et en grande puissance armé le mieux qu'il pourroit ; s'il étoit ainsi qu'il lui voulût donner du secours, il lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde sa sœur ; et avec lui manda derechef qu'il amenât l'enchanteur Adramain, qui avoit appris à bien jouer de l'art de négromancie dans Tolède, et étoit maître passé en cet art. Les lettres furent ainsi faites et données audit messager, lequel se mit en chemin pour faire sa commission. Je laisserai à parler de Valentin qui est en Aquitaine, où il prit congé des seigneurs, des dames et de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut fort triste ; elle demanda : Ami, quand m'épouserez-vous ? Tenez-moi loyalement votre parole, car en vous j'ai mis toute ma confiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal, et vous promets ma foi, que tout au plutôt qu'il plaira à Dieu le tout puissant, que je retourne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Il dit alors au duc d'Aquitaine et à son frère Orson : Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde comme à mes principaux amis, auxquels je me confie, en vous suppliant que le plutôt qu'il sera possible, vous lui fassiez administrer le Sacrement de Baptême, et de ne pas changer son nom pour lui en donner un autre, car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin, dit le duc, n'ayez nul souci, car aussi chère sera gardée Esclarmonde que ma propre fille naturelle. Valentin prit congé du duc d'Aquitaine, qui de son départ avoit le cœur dolent ; puis embrassa la belle Esclarmonde, et en prenant congé la baisa tendrement ; mais la dame étoit si dolente, que parole ne lui put dire. Valentin la laissa et se prit à pleurer. Orson prit congé de lui, et dit : Frère, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder et conduire ; mais sur toutes choses je vous prie humblement que vous me recommandiez à mon père l'empereur de Grèce, et à mon oncle le roi Pépin ; car s'il plaît à Dieu, dans peu de temps je les irai voir. Frère, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi que pour moi. A ces mots se départirent les deux frères, qui pour se séparer l'un de l'autre, avoient le cœur dolent. Orson demeura au palais, et Valentin retourna en son logis vers la reine Bellissant, que pour son département fut au cœur sensible. Quand elle vit qu'il étoit prêt de

partir, elle l'embrassa, croyant prendre congé de lui, mais elle avoit le cœur si dolent, qu'elle ne sut dire un seul mot. Valentin la prit entre ses bras en la réconfortant; car quoiqu'il en fut fort dolent, il se faisoit grande violence pour réconforter sa mère, à laquelle il dit avec douceur: Ma mère, n'ayez ni peur ni souci de moi, car s'il plaît à Dieu mon créateur, dans peu me reverrez. Pensez et ayez toujours votre cœur en Dieu et priez pour moi, car en toutes mes prières et faits je m'en souviendrai: et sur-tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde, laquelle en moi se confie, loyauté me veut garder. Hélas! mon fils, dit la reine Bellissant, je dois bien en mon cœur soupirer et avoir douleur; mais par ta prouesse et hardiesse tu as tant fait que le jour viendra, au plaisir de Dieu, que de mon occasion et vitupère je serai trouvée innocente et pure. Quand vous serez en la cité de Constantinople, saluez de ma part votre père l'empereur Alexandre, et votre oncle le roi Pépin mon frère; et dites-lui de par moi que je prends sur la damnation de mon ame, que jamais en nul jour de ma vie, du grand blâme et vitupère dont j'ai été accusée, je ne fus jamais coupable. Et si à ce nul tant soit vaillant ou hardi, veut entreprendre le champ de bataille et dit le contraire, combattez-vous pour moi et prenez la querelle; car si vous êtes vaincu, je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde. Ma mère, ne vous déconfortez point, car s'il plaît à Dieu en qui j'ai confiance, je ferai tant pour vous, qu'en bref vous serez rendue et accordée à l'empereur Alexandre mon père; et que du tort qu'il vous a fait pardon vous demandera. A ces paroles partirent là d'ensemble et menèrent grand deuil: au départ la dame Bellissant requit à Valentin son fils que le plutôt qu'il pourroit il lui renvoyât Pacolet, pour savoir des nouvelles; Valentin lui promit qu'ainsi le feroit; puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avoit appareillé son cheval de bois. Or sus, dit Pacolet, montez derrière moi fermement. Ami, dit Valentin, cela je le ferai bien: alors montèrent tous deux sur le cheval, et Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval par l'air se leva: en cette nuit fit tant de chemin qu'il passa outre la mer par-dessus plusieurs bois, rochers, villes, châteaux et grandes cités, et si bien exploitèrent, que le lendemain avant midi ils aperçurent Constantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet quelle place c'étoit, il lui répondit que c'étoit la cité de Constantinople, en laquelle il avoit un si grand désir d'être. Bien fut joyeux Valentin quand il se vit si près; car tant bien l'avoit conduit Pacolet, que devant l'heure de vêpres fut en la cité, et à l'heure que l'empereur et le roi Pépin étoient dans la salle impériale assis pour souper. Valentin fut émerveillé quand il se vit devant telle compagnie. Le Verd-Chevalier, qui pour lors étoit en la salle, reconnut bien Valentin et lui fit grande fête. Le roi Pépin, qui avisa Valentin, dit à l'empereur Alexandre: Sire, encore n'est pas failli votre lignage, car pouvez ici voir un vaillant chevalier, lequel est votre propre fils. Quand l'empereur ouït ces paroles, la couleur lui mua et perdit contenance; il se leva de table pour venir embrasser son fils; mais le Verd-Chevalier fut si joyeux de la venue de Valentin, que ce fut le premier qui l'accola. Après vint le roi Pépin son oncle qui l embrassa, ensuite vint l'empereur son père, qui de joie et de pitié pour la vue réjouir, et pour souvenance de sa femme, piteux et déconforté prit son enfant entre ses bras et tendrement le baisa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet, car il l'avoit vu en Portugal, il vint auprès de lui et lui demanda des nouvelles de la bonne dame Bellissant, et lui raconta la manière comme tout avoit été fait, et comme en plusieurs dangers Valentin avoit été pour avoir connoissance de l'empereur et de sa mère. Grandes joies et fêtes furent par-tout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'empereur Alexandre. Chevaliers et barons arrivèrent de toutes parts pour voir Valentin et lui faire la révérence. Ainsi que dans la salle de l'empereur arrivèrent

plusieurs grands seigneurs, barons et chevaliers. Valentin, qui de grande hardiesse fut plein, parla en cette manière devant toute la compagnie: Seigneurs et chevaliers, qui êtes ici présens, et de l'honneur qu'il vous plaît me faire, je vous en remercie humblement, et dessus tous autres je rends graces à mon oncle le roi Pépin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri; car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre: nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet comme à père et mere; mais l'honneur de mon père qui est ici présent, je dois par raison être et renommé de mon père bien orphélin, et de tout bien d'autrui par charité nourri et élevé, des biens et graces à mon oncle le bon roi Pépin, qui comme son enfant, sans avoir de moi nulle connoissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri; et si ce n'eût été lui, je devois bien par droit et raison misérablement mourir sans jamais avoir connoissance de nul de mes parens et amis, et sans recevoir le sacrement de baptême le jour que de ma mère je naquis dessus la terre; car de mon père n'avois confort ni aide; c'étoit chose difficile quand par un faux rapport avoit à tort déboutée et bannie celle qui en ses flancs très doucement neuf mois me porta. C'est la noble reine Bellissant qui par le faux traître archevêque a été faussement et mauvaisement trahie, tant que par doulqureuse fortune durant l'espace de vingt ans en pleurs et gémissemens, a été contrainte de passer ses jours pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente et de loyauté plénière; moi comme son fils naturel et légitimement engendré, veut contre le maudit archevêque qui l'a faussement accusée, en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort; aussi contre tous autres qui pour ma mère accuser, voudroient se présenter en quelconque manière.

Quand l'empereur Alexandre ouït son fils le chevalier Valentin qui de si grand courage pour le déshonneur de sa mère vouloit combattre, il se prit à pleurer, et lui dit: Hélas! mon cher enfant, je sais et connois clairement que tu es mon fils légitime, et qu'à bon droit tu veux pour ta mère combattre, laquelle par un faux rapport et légère crédulité, j'ai mise et envoyée en exil. Mais du champ de bataille pour son fait prendre, il n'est nul besoin, car le traître et maudit archevêque qui l'avoit accusée, a été combattu et honteusement vaincu et mis à mort par un vaillant marchand, lequel en présence du roi Pépin, ton oncle, et devant toute la noblesse, a dit et confessé comme à tort et mauvaise cause, par envie et diabolique tentation il avoit la bonne dame accusée. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si amèrement navré, que de ma douleur trop forte chose seroit à raconter. Depuis ce temps j'ai employé plusieurs messagers en grande diligence en diverses contrées et régions, dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme; mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction; et pour ce, mon fils, ma seule espérance, si tu sais, rien de ta mère ne me veuilles céler, sur tous mes désirs j'ai volonté singulière d'en savoir des nouvelles. Sire, dit Valentin, pour parler de ma mère, sachez qu'au soir vers minuit, je la vis et ai parlé à elle dans la cité d'Aquitaine. Beau fils, dit l'empereur, comment est-il possible qu'en si peu de temps ayez fait tant de chemin? Alors Valentin lui conta comme Pacole, par science et art subtil, l'avoit en si peu de temps amené, de laquelle chose l'empereur Alexandre son père fut émerveillé.

De la venue de Valentin fut grande joie démenée par la cité de Constantinople; et tant en fut réjoui l'empereur, qu'il en fit sonner toutes les cloches. Quand les Sarrasins ouïrent la grande joie que ceux de la cité faisoient, ils coururent aux armes, et en grande diligence furent en bon point. Lorsqu'ils furent tous prêts, le soudan Moradin, accompagné de trente rois forts et puissans, fit assaillir la cité de Constantinople, laquelle étoit si pleine de peuple, que faute de vivres moururent quantité de personnes de tous âges, et bestiaux de toutes espèces, tellement que c'étoit pitié à voir. Quand le noble Valentin vit la grand multitude

des Payens et la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les seigneurs et capitaines, disant : Seigneurs et chevaliers, vous savez que dans cette ville vous êtes en grande nécessité de provisions, et n'en pouvez avoir sinon que par votre vaillance les alliez conquêter sur vos ennemis. Je serois d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres; et moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir et au mieux que je pourrai, tous ceux qui voudront sortir de la cité avec moi. A ce propos furent consentans tous les capitaines et gouverneurs de toute l'armée, et sortirent de la cité avec Valentin mille combattans, et il y avoit grande multitude de menu peuple, que la grande nécessité où ils étoient réduits, le suivoient volontiers. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les Sarrasins si vaillamment, qu'en peu de temps gagnèrent trois cents charriots de vivres; mais ainsi qu'ils les amenoient devers la cité de Constantinople, le soudan qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de Payens et Sarrasins à grande puissance d'armes entre les Chrétiens et la cité, pour les vivres recouvrer, se vinrent mettre en bataille. Quand le roi Pépin vit qu'ils avoient serré passage, il frappa des éperons, et la lance en arrêt, si vaillamment fit, que devant le soudan il abattit à terre le fier Miragnon, qui étoit roi de Capharnaüm, puis tira l'épée et en férit Aquillon, qui étoit fort et puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jeta à terre. Lorsque Valentin et le Verd-Chevalier virent les armes et vaillances que le roi Pépin faisoit, ils entrèrent en la bataille, et tant firent à force d'armes, que devant le soudan ils abattirent par terre l'étendard des Payens; et quand l'étendard fut bas, Valentin passa outre le soudan, qui si grand coup de sa lance lui donna, que dessus l'éléphant où il étoit monté, l'abattit à terre. A cette heure furent telles vaillances faites par Valentin et le Verd-Chevalier, que Marados fut tué et l'amiral pris par le Verd-Chevalier. Valentin, malgré tous les Payens et Sarrasins, abattit par terre quatre rois Sarrasins, et ôta les deux bras à l'amiral d'Ombrie, mais les deux vaillans chevaliers, ce jour pour conquérir l'honneur furent trop ardens et trop avant se mirent en l'ost des Payens car quand ils voulurent retourner, ils furent enclos et pris par les Sarrasins si étroitement, qu'ils furent menés prisonniers devant le soudan, lequel aussitôt qu'il les vit, il jura son Dieu que jamais vers les Chrétiens ils ne retourneroient, mais fera faire un gibet devant la cité de Constantinople, et si haut les fera pendre et étrangler, que de tous les parens et amis pourront être vus. Ainsi sont Valentin et le Verd-Chevalier que jamais n'ont espérance de leur vie sauver. Les Chrétiens s'en sont retournés malgré les Payens et Sarrasins, et emmenèrent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la cité fut repu et conforté; mais avant qu'ils arrivassent dedans ils eurent contre les Sarrasins si grande bataille, que bien crurent les Chrétiens ne jamais retourner à Constantinople. Alors ceux de la cité qui bien virent la nécessité de leurs gens, firent crier parmi la ville sous peine de perdre la vie, que tous les hommes, femmes et enfans, prêtres, clercs, chanoines, moines réguliers et irréguliers portassent la croix devant eux en l'honneur de la Passion de Jesus-Christ pour saillir hors sur les Payens. Il y eut alors si grand nombre de peuple qui saillit de la cité, qu'estimation étoit à quarante mille. Quand les Payens et Sarrasins virent le grand nombre de gens qui étoient sortis de la cité à l'encontre d'eux, ils se retirèrent promptement en leur ost, et laissèrent aux Chrétiens prendre et emporter les vivres : mais devant que les Payens retournassent en leurs tentes la bataille fut si grande de part et d'autre, que quatre mille Chrétiens finirent leur vie, qui fut chose dommageable à ceux de la cité. L'empereur de Grèce fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillans barons et chevaliers qui étoient demeurés sur le champ de bataille; mais sur tous autres en son cœur regrettoit son fils Valentin et le Verd-Chevalier, qui tant de prouesses avoient faits. Grand deuil démenèrent entr'eux, faisant de grandes lamentations

pour

pour Valentin que sitôt avoient perdu : mais Pacolet les réconforta, disant : Seigneurs, cessez de pleurer, car de Valentin vous serez joyeux, et de lui aurez bonne nouvelle au plutôt. Ami, dit l'empereur, Dieu te veuille ouïr et donner la puissance, car si tu peux l'amener devers moi, et l'ôter des mains du soudan qui a juré sa mort, tu peux sûrement dire que dessus les autres à honneur te mettrai. Sire, dit Pacolet, soyez sûr de moi, car derechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime, ainsi que votre fils Valentin. Pour lors Pacolet prit son cheval de bois, et sans rien dire partit pour aller devers l'ost des Payens. Le soudan étoit dans son tref, lequel pour Valentin et le Verd-Chevalier faire juger à mort, avoit fait venir tous les grands seigneurs de son ost ; mais son entreprise fut faite tout au contraire, comme vous ouïrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme Pacolet délivra Valentin et le Verd-Chevalier de la prison du soudan et comme il déçut ledit soudan.

QUAND le soudan Moradin fut dans son pavillon, il fit venir devant lui Valentin et le Verd-Chevalier en présence des barons et chevaliers de sa cour, et leur dit : Seigneurs, à cette heure vous pouvez bien voir les deux du monde qui nous portent outrage, ainsi qu'au roi Ferragus, et entr'autres celui chevalier qui a renoncé notre loi pour se faire Chrétien, afin de nous porter plus de dommage : il seroit bon de les envoyer au roi Ferragus, car je sais bien qu'il prendra d'eux vengeance et qu'il les fera mourir honteusement, ainsi qu'ils l'ont mérité. Sire, dirent les Payens et Sarrasins, qui de la mort des Chrétiens avoient grande envie, il n'est besoin de tant sermonner, mais faites faire une fourche sur les champs pour demain matin faire pendre et étrangler les deux faux garnemens, qui tant vous ont porté dommages. Seigneurs, dit le soudan Moradin, votre conseil est bon, et tel je veux en user ; car à mon Dieu Mahon je jure et promets que demain dès le matin si haut les ferai pendre que tous ceux de la cité de Constantinople les pourront bien voir, pour qu'ils leur servent d'exemple. A ces paroles dites, ainsi que le soudan entra dedans la tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, lequel de par Mahon le salua fort honnêtement. Pacolet, dit le Payen, bien sois venu ; or dis-moi comment se porte le roi Ferragus, qui est par dessus tous autres mon parfait ami ? Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien, et sur tout de par moi à vous se recommande, et vous envoie des nouvelles qui sont secrètes, lesquelles je vous dirai, s'il vous plaît les entendre. Ami, dit le soudan, très-volontiers j'écouterai votre message. Alors ils se retirèrent à part et Pacolet lui dit tout bas : Sire, sachez que je viens de Portugal, et que je suis envoyé de par ma redoutée dame, la femme de Ferragus, qui de tout son cœur à vous se recommande, et vous fait savoir que de tous les hommes du monde elle est de vous si amoureuse, que pour avoir votre amour, elle ne peut reposer ni jour ni nuit, tant elle est éprise pour vous Or rien de si vrai, que ladite dame qui du tout en moi se confie, m'a devers vous envoyé et vous mande expressément sur l'amour que peuvent avoir deux loyaux amans, que dans ce jour ne différiez de la venir voir ; car le roi Ferragus est pour le présent allé devers Aquitaine, ainsi pouvez à votre plaisir de la belle dame faire à votre volonté, que dessus toutes les autres de beauté ne vit. Et pourtant, sire, venez-vous-en avec moi dessus mon cheval, je vous conduirai de telle manière, que demain la noble dame je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahon. Ah ! Pacolet, dit le soudan Moradin, tu donnes à mon cœur joie et liesse ; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que

de la femme de Ferragus ; mais tant y a que jamais nul jour vers elle ne me peut trouver accomplir ma volonté ni dire ma pensée ; mais je profiterai de cette occasion pour accomplir le désir de mon cœur que si longuement j'ai aspiré ; car je promets que demain matin avec toi m'en irai, et accomplirai mon désir. Pour cette heure le soudan Moradin s'assit à table, fit servir le petit Pacolet le plus honnêtement qu'il put ; car il étoit si joyeux des nouvelles que l'enchanteur Pacolet lui avoit apportées, que son cœur tressailloit de joie. Mais Pacolet qui vit bien que le soudan étoit en grande joie, dit tout bas : Je suis bien fêtoyé aujourd'hui ; mais devant qu'il soit demain vêpres, tel qui me donne aujourd'hui de son pain à manger, maudira l'heure que je suis né. Or Valentin et le Verd-Chevalier étoient en la tente du soudan bien étroitement liés ; ils reconnurent Pacolet et en furent bien joyeux, pensant bien en eux-mêmes que pour leur délivrance il étoit arrivé, mais n'en firent nul semblant. Mais Pacolet en feignant et regardant les prisonniers, dit hautement au soudan : Sire, comment êtes-vous si courtois de tenir et garder le Verd-Chevalier en vos prisons sans le faire mourir ; car sur tous les vivans il a porté dommage à son frère Ferragus, et pour lui nuire davantage a renoncé Mahon, et trouvé moyen de lui tollir sa sœur la belle Esclarmonde pour la donner à un Chrétien ; aussi il me semble que vous êtes trop indulgent, quand lui et tous les autres de sa sorte vous ne faites pas mourir sans en avoir pitié. Ami, dit le soudan Moradin, c'est bien ma volonté et intention, car je suis tout délibéré de les faire demain au matin pendre et étrangler à une haute fourche. Pacolet fut prudent qui jusqu'à l'heure de dormir en bourdes et fallaces entretint le soudan. Quand l'heure fut venue qu'on dût aller reposer, le soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés et si étroitement tenus que sur peine de la vie on lui en sût rendre compte. Ainsi il se retira en sa chambre et laissa en garde Valentin et le Verd-Chevalier pour cette nuit à grand nombre de Sarrasins, qui sur tous les autres étoient de leur mort convoiteux. Or l'heure venue que chacun fut retiré, excepté le petit Pacolet qui ne dormoit pas, car en telle manière jeta son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étoient dedans pour garder lesdits prisonniers furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues, pas un ne se fût éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin et au Verd-Chevalier, et leur dit : Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, car de tous maux étoient consolés.

Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit ; car Pacolet les hâta le plutôt qu'il put, parce qu'il voyoit que l'heure s'approchoit et craignoit fort le soudan, et en grande diligence les fit sortir ; il les enseigna si bien, que sans avoir nul empêchement des Sarrasins, ils passèrent tentes et pavillons et vinrent à leur ost. Et Pacolet qui nul semblant ne fit, quand ce vint l'aube du jour, il entra en la tente du soudan et s'écria : Ah ! sire, très-mal va notre fait, et mal vous montrez de la femme de Ferragus que tant vous désirez avoir, quand vous demeurez tant à faire diligence de sa volonté accomplir. Levez-vous promptement, car un cœur qui aime passionnément, ne doit point rester au lit si long-temps. Quand le soudan ouït qu'il s'écrioit si fort, il s'éveilla en sursaut comme tout émerveillé ; puis dit : Ami Pacolet, par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as ôté de grande peine ; je songeois un songe merveilleux, il m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit et me faisoit voler parmi l'air bien loin, et en volant venoit à moi un si grand oiseau qui de son bec me frappoit si fort, que le sang couloit sur la terre en abondance ; je ne sais ce que veut dire ce songe, et suis en grand doute que le roi Ferragus ne sache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage quand pour un songe vous voulez laisser aller l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant langui et soupiré d'amour. Par Mahon, dit le soudan, tu dis vérité : il appela son chambellan pour se faire mettre en point, puis lui

lit : Ami, il faut que tu sois secret et loyal ; si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je m'en suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet. Sire, dit le chambellan, allez où vous voudrez; car de votre fait ne me veux enquérir, mais je le veux céler. Pacolet monta pour lors à cheval, fit monter le soudan derrière lui et l'embrassa par le corps ; quand ils furent montés, Pacolet tourna la cheville, et le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'ils furent aussitôt à Constantinople au palais de l'empereur Alexandre. Quand Moradin vit que Pacolet étoit arrêté, il lui dit : Ami, devons-nous loger ici ? Oui, dit-il; n'ayez doute, car nous sommes en Portugal au palais du roi Ferragus ; mais par Mahon, dit le soudan, je suis fort émerveillé comme le diable t'y a aussitôt apporté. Or avancez-vous, dit Pacolet, d'entrer en cette salle, je vais en la chambre de la belle dame la femme de Ferragus, et tout à l'heure vous ferai ouvrir sa chambre et irez près d'elle coucher. Ami, dit le soudan, tu me fais rire de joie. Alors Pacolet laissa le soudan dans la salle, laquelle de toute part fut bien fermée, de sorte qu'il ne pouvoit aucunement sortir dehors ; puis il alla vers la chambre de l'empereur, et donna un si grand coup de pied contre la porte, que le chambellan l'entendit, et demanda hautement qui êtes-vous, pour venir à cette heure en la chambre impériale frapper et mener un si grand bruit? Ami, dit Pacolet, de rien ne vous doutez, je suis Pacolet qui vient de l'ost du soudan pour délivrer Valentin et le Verd-Chevalier des mains des Sarrasins, qui à mort les avoit jugés et condamnés; outre plus, dites à l'empereur que j'ai amené avec moi en ce palais le soudan Moradin, lequel croit fermement être en Portugal ; or il faut le prendre et écorcher tout vif, car il le mérite bien. Quand le chambellan ouït les nouvelles, il alla vers l'empereur et le roi Pépin, lesquels pour voir le soudan, avec grand nombre de barons et chevaliers, s'habillèrent. Le soudan qui en la salle étoit, commença à crier hideusement : Ah ! traître Pacolet, Mahon te punisse ! je t'ai entendu parler, tu m'as faussement trahi ; mais par ma foi que je te tiens, je t'en ferai repentir. Il tira aussitôt son épée, et comme enragé se prit à courir parmi la salle, en frappant les murs et les pierres si rudement, qu'il en faisoit sortir le feu, et ainsi par la salle se combattoit, tant que l'empereur et le roi Pépin, accompagnés de plusieurs autres, sont venus avec des torches et falots devers lui ; lorsqu'il les aperçut, il se mit en telle manière devant le roi Pépin, qu'il tua un écuyer qui le vouloit prendre : le roi qui en fut fort courroucé, s'avança à l'encontre du soudan, et lui donna un si grand coup, qu'à terre l'abattit, puis fut pris et lié. Quand le jour fut venu, Valentin et le Verd-Chevalier, qui de l'ost du soudan venoient par l'aide de Pacolet, furent au palais où ils trouvèrent le soudan et en furent joyeux. Alors l'empereur et le roi Pépin, pour la délivrance de Valentin menèrent fête et joie ; et aussi firent-ils pour le Verd-Chevalier, car ils étoient fort aimés.

L'empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avoit délivré ; et le roi Pépin lui dit : Pacolet, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval. Sire, dit il, montez derrière, et je vous porterai sans arrêter jusques dans l'enfer. Ami, dit le roi, Dieu m'en veuille garder. Alors Pacolet dit : Seigneur, faites diligence de faire mourir le soudan ; car si vous le laissiez échapper, pensez que mal en deviendra. A cette heure furent dans le palais assemblés plusieurs grands seigneurs pour voir le soudan, et par conseil et délibération desquels il fut jugé et condamné à être pendu et étranglé aux carneaux du palais, afin que des Payens et Sarrasins il pût être vu ; ainsi fut le jugement rendu et exécuté.

Quand les Payens et Sarrasins virent le soudan qui étoit là pendu, ils furent fort émerveillés de la manière dont il avoit été mené en la cité. Brutaut leur raconta comme il avoit été déçu par Pacolet. Alors grands cris et doléance furent parmi l'ost des Payens et Sarrasins pour l'amour du soudan qu'ils avoient perdu, et ne savoient par quelle manière ; car il étoit vaillant, et des Chrétiens grand persé-

cuteur. Après leurs lamentations faites, ils assemblèrent leur conseil et élurent pour leur soudan Brutaut, qui étoit oncle de Moradin. Ce jour-là furent dolents les Payens et Sarrasins; et les Chrétiens démenèrent grande joie parmi la cité pour la mort du soudan, aussi pour les vivres qu'ils avoient gagnés. Puis Pacolet prit congé de l'empereur et de toute la cour pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Alors Valentin vint et lui dit : Ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mère la reine Bellissant et ma mie Esclarmonde, mon frère Orson et le duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres barons et chevaliers, et donnez cette lettre à madame ma mère, par laquelle elle pourra savoir clairement des nouvelles de par deça. Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir. Alors il prit son cheval et monta dessus une fenêtre, puis tourna la cheville et s'en alla par l'air comme il avoit fait ci-devant. L'empereur et le roi Pépin étoient aux fenêtres qui le regardoient. Pour tout l'or du monde, dit le roi Pépin, je ne voudrois être là. Or alla Pacolet en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine, où il trouva le bon duc, qui en la cité gardoit Bellissant, Orson et la belle Esclarmonde : il les salua tous de la part du noble Valentin fort honorablement. Ami, dit Orson, comment se porte mon père? Sire, dit Pacolet, il se porte bien; mais pour savoir des nouvelles, voici une lettre pour madame Bellissant de la part de votre frère Valentin. La dame reçut la lettre bien joyeusement, puis appela un secrétaire pour la faire lire. Dame, dit le secrétaire, qui la dame regarda, sachez que le vaillant chevalier votre fils Valentin vous mande par cette lettre que le puissant empereur, lequel vous verroit volontiers, humblement vous salue de tout son cœur, qui depuis le temps de votre départ en grande peine et travail longuement vous a fait chercher, et vous mande qu'incontinent après que par lui vous fûtes chassée, il eut claire connoissance de votre loyauté, et aussi de la trahison du faux archevêque, lequel par un marchand a été combattu et mis en telle sujétion, que devant sa mort a publiquement confessé sa faute et damnable déception. Pour lesquelles choses votre mari désire de jour en jour de vous voir et avoir avec lui, et jusques à ce qu'il vous revoie jamais au cœur n'aura joie. Sachez qu'au plutôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi chrétienne, lesquels par grande puissance d'armes ont assiégé la cité de Constantinople, il viendra vers vous et amenera le Verd-Chevalier, lequel a été vaincu devant Aquitaine par Orson votre fils. Ainsi vous le mande et écrit votre loyal fils Valentin par la teneur de cette lettre. Quand la dame ouït les nouvelles, elle eut au cœur si grande joie, qu'elle se pâma; et Orson la prit très-doucement entre ses bras. Mon cher enfant, dit la reine Bellissant, bien dois remercier Dieu et être joyeuse, quand l'empereur de Grèce a nouvelles certaines de mon innocence, et que par fausse trahison ce crime abominable m'avoit été imputé. Or je dois bien rendre grace à Dieu, puisque en bref je dois me trouver devant l'empereur; car si une fois en ma vie le puis voir, plus ne demande à Dieu au monde demeurer quand telle grace me fait qu'à l'honneur de moi et de tout le sang de France il a fait connoître la trahison de l'archevêque, lequel a déclaré son maléfice.

CHAPITRE XXX.

Comme le roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, et amena avec lui l'enchanteur Adramain; par qui Pacolet fut trahi et déçu.

Le même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine, le roi Trompart vint dedans l'ost du roi Ferragus à grande puissance de combattans pour lui donner secours contre les Chrétiens, et en grand honneur le reçut Ferragus, et pour l'amour d

sa venue, fit faire grande fête par tout son ost. Franc roi, dit le géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'ai espérance que par vous aurai vengeance de ceux que ma sœur Esclarmonde ont déçue. Je sais qu'elle est dans Aquitaine, dont je prise peu ma puissance si je ne la puis avoir; et s'il est ainsi que par votre aide elle puisse être conquêtée, dès cette heure vous la donne pour femme. Ferragus, dit le roi Trompart, de ce ne vous doutez, car j'ai amené avec moi l'enchanteur Adramain, lequel aura tantôt déçu plusieurs, il sait l'art de négromancie plus que tous vivans. Par Mahon, dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue, et s'il peut me rendre Pacolet, je le ferai de tous le plus riche et le plus puissant. Sire, dit Adramain, ayez confiance en moi, car si bien vous servirai que de bref le connoîtrez.

Alors partit Adramain et habilla son sort pour jouer de son métier, puis s'en alla vers Aquitaine; et afin de plus sûrement entrer dedans, il se fit charger de vivres, tant a fait par son engin et art, qu'il est venu devant les portes, et demanda congé pour vendre ses vivres. Il fut subtil, et à ceux de la cité sut bien parler. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la cité et y vendit ses vivres, puis trouva moyen d'aller vers le palais, là trouva Pacolet, qui bien le connut, car autrefois l'avoit vu. Adramain, dit Pacolet, bien soyez venu. Dites-moi, je vous prie, de quel lieu vous venez, et qui à cette heure par deçà vous amène. Pacolet, dit Adramain, vous savez que j'ai servi longuement le roi Trompart, il advint un jour que par ceux de sa cour fut outragé vilainement pour cause que je ne voulus leur apprendre le secret de mon métier; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, et d'un couteau en frappai un tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup, pour le doute de mourir, j'ai quitté la cour et le service du roi Trompart, et suis venu par devers vous pour la confiance que je pense y trouver. Et dorénavant, je veux être et demeurer avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plaît. Adramain, dit Pacolet, j'en suis content; faites bonne chère et de rien ne vous doutez. Alors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon, qui de sa venue fut joyeux. En faisant chère ensemble, Adramain vit passer la belle Esclarmonde par le palais, il demanda à Pacolet qui étoit cette dame tant belle. Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant chevalier.

Alors arriva Orson devers les deux compagnons, qui leur dit: Seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier, afin de réjouir la compagnie. Adramain leva une chappe par-dessus un pilier, en telle sorte qu'il sembla à ceux qui étoient présens, que par la salle couloit une rivière fort rapide, et en icelle sembloit voir poissons en abondance: quand ceux du palais virent l'eau si grande, ils levèrent tous leurs robes, comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. Pacolet qui regarda l'enchantement, se prit à chanter, et fit un sort si subtil en son chant, qu'il sembloit à ceux du lieu que parmi la rivière couroit un grand cerf, qui jetoit et abattoit à terre tout ce que devant lui rencontroit; aussi leur sembloit voir des chasseurs courir après ce cerf avec un grand nombre de chiens. Il y eut alors plusieurs de la compagnie qui coururent au-devant croyant attraper ledit cerf; mais aussitôt le cerf faillit. Bien avez joué, dit Orson, et bien savez de votre art user. A ces mots se levèrent les deux enchanteurs; et Pacolet, qui tout bien y pensoit, mena Adramain en sa chambre pour cette nuit reposer, dont depuis fut fort dolent; car quand vint minuit, Adramain jeta un sort parmi le palais, que tous furent si fort endormis, que pour cri ni bruit, ils ne purent s'éveiller, et jusqu'au Soleil levant fit dormir Pacolet comme les autres; puis alla vers le chevalier, lequel il avoit bien vu en sa chambre, mais semblant n'en avoit fait; et quand il eut le chevalier, il alla en la chambre de la belle Esclarmonde, et par son subtil art, la fit habiller; puis la mena avec lui sur le chevalet, vint à une fenêtre et tourna la cheville, car il en

savoit bien le tour, et a tant fait, que sans séjourner est arrivé au pavillon du roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Alors Adramain s'écria : Sire roi Trompart, éveillez-vous et vous levez, car ici pouvez voir la belle Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Aquitaine, et ai si bien fait, que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet. Adramain, dit Trompart, à cette heure je connois que tu es ami loyal, et que dessus tous autres je suis à toi tenu. N'est-ce pas la fille au grand roi justement, qui est sœur du roi Ferragus ? Oui, dit-il, j'ai bien su subtilement l'avoir, l'enchanteur trahir ; car de son cheval jamais n'aura gouvernement. Adramain, dit le roi Trompart, en sais-tu jouer aussi-bien que lui ? Oui, dit Adramain, de long-temps je l'ai appris. Aussitôt il lui apprit la façon de tourner la chevillette; le roi Trompart vit la subtilité, il pensa en lui-même que sur le chevalet la belle Esclarmonde en son pays emportera et épousera. Alors il embrassa la belle Esclarmonde, qui encore dormoit par le sort d'Adramain, et avec lui sur le cheval de bois la mit, et Adramain le regarda en lui disant : Monseigneur, si vous failliez à jouer du chevalet, vous mettrez en danger vous et la dame. Nenni, dit Trompart, de ce n'ayez doute ; alors tourna la cheville adroitement en son jour, et parmi une nuée s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieues devant le jour. Pour lors s'éveilla la belle Esclarmonde, qui fut bien dolente de se voir en cet état, de douleur se pâma dont le roi Trompart fut au cœur effrayé, car il croyoit qu'elle fût morte ; il tourna la cheville et arrêta dans un pré bien herbu, auprès d'une belle fontaine. Quand il eut descendu la dame sur l'herbe, il prit de l'eau et lui en jeta sur le visage pour la faire revenir; la froideur de l'eau la fit un peu revenir, elle ouvrit les yeux en jetant un cri si pitoyable, que le roi Trompart crut qu'à cette heure le cœur lui dût partir, dont grande pitié lui en prit: il ne trouva moyen de lui donner secours, sinon un pasteur qui étoit auprès d'eux, auquel il demanda du pain, et le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde et lui mit en la bouche ; la pucelle en mangea un petit morceau, et de l'eau de la fontaine sa gorge arrosa. Quand le cœur lui fut un peu revenu et la parole renforcée, elle se prit à pleurer, en disant : Hélas ! pauvre infortunée, que m'est-il advenu ! j'ai perdu toute ma joie par fraude et maudite trahison ! Hélas! mon ami Valentin, or je vous ai du tout perdu. De Dieu soit maudit qui ainsi nous sépare.

Quand le roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement : Dame, laissez telles paroles, et du garçon Chrétien jamais n'en parlez devant moi ; car par mon Dieu Mahon, du corps vous ôterai la vie ; bien est raison que plutôt je vous épouse et soyez à moi donnée, qui ai mon royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux qui n'a ni rentes ni seigneuries ; en disant ces paroles, il s'inclina vers la dame et la voulut baiser ; mais elle qui de son amour étoit peu curieuse, lui donna du poing sur les dents tant que le sang en sortit, dont il fut si dolent, que par grande colère la mit sur le chevalet pour partir de la place et aller en son pays : mais on dit communément qu'il fait mal cuider d'être maître d'un métier dont on ne sait rien; ainsi en prit-il au roi Trompart, qui dudit chevalet croyoit bien savoir jouer; mais si mal à point tourna la cheville, que de son droit chemin s'éloigna de plus de cent lieues, et ainsi qu'il pensoit sur sa terre arriver, il arriva en Inde-la-Majeure, où est une grande place, en laquelle icelui jour on y tenoit marché, et voyant tous ces gens, de dessus son chevalet avec la belle Esclarmonde, à terre descendit, de laquelle chose furent émerveillés tous ceux qui étoient présens. A cette heure la belle Esclarmonde reconnut le chevalier, car pour la douleur qu'elle avoit eue la nuit de devant, elle ne s'en étoit donné de garde. Hélas! Pacolet, dit la belle Esclarmonde, or suis-je faussement trahie, vous premièrement dérobé. Hélas! je puis bien à cette heure recommander à Dieu mon ami Valentin dessus tous autres le plus courtois. Par Mahon, dit le roi Trompart, qui dedans son palais croyoit bien être, si vous me

parlez de ce garçon Chrétien, de bref connoîtrez de quel amour je l'aime, car de mon épée je vous ferai voler la tête de dessus les épaules. Or est bien deçu Trompart, qui croyoit être en son palais, et qui pour la belle Esclarmonde avoit voulu jouer de l'art de négromancie, il est arrivé au lieu où il lui faudra finir ses jours; car après que de plusieurs ait été regardé, tous disoient entr'eux que c'étoit le grand Dieu Mahon, qui en chair et sang pour visiter son peuple étoit descendu du Ciel. Les nouvelles de cette vision vinrent au roi de l'Inde, lequel commanda que devant lui fussent amenés; or fut mal arrivé le roi Trompart, car aussitôt que le roi de l'Inde le vit, il le connut bien, et lui dit: Trompart, soyez le bien venu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frère, auquel par votre fier courage avez pendant sept ans contre lui mené guerre, et puis à la fin en tourmens l'avez honteusement fait mourir; et aussi je veux montrer à mon frère qu'en ma vie je l'ai longuement aimé, qu'après sa mort l'ai vengé de ses ennemis. Alors le roi de l'Inde sans autre délibération, à cette heure fit trancher la tête au roi Trompart; et après justice faite, il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalet de bois, qui pour la beauté de la dame, la fit mener dans son palais et honorablement servir; puis entra en son palais, et devant lui la fit amener, et quand elle fut devant lui, il la regarda attentivement, car en beauté elle surpassoit toutes les autres. Dame, lui dit-il, je ne sais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez; mais la beauté qui est en vous m'a de votre amour si fort épris et embrasé, que jamais je ne fus; pour ce, je suis délibéré de vous prendre pour femme, et vous ferai reine et maîtresse de toute ma terre de l'Inde-la-Majeure, Sire, dit la belle Esclarmonde, qui bien sut répondre, vous parlez gracieusement, et me promettez des biens plus que je ne suis digne d'avoir; mais quant à l'égard de vous prendre pour mari, pour l'heure présente je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dispenser; car depuis peu de temps j'ai fait serment devant l'image du Dieu Mahon, pour certaines nécessités auxquelles je me suis trouvée, que d'ici à un an entier, nul homme que lui ne prendrai pour mari et époux: cependant, sire, s'il vous plaît, ma promesse me laisserez tenir jusqu'au terme d'un an; et lorsque ce terme sera fini, vous me prendrez pour femme et épouse, pour faire de moi à votre volonté. Par Mahon, dit le roi, vous parlez bien; et puisque vous l'avez ainsi entrepris et voué à notre Dieu Mahon, je suis d'accord d'attendre jusqu'au temps que la fin de votre serment sera venue. Ainsi demeura la noble dame au palais du roi de l'Inde, lequel pensoit bien qu'au bout de l'an il accompliroit sa volonté; alors il commanda que la belle dame fût sur toutes les autres bien servie et chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la dame fit apporter le chevalet de bois, et au lieu le plus sûr et secret le mit sous la garde-robe. Quand la dame Esclarmonde vit le cheval, en regrettant Pacolet, se prit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger la voulût délivrer. Hélas! dit-elle, vrai Dieu tout-puissant, en qui est mon espérance, veuillez votre bénigne grace étendre sur cette pauvre femme; autrement je demeurerai dolente et égarée, de tous mes amis séparée, et entre les autres la plus dolente, et ès mains de mes ennemis mortels me faudra-t-il user le reste de ma vie. Hélas! Rédempteur, qui pour tous avez souffert mort et passion, veuillez-moi délivrer de cette tribulation en laquelle je suis, et faites par votre puissance que devant la fin de mes jours je puisse voir mon ami Valentin, ou me faudra mourir honteusement plutôt que de m'abandonner à autre qu'à lui. La dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit et jour en gémissemens prie Dieu qu'il la voulût mettre hors de ce danger, et la rendre saine au noble chevalier Valentin, auquel avoit promis foi et loyauté. Or laisserai à parler d'elle et du roi de l'Inde, et reviendrai à Pacolet, et au grand deuil qui fut démené en Aquitaine pour Esclarmonde.

CHAPITRE XXXI.

Comme Pacolet se vengea de l'enchanteur Adramain, lequel l'avoit trahi et enlevé la belle Esclarmonde.

Après que la nuit fut passée en laquelle Adramain avoit trahi et emmené Esclarmonde, parmi la cité d'Aquitaine fut grand cri démené pour la perte de la dame ; car les gardes du palais, lesquels au matin se trouvèrent endormis, jetèrent grands cris et lamentations, et firent si grand bruit, que parmi la cité en furent les nouvelles. Quand Pacolet connut qu'il étoit parti, et se douta de trahison, alors regarda par la chambre et vit que son chevalet étoit perdu, il se tordit les bras en criant : Ah ! faux Adramain, par toi je suis déçu, et mon chevalet as dérobé pour enlever madame Esclarmonde ! bien doit haïr ma vie, quand par toi je suis trahi et dépourvu de la chose que j'aimois le plus. Or viens à moi, ô mort ! pour me jeter hors de ce monde ; car je n'ai plus d'espoir ni consolation. Tant fut dolent Pacolet de la belle Esclarmonde, que sans Orson qui vers lui arriva, d'un couteau se fût tué; de toutes parts du palais furent ouïs cris et soupirs douloureux. La reine Bellissant cria et pleura ; et la belle Fezonne démena tel deuil, qu'elle déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde qui frauduleusement fut enlevée. Tous ceux de la cité d'Aquitaine menèrent grand deuil, et entre tous les autres fut piteuse à ouïr la complainte du duc d'Aquitaine. Quand Pacolet vit le grand deuil que chacun démenoit, il dit : Seigneurs, je jure à Dieu, qui a fait le monde, que jamais jour de ma vie n'aurai joie jusqu'à ce que j'aye pris vengeance du traître Adramain, par qui nous sommes trahis. Aussitôt il partit dolent et courroucé ; il ôta sa robe, prit un habillement de femme, et comme une jeune pucelle joliment se para, et ainsi partit de la cité d'Aquitaine, et s'en alla en l'ost du roi Ferragus ; incontinent qu'il y fut arrivé, un des Payens vint devers lui, qui fort le pria d'amour, et bien lui sembla belle pucelle, parce que Pacolet, par son sort, avoit sa face lavée d'une eau très-subtile, tellement que ceux qui le regardoient, disoient entr'eux que jamais n'avoient vu plus belle fille, ni plus gracieuse. De plusieurs Payens et Sarrasins fut regardé, mais de tous s'excusa, en disant : Seigneurs, pardonnez-moi ; car pour cette fois je suis promise à l'enchanteur Adramain, lequel m'a retenue. Belle, dirent-ils, allez votre voie, et ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'enchanteur Adramain qui étoit en sa tente. Quand il le vit, il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla plus belle femme que jamais Dieu créa; il en fut tant amoureux, que cette nuit le retint avec lui. et Pacolet lui accorda, en lui disant: Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise; mais sur tous les autres me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramain, de rien ne vous doutez ; mais faites bonne chère, car j'ai volonté de vous payer largement. Pour lors Adramain commanda à un sien serviteur de bien garder la fille, et qu'elle fût au souper servie de toutes les viandes et du vin à volonté.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, et Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramain, ou est le roi Trompart qui tant est renommé ? Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays et emmené avec lui la belle Esclarmonde dessus son cheval de bois que mon maître lui a donné. Quand Pacolet ouït ceci il fut dolent, mais nul semblant n'en montra. Adramain rentra en sa tente, et présenta des épices à Pacolet, puis lui dit : Ma fille, il est temps d'aller reposer, voici le lieu où vous et moi nous dormirons et ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Alors Adramain se dévêtit et entra en la couche, pensant que la fille se coucheroit auprès de lui; mais aussitôt qu'il fut dedans le lit, Pacolet tellement l'enchanta et si fort le

fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eût pu s'éveiller. Quand il fut endormi, il jeta son sort parmi la tente, si bien que tous ceux d'environ dormirent, ainsi qu'il avoit fait à Adramain. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet, dévêtit ses habits de femme, et des plus riches habillemens d'Adramain se vêtit, puis prit une épée qui pendoit dans la chambre, en trancha la tête d'Adramain et l'emporta sur la pointe de son épée. Quand il eut fait ceci, il vint au tref de Ferragus, qui de rien ne se doutoit, et n'avoit garde de nul Sarrasin; il sut si bien jouer de son art, que tous à terre les fit cheoir, puis entra en la tente de Ferragus qui dormoit, lequel a tant enchanté que de son lit l'a fait saillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture, et au cou lui attacha en telle manière, que comme une bête il le mena et fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc de Savary accompagné de plusieurs grands seigneurs et barons, qui avoient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise. Aussitôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demandèrent : Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas ? Seigneurs, dit Pacolet, ayez un peu de patience, car au premier coup de hache l'arbre n'est pas abattu; sachez que d'Adramain suis vengé et en voici la tête; j'ai tant fait par mon art, que j'ai amené avec moi le roi Ferragus, lequel tout en dormant ai fait courir après moi parmi les prés. Bien avez travaillé, dit Orson. Seigneur, j'ai encore fait plus, car en tout l'ost de Ferragus n'y a plus de Sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis; et pour ce, si vous voulez avoir victoire, à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, bonnes nouvelles; il me semble qu'il seroit bon de les aller mettre à mort. Ainsi fut le conseil ordonné et la chose exécutée. Ils firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour. Puis quinze à seize mille combattans sortirent de la cité d'Aquitaine, et si secrètement arrivèrent en l'ost des Sarrasins, que devant le Soleil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occision des Payens, que de leurs corps la terre fut toute couverte; après cette déroute, les Chrétiens coururent parmi les tentes des Sarrasins et prirent tous les joyaux de l'ost; puis retournèrent vers Aquitaine. Quand le duc fut en son palais avec les barons, il fit devant lui amener le géant Ferragus, qui pour lors étoit éveillé, fut si dolent, que des cris qu'il faisoit, sembloit être enragé.

Alors le duc d'Aquitaine lui dit : Le désespoir ne vous sert de rien; mais si vous voulez être baptisé et prendre la loi de Jesus-Christ, je vous sauverai la vie et vous ferai honneur en mon palais. Par Mahon, dit Ferragus, j'aime mieux mourir, que de renoncer à mon Dieu Mahon, lequel j'ai long-temps servi. Pour lors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête; ainsi mourut Ferragus, dont furent fort joyeux tous ceux de la cité. Bien pensa Orson à part lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science; il lui dit : Je connois que tu es un serviteur loyal, et que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers; cependant, si c'est ton vouloir, toute ta vie avec moi seras, et de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai. Sire, dit Pacolet, je vous remercie, et vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses, Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller à Constantinople secourir l'empereur son père et le roi Pépin son oncle; il vint devant le duc et lui dit : Sire, puisque Dieu vous a fait la grace d'être vengé de vos ennemis et que votre terre est délivrée, s'il vous plaisoit me donner congé pour aller à Constantinople, car j'ai volonté de revoir mon père, et de lui ramener la reine Bellissant ma mère, qui par envie a été si long-temps de lui séparée; et avec ce, autre chose. Vous savez qu'en la cité de Constantinople, les Chrétiens qui y sont, souffrent trop de douleurs à l'occasion des Indiens, lesquels l'ont assiégée il y a long-temps. Orson, dit le duc, vous parlez sagement; et puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, et entrer sur la mer à force et puissance d'armes, pour aller secourir votre père l'empereur de

CHAPITRE XXXI.

Comme Pacolet se vengea de l'enchanteur Adramain, lequel l'avoit trahi et enlevé la belle Esclarmonde.

Après que la nuit fut passée en laquelle Adramain avoit trahi et emmené Esclarmonde, parmi la cité d'Aquitaine fut grand cri démené pour la perte de la dame; car les gardes du palais, lesquels au matin se trouvèrent endormis, jetèrent grands cris et lamentations, et firent si grand bruit, que parmi la cité en furent les nouvelles. Quand Pacolet connut qu'il étoit parti, et se douta de trahison, alors regarda par la chambre et vit que son chevalet étoit perdu, il se tordit les bras en criant: Ah! faux Adramain, par toi je suis déçu, et mon chevalet as dérobé pour enlever madame Esclarmonde! bien doit haïr ma vie, quand par toi je suis trahi et dépourvu de la chose que j'aimois le plus. Or viens à moi, ô mort! pour me jeter hors de ce monde; car je n'ai plus d'espoir ni consolation. Tant fut dolent Pacolet de la belle Esclarmonde, que sans Orson qui vers lui arriva, d'un couteau se fût tué; de toutes parts du palais furent ouïs cris et soupirs douloureux. La reine Bellissant cria et pleura; et la belle Fezonne démena tel deuil, qu'elle déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde qui frauduleusement fut enlevée. Tous ceux de la cité d'Aquitaine menèrent grand deuil, et entre tous les autres fut piteuse à ouïr la complainte du duc d'Aquitaine. Quand Pacolet vit le grand deuil que chacun démenoit, il dit: Seigneurs, je jure à Dieu, qui a fait le monde, que jamais jour de ma vie n'aurai joie jusqu'à ce que j'aye pris vengeance du traître Adramain, par qui nous sommes trahis. Aussitôt il partit dolent et courroucé; il ôta sa robe, prit un habillement de femme, et comme une jeune pucelle joliment se para, et ainsi partit de la cité d'Aquitaine, et s'en alla en l'ost du roi Ferragus; incontinent qu'il y fut arrivé, un des Payens vint devers lui, qui fort le pria d'amour, et bien lui sembla belle pucelle, parce que Pacolet, par son sort, avoit sa face lavée d'une eau très-subtile, tellement que ceux qui le regardoient, disoient entr'eux que jamais n'avoient vu plus belle fille, ni plus gracieuse. De plusieurs Payens et Sarrasins fut regardé, mais de tous s'excusa, en disant: Seigneurs, pardonnez-moi; car pour cette fois je suis promise à l'enchanteur Adramain, lequel m'a retenue. Belle, dirent-ils, allez votre voie, et ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'enchanteur Adramain qui étoit en sa tente. Quand il le vit, il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla plus belle femme que jamais Dieu créa; il en fut tant amoureux, que cette nuit le retint avec lui, et Pacolet lui accorda, en lui disant: Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise; mais sur tous les autres me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramain, de rien ne vous doutez; mais faites bonne chère, car j'ai volonté de vous payer largement. Pour lors Adramain commanda à un sien serviteur de bien garder la fille, et qu'elle fût au souper servie de toutes les viandes et du vin à volonté.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, et Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramain, ou est le roi Trompart qui tant est renommé? Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays et emmené avec lui la belle Esclarmonde dessus son cheval de bois que mon maître lui a donné. Quand Pacolet ouït ceci il fut dolent, mais nul semblant n'en montra. Adramain rentra en sa tente, et présenta des épices à Pacolet, puis lui dit: Ma fille, il est temps d'aller reposer, voici le lieu où vous et moi nous dormirons et ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Alors Adramain se dévêtit et entra en la couche, pensant que la fille se coucheroit auprès de lui; mais aussitôt qu'il fut dedans le lit, Pacolet tellement l'enchanta et si fort le

fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eût pu s'éveiller. Quand il fut endormi, il jeta son sort parmi la tente, si bien que tous ceux d'environ dormirent, ainsi qu'il avoit fait à Adramain. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet, dévêtit ses habits de femme, et des plus riches habillemens d'Adramain se vêtit, puis prit une épée qui pendoit dans la chambre, en trancha la tête d'Adramain et l'emporta sur la pointe de son épée. Quand il eut fait ceci, il vint au tref de Ferragus, qui de rien ne se doutoit, et n'avoit garde de nul Sarrasin; il sut si bien jouer de son art, que tous à terre les fit cheoir, puis entra en la tente de Ferragus qui dormoit, lequel a tant enchanté que de son lit l'a fait saillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture, et au cou lui attacha en telle manière, que comme une bête il le mena et fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc de Savary accompagné de plusieurs grands seigneurs et barons, qui avoient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise. Aussitôt qu'ils virent Pacolet, ils lui demandèrent : Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas ? Seigneurs, dit Pacolet, ayez un peu de patience, car au premier coup de hache l'arbre n'est pas abattu; sachez que d'Adramain suis vengé et en voici la tête; j'ai tant fait par mon art, que j'ai amené avec moi le roi Ferragus, lequel tout en dormant ai fait courir après moi parmi les prés. Bien avez travaillé, dit Orson. Seigneur, j'ai encore fait plus, car en tout l'ost de Ferragus n'y a plus de Sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis; et pour ce, si vous voulez avoir victoire, à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, bonnes nouvelles; il me semble qu'il seroit bon de les aller mettre à mort. Ainsi fut le conseil ordonné et la chose exécutée. Ils firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour. Puis quinze à seize mille combattans sortirent de la cité d'Aquitaine, et si secrètement arrivèrent en l'ost des Sarrasins, que devant le Soleil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occision des Payens, que de leurs corps la terre fut toute couverte; après cette déroute, les Chrétiens coururent parmi les tentes des Sarrasins et prirent tous les joyaux de l'ost; puis retournèrent vers Aquitaine. Quand le duc fut en son palais avec les barons, il fit devant lui amener le géant Ferragus, qui pour lors étoit éveillé, fut si dolent, que des cris qu'il faisoit, sembloit être enragé.

Alors le duc d'Aquitaine lui dit : Le désespoir ne vous sert de rien; mais si vous voulez être baptisé et prendre la loi de Jesus-Christ, je vous sauverai la vie et vous ferai honneur en mon palais. Par Mahon, dit Ferragus, j'aime mieux mourir, que de renoncer à mon Dieu Mahon, lequel j'ai long-temps servi. Pour lors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête; ainsi mourut Ferragus, dont furent fort joyeux tous ceux de la cité. Bien pensa Orson à part lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science; il lui dit : Je connois que tu es un serviteur loyal, et que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers; cependant, si c'est ton vouloir, toute ta vie avec moi seras, et de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai. Sire, dit Pacolet, je vous remercie, et vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses, Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller à Constantinople secourir l'empereur son père et le roi Pépin son oncle; il vint devant le duc et lui dit : Sire, puisque Dieu vous a fait la grace d'être vengé de vos ennemis et que votre terre est délivrée, s'il vous plaisoit me donner congé pour aller à Constantinople, car j'ai volonté de revoir mon père, et de lui ramener la reine Bellissant ma mère, qui par envie a été si long-temps de lui séparée; et avec ce, autre chose. Vous savez qu'en la cité de Constantinople, les Chrétiens qui y sont, souffrent trop de douleurs à l'occasion des Indiens, lesquels l'ont assiégée il y a long-temps. Orson, dit le duc, vous parlez sagement; et puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, et entrer sur la mer à force et puissance d'armes, pour aller secourir votre père l'empereur de

Grèce et votre oncle le roi Pépin. Bien joyeux fut Orson et en remercia le duc, qui aussitôt fit assembler ses gens : après qu'il eut donné sa cité en garde à un noble chevalier, ils montèrent sur mer pour accompagner Orson, lequel y mena sa femme. Bien furent garnis d'argent et de vivres, et tant naviguèrent, qu'en bref virent Constantinople, dont ils furent bien réjouis; mais la reine Bellissant commença à pleurer piteusement pour le souvenir de son mari et de sa fortune. Mère, dit Orson, prenez réconfort, car s'il plaît à Dieu, en bref vous verrez celui que vous désirez, et de la trahison par laquelle vous fûtes accusée, aurez des nouvelles à votre honneur; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople.

Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer; car j'irai dans la ville et leur conterai votre venue. Ami, dit Orson, de ce je vous en prie, et direz à Valentin la piteuse fortune d'Esclarmonde. De ce me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la nef pour aller à Constantinople; mais avant d'y arriver il entra en l'ost des Payens pour délivrer des prisons du soudan, Valentin et le Verd-Chevalier, qui en ce jour avoient été pris des Sarrasins.

CHAPITRE XXXII.

Comme les Chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et comme Valentin et le Verd-Chevalier furent pris par les Sarrasins.

L'EMPEREUR de Grèce et le roi Pépin, qui dans la cité de Constantinople étoient assiégés par les ennemis de la foi, ne savoient rien de la venue du duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens et de navires. Ceux de la ville étoient plusieurs Chrétiens et gens de tous états, en grande indigence de vivres. Alors Valentin connut leur grande nécessité, pour laquelle chose, lui de grande hardiesse, accompagné du Verd-Chevalier et de vingt mille combattans, pour avoir des vivres, sortirent de Constantinople, et des vivres desSarrasins chargèrent trois cents charrettes, et mirent à mort tousceux qui les conduisoient; mais ainsi que devers la ville les Chrétiens crurent retourner pour emmener les vivres, à l'encontre d'eux vint d'une part le soudan, et de l'autre le roi Officiant. Là fut grande destruction de Payens et Sarrasins, et piteuse occision des Chrétiens. De la prouesse de Valentin il n'en faut pas douter, car à cet assaut il occit le roi Dragmans, le chevalier Charion, et plusieurs autres dont les noms sont inconnus. Le Verd-Chevalier abattit le bras et l'écu au roi de Morienne, et devant lui tua son frère Arbillon, avec dix chevaliers forts et puissans; mais nonobstant leur force et puissance, Valentin et le Verd-Chevalier furent mal secourus et eurent mauvaise aventure, dont fut grande pitié; car de leurs ennemis mortels furent pris prisonniers et menés au soudan, qui en fut joyeux; et pour les faire mourir honteusement, fit assembler quinze rois Payens qui étoient venus le secourir. Moult en fut grand le courroux parmi la cité de Constantinople, de l'empereur et du roi Pépin, de la perte de Valentin et du Verd-Chevalier; car ceux qui en fuyant retournèrent dans la cité, rapportèrent les nouvelles qu'ils étoient morts en la bataille.

Or furent Valentin et le Verd-Chevalier dans les tentes du soudan, étroitement liés et tenus. Valentin se lamentoit en disant : Hélas! belle Esclarmonde, jamais je ne vous verrai, dont j'ai le cœur dolent; fort long-temps m'avez attendu, et avec le travail de mon corps vous ai acquise, comme celle qui du vouloir de Dieu pour m'épouser étoit déterminée, quand le temps étoit venu que de tous maux

je devois avoir allégeance, je suis de mon plaisir déçu. Adieu, mon cher père, noble empereur de Grèce ; car en moi vous n'aurez plus d'enfant : adieu noble Bellissant ma mère, jamais de moi vous n'eûtes aucun déplaisir ni déconfort, et vous n'aurez plus que douleurs et tristesse. Adieu, mon vaillant frère Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimé ; car l'espérance que j'avois de passer et finir mes jours avec père et mère, tout le temps de ma vie, est par un cas infortuné soudainement tournée. Quand le Verd-Chevalier vit que Valentin se complaignoit en regrettant ses amis, il lui dit : Sire, pour Dieu, oublions père et mère, parens et amis ; faisons prières à Dieu que de nous il veuille avoir merci, et recevoir nos ames en Paradis : prenons en gré la mort pour soutenir la foi, et ayons confiance en Dieu, qui pour nous a voulu souffrir la mort. Or le soudan qui fut assis dans une chaise parée en grand orgueil richement vêtu, dit ; Seigneurs, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux chevaliers Chrétiens, lesquels autrefois et même à-présent se sont efforcés de nous porter dommage, mourront vilainement : si veuillez aviser entre vous de quelle mort je les ferai mourir. En disant ces paroles, Pacolet se mit à la presse et jeta un sort semblable à celui qu'il fit autrefois lorsque le soudan Moradin fut pris par lui ; cependant à cette heure il ne fut connu d'eux : il entra en la tente où se faisoit le jugement des deux chevaliers Chrétiens, et aussitôt qu'il aperçut Valentin et le Verd-Chevalier, il se mit à genoux, et en langage de Sarrasin, de par Mahon salua le soudan et lui dit : Très-puissant sire, entendez mon message. Sachez que je suis messager de votre frère Groart, roi d'Angler, lequel pour votre secours, et les Chrétiens confondre, vient par devers vous accompagné de quatre rois fort puissans, lesquels ont quantité de chevaliers qui vous donneront aide ; et par moi vous mande que vous lui fassiez savoir la place où vous voulez que le siége soit mis. Et si vous avez des prisonniers Chrétiens, de les lui envoyer, qu'il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue : il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frère sera joyeux. En disant ces paroles, Pacolet souffla contre le soudan, et fit un sort si subtil, que de tout ce qu'il disoit il étoit cru. Bien joyeux fut le soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il disoit vérité. Il le fit richement servir au dîner, et commanda qu'il fût retenu pour cette nuit, et de sa peine il fût guerdonné. Grande joie eurent Valentin et le Verd-Chevalier quand ils virent Pacolet, mais nul semblant n'en firent. Or la nuit venue chacun se retira, hormis deux cents Sarrasins qui furent laissés pour garder les prisonniers cette nuit ; mais mauvaise garde firent ; car quand vint vers le minuit Pacolet vint vers eux, et parlant aux Sarrasins les salua de par Mahon, puis jeta un sort par si habile manière, que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres dont il a été fait mention : puis il prit deux bons chevaux et vint aux prisonniers, qui étoient liés contre un gros pilier ; après qu'il les eut détachés, il les fit promptement monter à cheval, et de point en point il les délivra et mit hors des mains de leurs ennemis, sans que de nuls ils fussent reconnus. Quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit : Seigneurs, menez chère bien joyeuse, et prenez en vous réconfort ; car sachez que sur cette terre sont venus le duc d'Aquitaine et le chevalier Orson, avec grand nombre de combattans pour vous secourir ; vint ensuite en leur compagnie la noble reine Bellissant et la belle Fezonne. Ami, dit Valentin, pourquoi la belle Esclarmonde ne vient-elle pas ? Volontiers elle y fût venue, dit Pacolet, et grand désir en avoit ; mais incontinent qu'elle fut montée sur mer, pour l'odeur de l'eau, un si grand mal de cœur lui prit, qu'on fut forcé de la ramener en Aquitaine. Valentin le crut, et ne lui fit point d'autre enquête pour cette heure, pensant bien qu'il lui disoit la vérité. Pacolet leur dit alors : Seigneurs, allez à Constantinople, et faites en sorte que demain matin vous sortiez hors de la ville en grande puissance, comme il vous sera possible, pour aller à l'encontre de vos ennemis ; et je ferai en telle manière que

toute l'armée du duc d'Aquitaine qui est venue d'une part les assaillira; car à cette heure le soudan croira que c'est du sécours qu'il lui vient, parce que je lui ai fait entendre que le roi d'Angler, son frère, est arrivé accompagné de quatre rois, lesquels doivent se trouver demain en son ost. Pacolet, dit Valentin, tu parles sagement, et ainsi sera fait. A ces mots prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna devers le duc d'Aquitaine, lequel étoit sur le bord de la mer avec son armée; il lui conta comme il avoit été en l'ost du soudan, et avoit délivré Valentin et le Verd-Chevalier; puis leur dit la manière comme il avoit par son sort fait accroire au soudan que son frère Groart le devoit venir secourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose savez faire. Sire, dit Pacolet, autre chose y a, c'est que demain de grand matin nous allions contre les Payens frapper dessus leur ost; car ceux de Constantinople doivent de leur part les aller assaillir à grande puissance d'armes, et par ainsi seront tous déconfits; l'armée du soudan, par un subtil langage dont je l'ai enchantée, croira que nous sommes Payens. De cette entreprise fut joyeux le duc, et vint appointer ses gens pour la chose parfaire, et toute la nuit fit mettre autour de lui bonne garde.

Parmi la cité de Constantinople furent les nouvelles du délivrement de Valentin et du Verd-Chevalier, qui le même jour arrivèrent en ladite cité Valentin vint devers les deux princes, qui l'embrassèrent tendrement; puis leur conta comme la chose s'étoit passée, et comme ils avoient été délivrés par Pacolet des mains du soudan, ensuite la venue du duc d'Aquitaine et de son frère Orson, qui pour les secourir avoient passé la mer, et enfin leur dit toute l'entreprise qui étoit faite d'assaillir l'ost des Payens, ainsi que Pacolet avoit délibéré. Quand l'empereur et le roi Pépin ouïrent ces nouvelles, diligemment toute la nuit firent armer leurs gens et les mettre en point, et ils divisèrent leur armée en cinq batailles. La première fut donnée à Valentin; la seconde au Verd-Chevalier; la troisième au roi Pépin; la quatrième à Milon d'Angler, et la cinquième à Samson d'Orléans, qui portoit en sa bannière un ours d'argent. Ainsi ordonna ses batailles l'empereur de Grèce. Quand vint l'aube du jour, ils sortirent de la cité pour aller assaillir les Sarrasins: puis quand ils furent aux champs chacun fit sonner ses trompettes, dont le bruit fut si grand, que les Sarrasins crièrent alarme et sortirent de leurs tentes. Alors les Payens furent assaillis par l'empereur et le roi Pépin. Piteuse fut la bataille pour les Chrétiens icelui jour, et pour les Payens et Sarrasins cruelle déconfiture, car en cet assaut moururent plus de cinquante mille Sarrasins. Là fut le roi Pépin, qui en donnant courage à ses gens, crioit à haute voix Montjoie-saint-Denis. Il y eut alors un Sarrasin qui cria à haute voix au soudan: Ah! sire, reculons et pensons à sauver notre vie, car en cette nuit avez perdu les deux prisonniers qui étoient si étroitement liés. D'autre part nous avons vu une bannière sous laquelle il y a grande multitude de gens, qui contre nous accourent. Par Mahon, dit le soudan, je connois clairement que nous sommes trahis; mais non pourtant ayons bonne confiance aux Dieux, et pensons à nous défendre. A cette heure les Payens prirent si grand courage, que par force contraignirent les Chrétiens à reculer; mais peu leur valut leur orgueil, car furieusement vinrent frapper le duc d'Aquitaine et Orson, qui de près les suivirent et assaillirent de toutes parts, tant qu'ils furent de si court tenus, que sans nulle rémission un grand nombre finirent leurs jours, et n'en échappa que trente-deux. Ainsi par le vouloir de Jesus-Christ, et par la vaillance des princes, en icelui jour furent les Payens et Sarrasins déconfits. Lorsque la bataille eut pris fin, que les Chrétiens furent ralliés, Valentin et Orson vinrent devant l'empereur; alors Valentin lui dit: Père, vous pouvez ici voir mon frère Orson, lequel vous n'avez jamais vu, et par qui en cette journée avons été secourus Aussitôt l'empereur embrassa son fils, et aussi fit le roi Pépin. Beau fils, dit l'empereur, soyez le bien venu, car ma joie est doublée pour vous, et mon espoir fortifié.

Orson, dit le roi Pépin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abattîtes de dessus mon cheval au bois où je vous chassois ? Bel oncle, de ce je dois bien m'en souvenir, et d'autres chose aussi par moi faites; mais pour le présent nous ne devons penser à autre chose qu'à remercier Dieu de la victoire qui par lui nous a été donnée contre les ennemis de la foi; car de toute notre puissance nous devons nos cœurs appliquer pour venger la loi de notre Seigneur Jesus-Christ. De ce discours furent joyeux tous ceux qui étoient là présens, et prisèrent fort Orson de ce qu'il avoit si bien parlé.

Alors s'assemblèrent l'empereur, le roi Pépin, Valentin, Orson, le Verd-Chevalier, Blandimain et Guidard, marchand, par lequel le faux archevêque avoit été combattu, et en grand triomphe sont allés voir les tentes de la noble reine Bellissant et de la belle Fezonne, lesquelles en attendant la défaite des Sarrasins étoient en un pavillon bien accompagnées, où elles prioient Dieu dévotement qu'il lui plût préserver l'empereur et tous ses gens des Payens. Quand Bellissant sut que la bataille étoit gagnée, elle dit: Fezonne, ma mie, faites bonne chère, car vous verrez tantôt l'empereur mon ami, lequel est le père d'Orson, qui pour femme vous a prise. Dame, dit Fezonne, Dieu en soit remercié; car j'ai grand désir de le voir. En disant ces paroles l'empereur et sa compagnie arrivèrent devant le pavillon. Quand l'empereur aperçut Bellissant, il descendit de son cheval en pleurant et gémissant, et sans pouvoir dire une seule parole, vint embrasser la dame, laquelle se jeta à genoux. En cet endroit se réunirent l'empereur et la belle dame, qui pendant l'espace de vingt ans et plus d'ensemble avoient été séparés. Il ne faut pas demander si une pareille rencontre leur fut gracieuse, et de joie eurent le cœur si serré, qu'ils tombèrent pâmés dans les bras l'un de l'autre. Quand Valentin et Orson virent la grande pitié de leur mère, fort tendrement se mirent à pleurer, et près d'eux tombèrent évanouis. Le roi Pépin, ainsi que plusieurs barons et chevaliers qui cette chose regardèrent, se prirent à pleurer. Après que l'empereur et sa femme Bellissant eurent leurs douleurs modéré, l'empereur parla à la reine en cette manière : Hélas! ma mie, bien me doit au cœur déplaire de la douleur et peine où votre corps a été par long espace livré, à cause de l'exil auquel je vous ai mis par envie mauvaise et ma légère crédulité ; je sais de certain qu'à tort vous fûtes chassée de moi, dont depuis j'ai été en peine et soucis, de votre beau corps regrettant et pleurant ma douloureuse faute, la peine et griève manière dont je présumois que vous fussiez. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner ; car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été. Plus ne vous souciez lui dit la reine ; car dès l'heure que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées;mais d'une chose je vous prie,c'est qu'il vous plaise me montrer le bon marchand par qui la trahison a été connue, et qui a combattu l'archevêque. Ma mie, dit l'empereur, ici le pouvez voir, car c'est le brave Guidard, par qui la chose a été connue et votre honneur rétabli. Ami, dit la dame au marchand, vous êtes digne d'être aimé; car pour le grand service que vous avez rendu à l'empereur de Grèce et au noble sang de France, dès à présent je vous retiens pour mon chambellan, et avec je vous donne pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le marchand, je vous remercie, et toute ma vie vous servirai fidèlement. Alors Valentin dit à sa mère : Madame, qu'il vous plaise parler à moi et me dire des nouvelles de ma bonne mie la belle Esclarmonde Ah! beau fils, dit la dame, prenez en vous confort, car Esclarmonde a été par trahison enlevée d'Aquitaine et livrée au roi Trompart, qui pour secourir les Payens étoit venu devant la cité. Quand Valentin ouït ces paroles, il regarda Pacolet, croyant que par lui il avoit été déçu, et par colère le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet se jeta à deux genoux, en lui disant que pour Dieu il ne veuille être contre lui courroucé; car, dit-il, de ma faute n'y a cause, par quoi moins me devez haïr ; j'ai moi-

même été trahi par l'enchanteur Adramain, qui déroba mon chevalet; mais je me suis vengé en lui coupant la tête. Quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde, que Pacolet et les autres étoient innocens, jeta un cri piteux et si grand, que tous ceux qui le regardoient étoient contraints de pleurer. A cette heure les princes et les barons prirent le chemin pour aller à Constantinople. Les prêtres et les clercs en grande dévotion furent en procession générale, en laquelle firent aller femmes et enfans à l'encontre des vaillans princes, qui avoient détruit les Payens et Sarrasins, en chantant des hymnes et louanges à Dieu, où ils furent accompagnés jusqu'à la grande Eglise, et pleuroient de joie. Après avoir dans ladite Eglise fait leurs prières et dévotion, et rendu graces à Dieu, l'empereur et le roi Pépin allèrent au palais, où ils menèrent si grande fête, que pendant six jours entiers firent table ronde. Ne faut pas demander les pompes et triomphes qui furent faits; car tous furent joyeux et menèrent liesse pour la grace que Dieu leur avoit ainsi donnée, contre leurs ennemis. Après plusieurs jours, les princes et chevaliers prirent congé de l'empereur pour retourner en leurs pays, desquels je ne ferai plus mention, hormis de notre roi Pépin.

CHAPITRE XXXIII.

Comme le roi Pépin prit congé de l'empereur de Grèce pour retourner en France, et de la trahison de Hauffroy et Henri à l'encontre d'Orson.

APRÈS la destruction des ennemis de la foi chrétienne, lesquels pour la détruire, ainsi que les Chrétiens, avoient assiégé Constantinople, le roi Pépin prit congé de l'empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le roi s'en retournoit, il lui dit: Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France et de passer mes jours à votre service. Orson, dit le roi, de ce je suis bien content; et puisque vous avez si bonne volonté de me servir, je veux bien vous emmener en France, je vous ferai gouverneur de mon royaume, et en outre mon connétable: s'il arrivoit que par le vouloir de Dieu mon petit fils Charlot venoit à décéder avant moi, je vous ferai roi de France. Sire, dit Orson, mille mercis je vous rends; car puisque votre volonté est de me recevoir, j'amenerai ma femme Fezonne, et en tout je veux vous être loyal, et l'épée tranchante votre bon droit défendrai. Alors le roi Pépin et Orson son neveu, partirent de Constantinople avec grande chevalerie: pour le départ du roi Pépin pleuroient tendrement l'empereur et la bonne dame Bellissant et les autres. Orson baisa son frère Valentin et le recommanda à Dieu, si plein de pleurs et de soupirs, que de sa mère Bellissant ne put prendre congé pour le grand deuil qu'il avoit de la laisser, sinon qu'il l'embrassa tendrement. Après il prit congé des grands et des petits. Le roi monta sur la mer avec sa compagnie; l'empereur et ceux de la cour qui les avoient conduits au port, s'en retournèrent à Constantinople en pleurant; mais la douleur du départ du bon roi Pépin, plus qu'à nul autre, fut au cœur déplaisante à l'enfant Valentin, pour l'amour d'Esclarmonde, laquelle il avoit perdue, il dit à l'empereur en pleurant: Cher et redouté père; veuillez-moi pardonner le congé que je prends de vous, car jamais je n'aurai joie ni repos tant que je ne sache ce que ma mie est devenue, moi qui l'ai conquise au péril de ma vie, je dois bien la désirer et regretter. Quand la reine sa mère entendit que son enfant vouloit s'en aller, elle tomba pâmée. Mère, dit Valentin, laissez vos pleurs, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus; et s'il arrive que je ne la puisse trouver, de ma vie n'aurai liesse; mais désirerai la mort pour abréger mes jours. Alors il appela Pacolet, et lui dit: Ami, s'il te plaît de me servir en cette nécessité, viens avec moi, jamais pis que moi

n'auras. Sire, dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service et vous suivre par-tout. Ainsi fut Pacolet délibéré d'aller avec Valentin, qui faisoit ceci pour l'amour d'Esclarmonde, en délaissant père et mère Sans nul séjour ni retardement, Pacolet fit appareiller, et le quatrième jour Valentin partit de Constantinople pour aller trouver celle dont son cœur étoit triste et dolent. Du deuil de l'empereur et de la reine Bellissant, il seroit impossible de le raconter, car ils étoient en telle peine, qu'ils entrèrent en leur chambre déconfortés. Valentin qui avec courage avoit formé son entreprise, monta à cheval pour s'en aller vers le port, où il entra en mer avec sa compagnie. Or me tairai de lui, et parlerai du roi Pépin; lequel arriva à Paris, où il fut reçu fort honorablement, car de toutes les Eglises saillirent processions de prêtres, de clercs et de gens de tous états qui allèrent audevant de lui hors de la ville; entre les autres y fut la reine Berthe, laquelle doucement baisa son petit fils Charlot, qui fut sage et bien appris, fit la révérence à son père, qui entre ses bras le prit et le baisa; puis rentra au palais en grand honneur. Pour l'amour de sa venue fut grande fête démenée, et plusieurs grandes assises départies et données; mais sur tous les autres fut en honneur monté et élevé le vaillant chevalier Orson, si bien que tout ce qu'il ordonnoit étoit exécuté. Tant fut de sens et de savoir rempli que par lui toute la cour étoit gouvernée, les malfaiteurs punis, et les bons élevés en honneur; nul que devers le roi eut affaire autre moyen qu'Orson ne demandoit, pour laquelle chose Hauffroy et Henri, desquels j'ai ci-devant fait mention, eurent envie contre le bon Orson, si bien qu'à l'encontre de lui machinèrent trahison mortelle de toute leur puissance; ils dirent entr'eux que trop leur étoit chose vitupérable et dommageable quand Orson étoit prisé par-dessus eux. Certes, dit Hauffroy à son frère Henri, bien peu devons priser notre puissance que d'Orson ne saurions prendre vengeance; car s'il règne davantage, nous verrons le temps que par lui nous serons rejetés hors du royaume de France. Frère, dit Henri, vous dites vérité; nous ne sommes que deux frères germains, et devons nous aider l'un l'autre contre nos ennemis; mais sur cette matière je ne sais que penser. Henri, dit Hauffroy, entendez ma raison: nous avons deux fils de notre sœur aînée, savoir, Florent et Guernier, lesquels sont très-hardis, et il me semble que par eux pourra être de léger une trahison faite plutôt que par nous; (car bien savoient de vrai que le roi ne les aimoit point, et plutôt croiroit et auroit confiance au parler d'autrui qu'au leur;) et d'autre part l'un est bouteiller du roi, l'autre est huissier de sa chambre, en laquelle il dort, et par leur moyen pourront entrer en la chambre du roi Pépin notre père, et en son lit le tuer, alors on dira que ç'aura été Orson, car il est garde du corps du roi, et par ainsi seroit ledit Orson condamné à mourir, et le royaume demeureroit à notre délibération, car Charlot notre frère n'est pas encore assez puissant pour nous contredire. Hauffroy, dit Henri, vous avez bien pensé; mais pour cette chose parfaire, il convient de faire diligence En cette manière les deux mauvais traîtres machinèrent la mort du noble roi Pépin, leur père naturel, qui par malheur les avoit engendrés, car du salut de leurs ames ils ne se soucioient guère. Ils mandèrent les deux autres traîtres, c'est-à-dire Florent et Guernier, qui étoient vaillans et hardis; étant arrivés devant eux, Hauffroy prit la parole et dit: Seigneurs, entendez notre intention, car nous sommes délibérés, mon frère et moi, de faire chose par laquelle nous aurons profit, et nous vous éleverons en honneur plus que vous ne fûtes, laquelle chose je désire comme étant mes propres neveux, et dois plus désirer votre bien qu'à nul autre, et pour venir enfin je vous dirai mon intention. Vous savez que le roi Pépin, encore qu'il soit notre père, jamais de sa vie ne nous a aimés Toujours de sa puissance des étrangers a élevés et mis en honneur, et en toutes dignités les a avancés préférablement à nous; par quoi toutes ces choses considérées, mon frère Henri et moi qui sont vos oncles légitimes, voulons,

consentons et sommes délibérés de faire mourir le roi Pépin ; puis après sa mort nous quatre gouvernerons le royaume à notre volonté ; mais il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous deux : il me semble que vous Guernier êtes le plus propre à cette chose entreprendre, car vous avez l'office à ce fait convenable plus que nul autre, vu que vous êtes maître huissier et garde de la chambre du roi, et pouvez connoître le jour et la nuit qu'il entre en ladite chambre, ou quelque lieu secret ; quand le roi sera dans son lit endormi, subtilement sans mener bruit viendrez en sa chambre et l'occirez ; et le lendemain matin quand les nouvelles seront que le roi sera mort, la charge et la coulpe en seront données à Orson, à cause qu'il repose toute la nuit au plus proche de son corps, et sera jugé et condamné à mort : et après cela nous ôterons la vie au petit Charlot ; par ainsi nous demeurera les royaume et succession à départir à notre volonté. Oncle, dit Guernier, de tout ce faire ne vous souciez ; car votre père le roi Pépin perdra la vie. Or fut la trahison ordonnée contre le bon roi Pépin, qui en nul mal ne pensoit contre les deux mauvais enfans, lesquels n'avoient point de pitié de faire mourir leur père. Mais malheur à l'enfant qui à l'encontre de son père veut pourchasser telle mort ; et de malheur furent oncques engendrés Hauffroy et Henri, quand par eux fut la trahison faite, et maints pays gâtés par eux : fut leur neveu Guernier si plein de mauvaise volonté, que tantôt après la trahison devisée, il épia une nuit que le roi soupoit, prit un couteau bien pointu, adroitement entra en la chambre royale, et derrière une tente se cacha si secrètement que de nul ne pût être aperçu ; et quand l'heure fut venue que le roi devoit reposer, par ses gardes fut mené en son lit, lequel se recommanda dévotement à Dieu ; puis tous sortirent de sa chambre, excepté Orson, qui pour lui faire passer le temps, de plusieurs choses parla jusques au dormir. Quand Orson vit que le roi vouloit reposer, sans faire bruit le laissa et se coucha auprès de lui sur une couchette. Quand vint autour de minuit, le traître Guernier sortit de sa cachette en portant le couteau en sa main, alla au lit du roi pour exécuter son entreprise ; mais quand il fut auprès de lui, et qu'il leva le bras pour lui livrer la mort, il lui sembla que le roi vouloit s'éveiller, et il lui prit une si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut long-temps sans oser remuer ; puis derechef le voulut frapper, mais il fut si effrayé que son corps lui faillit, et commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise ; il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna tout tremblant se coucher en attendant le jour, car il étoit si effrayé qu'il eût voulu être à cent lieues au-delà de la mer. Orson étoit en son lit, qui de rien ne se doutoit : il fit un songe si merveilleux, qu'il lui fut avis qu'on vouloit ôter l'honneur de sa femme Fezonne, et qu'auprès d'elle étoient deux larrons qui machinoient une trahison à l'encontre de lui ; puis lui sembla que dessus un étang il voyoit deux grands hérons qui se combattoient contre un épervier, et de toute leur puissance s'efforçoient à l'occir ; mais l'épervier se défendoit si vaillamment, que les deux hérons se travaillèrent tant, qu'ils fussent mort, si ce n'eût été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'épervier, et tantôt après l'eussent tué, sans un aigle qui le vint secourir. En ce songe s'éveilla Orson, qui de ce songe fut émerveillé, commença à dire : Vrai Dieu, veuillez-moi garder de trahison, et conforter mon frère Valentin, en telle manière que d'Esclarmonde il puisse en avoir bonnes nouvelles. Alors le jour apparut, et Orson se leva qui secrètement sortit de la chambre, de peur d'éveiller le roi. Quand Guernier vit qu'Orson étoit sorti de sa chambre, au plutôt qu'il put sortir et s'en alla en son hôtel très-promptement, et là trouva les deux frères Haufroy et Henri, et Florent avec eux, qui avoient grand désir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison, et dirent : Guernier, de rien ne vous défiez, comment va notre malheureuse entreprise ? Seigneurs, dit Guernier, par le Dieu tout-puissant, qui le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferois pas

encore

encore autant que j'ai fait, et à l'égard du roi sachez qu'il est encore en vie, car ainsi que je voulois frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit, et n'eus le courage de son corps endommager : mais d'une autre trahison je me suis avisé, car le couteau que j'avois, je l'ai mis dans le lit du roi, ainsi j'ai pensé que nous pourrions accuser Orson de ma trahison, et dirons au roi qu'ils sont quatre d'un commun accord, qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, et dirons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot pour avoir entr'eux quatre le royaume de France ; et pour mieux prouver le fait, nous dirons comme Orson a fait son apprêt et mis son couteau en état, lequel a caché dans son lit : il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre dans le temps qu'il en parloit, que l'un de nous étant auprès de la porte, a entendu le secret. Guernier, dit Hauffroy, vous êtes très-subtil et parlez sagement ; car s'il arrivoit qu'Orson voulût dire le contraire, vous et votre frère prendrez contre lui champ de bataille, et suis certain que de vous déconfire n'aura puissance ; et si d'aventure il arrivoit que dessus il tourbât le pire, nous serons mon frère Henri et moi bien pourvus de gens pour vous secourir. Seigneurs, dirent Guernier et Florent, votre délibération est très-bonne et avons bon courage pour la chose parfaire. Ainsi fut derechef la trahison faite à l'encontre du noble chevalier Orson, lequel étoit de tout ce fait bien innocent. Le jour étant clair et l'heure venue, le roi, après qu'il eut ouï la Messe, entra en la salle royale, et au dîner fut assis : là furent Hauffroy et Henri qui devant lui serviteurs, lesquels à Orson montroient bon semblant, mais de cœur lui montroient trahison mortelle de toute leur puissance. Lorsque Guernier vit qu'il étoit temps de parler, il entra en la salle et vint devers le roi, le salua en grande révérence, puis lui dit : Très-redouté sire, c'est vrai que de votre bénigne grace vous m'avez fait chevalier et donné office en votre palais plus qu'à moi n'appartient, et pour cause que tant d'honneur m'avez fait de m'entretenir en votre service, je dois par raison n'être en nul lieu ni en nulle place où votre dommage soit pourchassé : c'est pour cela que je suis venu par devers vous pour vous faire part d'une trahison qui contre vous a été faite, afin que vous puissiez vous garder du danger et punir vos ennemis. Guernier, dit le roi, dites-moi ce que vous savez, car très-volontiers je vous écouterai. Sire, dit Guernier, faites tenir Orson, afin qu'il ne s'enfuie, car dessus lui tournera la perte et dommage : c'est le maître par qui la chose est commencée et doit être la fin menée. Et si vous voulez savoir la manière, la voici : Sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre cour, desquels Orson est le principal, car il doit vous faire mourir dans votre lit en vous frappant au cœur avec un couteau quand vous serez endormi ; et afin que vous n'en doutiez, c'est qu'ainsi qu'ils faisoient leur complot, j'étois en certain lieu dont ils ne savoient pas, d'où j'ai entendu qu'Orson disoit aux autres que le couteau, avec lequel vous deviez être occis, étoit caché dans votre lit : s'il vous plaisoit y aller ou y envoyer quelqu'un, vous trouveriez la chose véritable. Sire, dit Florent, qui étoit de l'autre part, mon frère dit vérité, dont je suis fort triste et dolent, de voir que ceux à qui vous avez fait tant de bien, veulent pourchasser votre mort. Le roi fut bien surpris de ce rapport, et regardant Orson il lui dit : Faux et déloyal homme, comment avez-vous pu avoir la pensée de désirer ma mort, moi qui tout le temps de ma vie vous ai tenu si cher, et plus que les enfans que j'ai engendrés, prisé et honoré? Ah ! sire, ne veuillez contre moi croire si légèrement, car aucun jour de ma vie trahison ne pensai ; mais je suis accusé de ce fait par leur fausse envie. Or n'en parlons plus, dit le roi, car si le couteau est trouvé au lit, je vous tiens pour coupable et autre preuve n'en demande. Alors il appela ses barons et leur dit : Seigneurs, par Jesus-Christ, je ne fus jamais plus surpris que de cette trahison. Sire, dit Milon d'Angler, je ne sais comme il en va, mais à peine pourrois-je croire qu'Orson eût voulu telle chose entreprendre contre

votre Majesté. Mais, dit le roi, si nous trouvons un couteau dans le lit, rien n'est plus évident que la chose doit être crue. Or pour Dieu, dit Milon, allons voir cette expérience. Pour lors le roi alla en sa chambre avec plusieurs barons et chevaliers, et ainsi qu'ils furent audit lit ont trouvé le couteau, comme le traître Guernier leur avoit dit. Hélas! dit le roi, en qui peut-on avoir confiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant cher tenu, est de ma mort convoiteux et de ma vie envieux? Mais, puisque le fait est tel, je jure et promets à Dieu que jamais n'aura jour de répit que je ne le fasse pendre. Un chevalier nommé Simon, lequel aimoit Orson, courut aussitôt vers lui, et lui dit: Hélas! ami, fuyez d'ici et songez à vous sauver; car le roi a trouvé le couteau dans le lit ainsi que Guernier lui a dit, dont il a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu. Ne vous chagrinez pas, dit Orson, car j'ai bonne confiance en Dieu, qui j'espère bon droit gardera. Alors le roi entra en la salle où Orson étoit gardé par quinze hommes; puis il fit appeler plusieurs chevaliers et avocats de son palais pour le juger et condamner; mais Dieu qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traîtres le gardera et défendra, tellement que leurs vies honteusement finiront, car leur maudite trahison sera découverte.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Orson lorsqu'on le vouloit juger y mit opposition, et demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé par les douze Pairs.

QUAND Orson fut devant le roi et les juges de son palais, qui pour le condamner étoient assemblés, il dit: Très-redouté sire, et vous seigneurs, docteurs, barons et chevaliers, vous savez qu'il n'est nul homme qui de trahison puisse se g[illegible]er ou fuir de la fortune quand elle vient; mais puisqu'il est ainsi que je suis accusé de crime contre la Majesté royale, et que vous êtes ici assemblés pour me juger, et que de ma parole je ne puis être entre mes ennemis, je demande devant tous le droit que la loi de notre palais accorde, qui est que quand un chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison royale, veut se défendre en champ de bataille, il doit y être reçu; or comme je suis chevalier, et que je me tiens sans reproche et du cas innocent, veux par l'ordonnance des chevaliers être reçu en mes défenses, si par l'assistance de votre cour m'est adjugé et ordonné; et afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre et mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage que je baille et délivre devant votre puissance; et si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson, dit Guernier, de telle chose pouvez bien vous taire; car je ne plaise à Dieu que pour telle chose prouver contre vous je prenne bataille. Ah! traître, dit Orson, point n'est chose prouvée s'il est homme qui doute son condamnement et aime son honneur, qui pour tel cas ne peut à mort juger, quand je veux champ avoir, et en déniant le cas sans le confesser, je dois être condamné. Sur ces paroles dites, les douze Pairs de France firent sortir de ce lieu Orson et ses deux adversaires pour consulter sa chose et les raisons des parties; aussi la chose fut adjugée, car la demande d'Orson étant raisonnable, il devoit être reçu à ouïr ses raisons. Pour lors on fit venir Guernier et son frère en présence du roi; le duc Milon d'Angler, qui étoit commis, demanda à Guernier qui étoient les quatre qui de la mort du roi étoient consentans. Seigneur, dit Guernier, de ce ne m'enquêtez plus, car pour tout l'or de France je ne vous le dirois pas. Guernier, dit le juge, partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre et à votre frère, et de combattre contre lui; car puisque vous ne voulez pas déclarer ceux de son parti qui sont coupables, il est

croire qu'en votre fait il y a malice. Orson fut joyeux de cet appointement, et aux deux traîtres jeta son gage, en disant : Seigneurs, voilà mon gage que je vous livre, par tel convenant que si je ne puis vaincre les traîtres Guernier et Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson, dit le roi, la chose est accordée et le jugement fait ; mais pour l'entreprise mettre à fin, il vous convient gage et sûreté fournir pour vous et pour aucuns, pour votre corps présenter à la journée qui vous sera assignée. Alors Hauffroy et Henri demeurèrent et offrir leurs corps pour Florent et Guernier. Milon d'Angler, Samson, Galeran et Gervais offrirent leurs corps et demeurèrent pour Orson, et promirent de le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit temps, et le jour qu'on devoit combattre, le duc Milon, Samson, Galeran et Gervais amenèrent Orson, qui étoit fort aimé d'eux ; et étant monté à cheval en son col mit l'écu, qui richement l'armoit ; puis noblement accompagné traversa la ville et alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors de la ville ; là, en attendant ses ennemis, mit le fer de sa lance en terre et s'appuya dessus. Il ne demeura pas long-temps sans que Hauffroy et Henri n'entrassent au champ, amenant avec eux leurs neveux Guernier et Florent, lesquels redoutoient fort Orson ; mais Hauffroy et Henri les réconfortoient, en leur promettant de les secourir. Quand ils furent entrés dans le champ, l'évêque de Paris alla vers eux, et leur fit faire le serment accoutumé : vinrent ensuite les hérauts et gardes du champ qui firent sortir tous ceux qui étoient dedans, excepté les trois combattans. Or Hauffroy avoit apposté trois hommes dans une maison le plus près de la place, en leur recommandant qu'aussitôt qu'ils entendroient sonner son cor de venir devers lui. Bien pensoient les traîtres être secourus et défendus si besoin en étoit; mais rien ne valut leur entreprise, car aussitôt que fut vuidé et que les gardes commandèrent de faire leur devoir, Orson baissa sa lance, et à la pointe des éperons s'en vint contre ses ennemis, et par grand courage vint frapper Guernier le premier, d'un si grand coup, que l'écu et le harnois tout outre lui passa ; et Florent qui de l'autre part étoit, frappa rudement Orson, qui n'en tint compte non plus que s'il eût frappé sur un mur. Faux traîtres et déloyaux, leur dit-il, à tort et sans cause vous m'avez accusé; mais aujourd'hui je vous montrerai où la loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement féru Guernier, que de l'arçon de la selle l'abattit à terre, et subtilement lui ôta le heaume de la tête, et lui eût coupé, si Florent n'eût venu frapper rudément Orson, qui aussitôt se retourna sur Guernier, et tellement le férit, qu'il lui abattit l'oreille gauche à terre ; puis lui dit : Beau maître, qui de trahison pourchasse, ne doit gagner à ce marché. Là commença forte bataille entre les trois champions. Guernier reprit son heaume et le mit sur sa tête, puis vint vers Orson pour le dommager ; tôt eût été déconfit sans Florent, qui plusieurs fois le secourut. Bien eut Orson de la peine et travail pour combattre les deux traîtres ; car ils étoient fort armés et prenoient courage de ce que Hauffroy et Henri leur avoient promis secours ; mais tant fit Orson autour de Guernier, que durement le navra. Quand il se sentit ainsi blessé, il descendit de cheval, puis vint contre Orson, et frappa son cheval de telle façon qu'il lui coupa la jambe et l'abattit à terre ; mais Orson fut diligent quand il vit son cheval faillir des deux pieds, car il mit aussitôt pied à terre, et vint à Guernier, et si étroitement le serra, qu'il le prit entre ses bras, lui ôta l'écu et le blason et à terre l'abattit, mais ainsi comme un estoc au ventre lui voulut donner, Florent frappa des éperons pour secourir son frère, et dessus le heaume d'Orson tel coup lui porta, qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui qui avoit grand dépit, le frappa de si grand courage, que le cheval mort, et à Florent ôta son heaume de la tête, dont il fut si émerveillé, qu'il ne trouva remède qu'en fuyant et courant parmi le champ, se couvrant la tête de son écu ; mais Orson courut après d'un si grand courage, que de le voir on prenoit plaisir.

Ah! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous? retournez en arrière et pensez à vous défendre; car si vous avez courage aujourd'hui par nous sera vaincu. A ces mots les deux traîtres assaillirent Orson très-rudement, et de leurs épées taillantes lui donnèrent tant de coups, que parmi son harnois les coups entrèrent et le sang firent jaillir abondamment. Orson se sentant ainsi frappé, Dieu et la Vierge Marie dévotement réclama, puis sur Florent frappa à si grands coups, que l'épée et le poing abattit à terre. A cette heure la bataille fut grande. Durant ce temps-là Fezonne étoit en une Eglise qui tendrement pleuroit, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût garder Orson et lui donner victoire sur ses ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson et des armes qu'il faisoit. Florent fut dolent; mais quoiqu'il eût perdu un bras, il ne laissoit pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Quand Orson le vit venir, il fit semblant de férir Guernier, puis soudain tira son coup et frappa Florent en telle manière, que mort à terre l'abattit; ensuite il dit à Guernier: Traître, après vous faut passer, où vous connoîtrez devant tous la trahison que vous avez embrassée. Orson, dit Guernier, autrement en ira; car si vous avez occis mon frère, aujourd'hui en prendrai vengeance. Hauffroy, dit Henri, notre fait va mal, car Orson a tué Florent notre neveu, et nous verrons de bref qu'il vaincra Guernier, et lui fera avouer la trahison; par quoi nous serons à jamais déshonorés, et en grand danger de mort si nous ne trouvons moyen de fuir et échapper. Frère, dit Hauffroy, qui de trahison étoit plein, je vous dirai ce que nous ferons aussitôt que nous verrons Guernier vaincu: avant qu'il confesse la trahison nous entrerons dedans le champ en faisant signe de maintenir Orson, et nous couperons la tête à notre neveu, par ce moyen la trahison ne pourra être révélée. On ne peut mieux dire ni penser, dit Henri, Ainsi se consultoient les deux maudits traîtres pour couvrir leur trahison, pendant que les deux champions se battent dans le champ l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, vous voyez bien que contre moi ne pouvez vous défendre; pensez plutôt à vous rendre et à confesser votre maudite trahison; je vous promets de vous sauver la vie; faites votre paix avec le roi Pépin, et vous enverrai près l'empereur de Grèce mon père, qui pour l'amour de moi dans sa cour vous gardera et grand gage vous donnera. Orson, dit Guernier, de rien ne me sert ta prouesse, car puisque j'ai perdu une oreille, jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir ou ton corps conquérir, et te livrer à mort honteuse que de ternir mon honneur. Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde; mais puisque vous avez envie de mourir, en moi avez trouvé bon maître, pensez de vous défendre, car voici votre dernier jour; alors il alla vers Guernier, et à si grande force de bras se jeta sur lui, que son heaume de la tête lui ôta. Lorsque Hauffroy vit qu'il n'y avoit plus de remède, il cria tout haut: Orson, ne le veuillez tuer, car bien connoissons qu'à grand tort on vous a accusé, et en voulons faire justice ainsi qu'appartient aux traîtres, et jamais ne voulons le laisser vivre ni connoître pour parent. Il entra dans le champ et dit à Guernier: Beau neveu, confessez votre cas et la manière de la trahison, et ferons tant auprès du roi, que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison et mis le couteau dans le lit; comme il disoit ces paroles, Hauffroy tira subtilement son épée, en frappa si fort Guernier, qu'il l'abattit mort, afin qu'il n'en puisse dire davantage; puis il dit: Seigneurs, que ce traître soit mené au gibet, car il a desservi mon cousin Orson. Il lui dit: Cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eue; car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme, que la loyauté voulez garder et maintenir. Pour Guernier, s'il n'étoit mort, je ne voudrois le réclamer pour parent, puisque de trahison faire se mêloit.

Incontinent vint la belle Fezonne, qui doucement accolla Orson; alors le roi Pépin lui demanda: Beau neveu, avez-vous plaie dangereuse sur votre corps?

Oncle, dit Orson, graces à Dieu, je n'ai rien ; j'ai vaincu les deux mauvais monstres, desquels Hauffroy a fait confesser la trahison a Guernier, qui comme prud'homme lui a ôté la vie. Ah! beau neveu, ne le crois pas trop de léger, car quelque semblant qu'il te fasse, il est participant de la trahison, mais à tant m'en veux tenir pour l'heure présente. Le roi et ses barons retournèrent à Paris, bien joyeux de la victoire et de l'honneur qu'Orson avoit acquis. Hauffroy et Henri, en ce jour, disoient de bouche du bien, et de cœur sa mort désiroient. Mais peu après vint le temps que leur fausse et maudite trahison fut connue, et que de leurs maux furent punis comme ils l'avoient bien mérité. Je laisserai à parler sur cette matière, et parlerai de notre chevalier Valentin, qui par le pays chevauche dolent et déconforté pour sa douce amie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle étoit en Inde-la-Majeure, où le roi d'icelle la faisoit garder pour l'épouser et prendre pour femme, ainsi qu'avez ouï faire mention.

CHAPITRE XXXV.

Comme Valentin enquérant Esclarmonde arriva à Antioche, et comme il se combattit contre un serpent.

VALENTIN qui sur la mer étoit monté pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche ; quand il fut dedans, Pacolet qui bien savoit parler, prit logis pour lui dans un riche hôtel ; mais leur hôte fut cauteleux, car quand ils furent en leur chambre retirés, il alla écouter. Il entendit Valentin qui de Dieu et de la Vierge Marie parloit ; par quoi il se douta bien qu'ils étoient Chrétiens, et à cette heure partit et alla vers le roi d'Antioche, à qui il dit : Cher sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre Chrétiens, lesquels sans payer nul tribut sont entrés sur vos terres, et afin que vous ne m'en puissiez faire aucun reproche, je suis venu vous en avertir. Ami, dit le roi, ainsi tu dois faire ; va-t-en les quérir et me les amène. Alors partirent plusieurs sergens et officiers pour aller avec l'hôte quérir Valentin et toute sa compagnie, lesquels furent amenés au palais devant le roi. Quand le chevalier Valentin le vit, hautement le salua, en disant : Sire roi, Mahomet auquel vous croyez, veuille vous garder et défendre de toute sa puissance. Icelui Dieu, qui pour nous en la croix souffrit, en mon adversité, veuille me donner bon confort de la chose que je requiers. Chrétien, dit le roi, tu te montres hardi, quand en ma présence tu fais mémoire en ton Jesus, lequel je n'ai jamais aimé. Je te fais savoir que de deux choses, l'une te convient de faire, ou la mort recevoir. Roi, dit Valentin, or dites-moi votre volonté, car plusieurs choses je voudrois bien faire, plutôt que la mort endurer, quoique cependant j'ai ouï dire que dans votre royaume il y avoit répit pour les Chrétiens en payant le tribut. Ma foi, dit le roi, cela est vrai ; mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort, il vous faut renier votre Dieu, et si ce faire ne voulez, il vous faut combattre un serpent hideux et horrible, qui depuis sept ans vient devant cette ville, et tant de gens a dévorés, que le nombre est inestimable et inconnu. Voyez laquelle des deux choses vous voulez accepter, car autrement vous ne pouvez sauver votre vie. Valentin lui dit : Quand par force il me le faut faire, le lieu est très-mauvais pour moi à départir, non pourtant dites-moi, s'il vous plaît, si vous avez vu la bête et de quelle forme elle est, quelles sont ses manières et façons. Chrétien, dit le roi, je te dis que j'ai vu sa tête et l'ai considérée ; apprends qu'elle est hideuse et plus grande de corps qu'un cheval, les aîles fort grandes, empennées comme celles d'un griffon, porte la tête d'un serpent, le regard très-ardent, la peau couverte d'écailles fort dures et épaisses ; ainsi comme

un poisson qui nage en la mer, portant pieds de lion très-poignans et aigus plus qu'un couteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez elle est bien hideuse et horrible, mais nonobstant toute sa force, si vous voulez croire en Jesus-Christ, et me promettre de recevoir le baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, je m'en irai essayer contre elle en la garde de Dieu, et mettrai mon corps en danger sans nul homme vivant mener avec moi. Chrétien, dit le roi, je te jure sur ma foi, que si tu peux la détruire, moi et tous mes gens renonçons à Mahomet, et toute ta volonté ferons, mais tu ne peux dire que de toi n'a garde de danger, car jamais nul n'y alla qui par elle ne fût dévoré. Sire, dit Valentin, laissez-moi faire; car tant me fie au doux Sauveur Jesus, qu'il me gardera contre la mauvaise bête; par telle condition que promesse me tiendrez. Oui, dit le roi, pense de bien œuvrer; car si de la bête tu peux nous délivrer, je te jure mon Dieu Mahon, que ta loi prendrons et laisserons là la nôtre. Hé bien, dit Valentin, j'y mettrai peine. Alors manda des ouvriers, à qui il fit faire un écu artistement composé, auquel fit attacher plusieurs broches de fin acier plus poignantes qu'aiguillons, fortes et solidement assises, ayant un pied de long. Quand l'écu fut ainsi fait, Valentin se vêtit de son harnois et mit son heaume sur sa tête; puis prit son épée et en l'honneur de Dieu la baisa; alors il prit congé et monta à cheval pour aller combattre la bête. Grands et petits montèrent sur les murs et regardoient Valentin, qui aussitôt qu'il fut hors de la ville, on ferma les portes après lui; car bien pensoient qu'il ne dût jamais retourner. Or étoit la bête de telle condition que tous les jours il lui falloit délivrer pour sa proie quelques bêtes ou personnes, et qui manquoit à lui donner, il n'étoit homme qui ôsât sortir de la cité; mais sitôt qu'on lui avoit donné sa proie, elle s'en retournoit en son lieu et s'y tenoit, ne faisant nul mal à personne. Cependant il étoit de coutume par toute la cité et environs, que larrons, meurtriers et autres mauvaises gens, qui par sentences et jugemens étoient condamnés à mourir, étoient menés et livrés pour servir de proie au maudit et hideux serpent; il y avoit même des gens qui parmi les ports alloient chercher les Chrétiens et les menoient en la cité d'Antioche pour les faire dévorer, par le serpent. Quand ledit serpent aperçut Valentin venir devers lui, il commença à baisser ses aîles très-fièrement en jetant feu et fumée par la gueule. Ah! Dieu, dit Valentin, veuillez-moi secourir et préserver d'entrer en ce lieu fort en passage et me donner force et puissance pour que je puisse accroître votre loi: alors il descendit de cheval, laissant sa hache tranchante à l'arçon de sa selle, puis alla vers le serpent, qui fut fort orgueilleux; mais ainsi qu'il approchoit de lui pour le frapper, il leva sa patte grosse et large, et Valentin jeta son écu au-devant, tellement que la bête frappa dessus les broches qui étoient pointues et se fit grand mal, il jeta un cri effroyable en se retirant en arrière; Valentin armé de courage le suivit; mais quand la bête le vit approcher, elle se leva toute droite dessus les pieds de derrière et les pieds de devant, croyant abattre à terre Valentin, qui se couvrit de son écu; alors la bête redoutant les broches, se retira. Par Mahon, dit le roi, qui étoit en une haute tour, voyez là un chevalier très-vaillant, qui doit être bien prisé: d'autre part fut la reine nommée Rosemonde, qui pour la beauté de Valentin et de sa hardiesse, fut touché au cœur de son amour. Si merveilleuse et si grande fut la bataille entre Valentin et le serpent, que si ce n'eût été l'écu poignant que la bête craignoit, bientôt eût jeté Valentin à terre; mais il tenoit l'écu d'un bras, dont bien lui valut, et de l'autre son épée dont il le frappa d'un grand coup près de l'oreille; mais la peau étoit si dure que l'épée rompit. Vrai Dieu! dit Valentin, veuillez-moi aider et secourir contre cet ennemi qui tant est horrible et fier. En grand danger fut Valentin qui son épée avoit perdue; car le serpent s'échauffa, et d'une de ses pattes le frappa si fort, que d'un de ses ongles le harnois lui rompit et la chair entama. Valentin se retira en arrière, et tira un

glaive bien pointu, qu'il jeta à la bête si droit, qu'en la gueule lui entra d'un demi pied; dont le serpent n'en tint compte. Alors Valentin courut vers son cheval, prit la hache qui à l'arçon de sa selle étoit, revint vers la bête, faisant le signe de la croix, en demandant à Dieu confort; puis s'approcha de la bête qui bien guettoit, et avec la hache sur la queue lui frappa tellement, que la peau jusqu'à l'os coupa, et fit sortir le sang à grand randon, dont les Payens et Sarrasins, qui sur les murs étoient, furent émerveillés de sa vaillance. Rosemonde, qui volontiers le regardoit, dit tout bas: Ah! beau chevalier, Mahomet te veuille aider et ramener en joie; car de tous les Chrétiens que j'ai vus, jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. Valentin se combattoit avec le serpent, qui de sa queue grosse et pesante plusieurs fois l'a frappé, dont si fort l'a travaillé, qu'à terre l'abattit; mais il tenoit sa hache, de laquelle il savoit bien jouer, et en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent, qu'il lui en coupa un quartier, dont il jeta un si grand cri, que toute la ville en retentit, puis il frappa des ailes et en l'air s'envola par-dessus Valentin, et le frappa de ses pattes poignantes si grand coup sur la tête, que le heaume lui arracha et abattit le chevalier à terre; mais par sa grande diligence fut aussitôt relevé; dolent de ce qu'il avoit sa tête nue. Dieu et la Vierge se prit à réclamer, en regrettant souvent la belle Esclarmonde. Quand ceux de la cité virent qu'il avoit perdu son heaume, bien pensoient que jamais il ne dût échapper. Par mon Dieu, dit le roi, bien peut-on dire maintenant que le chevalier Chrétien jamais par-deçà ne reviendra. Alors Pacolet fut si dolent, que pour l'amour de Valentin, se prit à pleurer. Hélas! dit-il au roi, faites-moi ouvrir les portes et me donnez un harnois, car je veux aujourd'hui avec mon maître vivre ou mourir; donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête. Pacolet fut aussitôt armé et lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu et alla vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point ne le reconnoissoit. Pacolet lui cria: Sire, je suis votre serviteur, qui viens devers vous pour vous secourir. Ami, dit Valentin, ici me faut mourir; car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse; pour Dieu, saluez mon pére et ma mère, ainsi que mon frère Orson que j'ai si chèrement aimé, et ma mie la belle Esclarmonde. Mon cher ami, allez-vous-en d'ici, car quand vous mouriez avec moi je n'y peux avoir profit. Ainsi que Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le serpent s'apercevant qu'il ne portoit point l'écu, vint aussitôt vers lui, et par sa senestre jambe le prit et sous lui l'abattit, en lui donnant si grand coup de patte, que durement le navra, il l'eût même tué si ce n'eût été Valentin qui de sa hache le férit tant que le nez lui coupa. Le serpent cria et fit un bruit d'enragé. Alors Valentin vint pour prendre son heaume et le mettre en sa tête; mais ainsi qu'il le crut prendre, il vit venir la bête, lors prit l'écu pour couvrir sa tête, et le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis blessé, il me faut retourner en la cité pour guérir ma plaie, car j'ai tant perdu de sang que le cœur me faille. Ainsi prirent congé; mais aussitôt que le serpent le vit s'éloigner, il ouvrit ses grandes aîles et vola devers Pacolet, qui le voyant venir, retourna près de son maître. Le serpent revint pour assaillir Valentin, qui le voyant, lui jeta sa hache si à point, que de ce coup lui coupa une aîle, de quoi il fit un cri si terrible, que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvoit tourner autour de la bête, ni lever la hache tant il étoit fatigué, mais il fit tant qu'il monta sur un arbre; et la bête qui ne pouvoit plus voler, très-cruellement le regarda en jetant par la gueule feu horrible et puant. Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu et j'irai vers la bête à l'aventure. Ami, dit Valentin, retournez en la cité pour vos plaies médeciner, car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que par moi. Après qu'il eut dit ces paroles, il descendit de l'arbre, en faisant le

signe de la croix, puis alla vers le serpent qui contre lui couroit en jetant feu et flammes; par grand désir Valentin mit l'écu que le serpent redoutoit devant lui, et de sa hache tellement le frappa, qu'il lui coupa la cuisse senestre et l'abattit par terre. Le serpent crie et bruie plus merveilleusement que devant; mais Valentin le poursuivit avec hardiesse, et lui enfonça la hache si avant dans la gueule qu'il l'abattit mort, et jeta telle fumée, que tous ceux qui le regardoient en furent émerveillés. A la même heure que le serpent fut mort, il tomba dedans Antioche une grosse tour, dont cette aventure fit dire l'un à l'autre que c'étoit l'ame du Diable qui par-là étoit passée. Franc chevalier, dit le roi, sur tous les autres vous êtes le plus vaillant et hardi; votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, quand par votre prouesse nous avez délivrés de l'ennemi qui nous a fait tant de dommages. Le roi fit chèrement garder Valentin, et luiportoit si grand honneur, qu'il prit envie à la reine Rozemonde de lui parler; car elle en étoit si amoureuse, que dès la première fois qu'elle le vit, son cœur en lui arrêta, et pour l'ardeur de son amour, vouloit pourchasser la mort du roi son mari, comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE XXXVI.

Comme après que Valentin eut vaincu le serpent, fit baptiser le roi d'Antioche et tous ceux de sa terre, et de la reine Rozemonde qui étoit amoureuse de Valentin.

QUAND le noble Valentin eut repris un peu de repos pour se rafraîchir et ses plaies médeciner, il alla auprès du roi, et lui dit: Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jesus-Christ si je vous délivrois du serpent; or notre Seigneur m'a fait la grace que je l'aye mis à mort, pour cette cause, sire, je vous appele au serment non par contrainte, vous devez vous convertir, mais le miracle est évident que Jesus mon Créateur a devant vous voulu montrer; car bien pouvez savoir que par force corporelle ne l'ai pas conquis mais bien par la vertu de mon Dieu, en qui je crois et en qui j'ai mis toute ma confiance. Franc chevalier, dit le roi, sachez que je veux vous tenir ma promesse, et que ma volonté est de renoncer à Mahomet et de croire en Jesus-Christ. Alors il fit publier par toute sa terre que grands et petits crurent en Jesus-Christ et laissassent la loi de Mahomet, sous peine d'avoir la tête coupée. Les Sarrasins et Payens furent de graces si remplis qu'à la sainte foi par Valentin furent tous conservés. Aussitôt la reine manda Valentin en sa chambre secrètement, lequel alla devers elle. Dame, dit Valentin, vous m'avez mandé et je viens comme celui qui est prêt à accomplir votre volonté. Hélas! dit la dame, l'honneur, le sens, le savoir, la force et la hardiesse qui sont en vous fait votre grande noblesse, sur tous vivans priser et honorer pour les vertus qui sont en vous, car la dame qui en seroit aimée, pourroit bien dire que de tous chevaliers elle auroit le plus vaillant, le plus noble et le plus beau. Or plût à Dieu que je puisse faire ma volonté et qu'à nul ne fusse sujette; car je prends sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimeroit, si tant de graces vous plaisoit me faire que mon amour vous fût agréable. Dame, dit Valentin, de tant de biens vous remercie; car vous avez épousé un roi vaillant et redouté, qui sur tous devez aimer et chérir. Chevalier, dit la dame, je l'ai long-temps aimé; mais depuis le jour que je vous vis, mon cœur de vous ne départit. Quand Valentin vit que la dame avoit tel courage, le plus doucement possible devers la reine s'excusa de son amour. Dame, dit Valentin, si le roi le savoit, jamais nul jour n'arrêteroit tant qu'il vous eût à mort livré. Il est âgé, vous êtes belle dame, il vous

fau

faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte cité de Jérusalem visiter le sépulcre de notre Seigneur Jesus-Christ, qui fut mis en croix pour nous, et au retour s'il arrivoit que le roi fût mort, lors je parferai votre volonté. La reine Rozemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si fort frappée, que de la mort du roi fut convoiteuse : il arrive souvent que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un et l'autre, et plusieurs femmes attentent à la mort de leurs maris pour parvenir à leurs volontés; c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer follement les choses, par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit la reine Rozemonde, qui pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit quand le roi dut se coucher, et que le vin lui fut apporté, la dame prit la coupe et y mit dedans un tel venin, que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper; puis en montrant signe de grand amour au roi lui présenta, lequel fut fort sage et plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jesus-Christ, fit le signe de la croix, et aussitôt aperçut le venin qui devint trouble et vit le poison. Par ma foi, dit le roi dame, vous avez failli: mais je promets à Dieu, qui tout le monde forma, que le venin que vous m'avez préparé à cette heure vous le ferai boire, ou vous me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas! sire, dit la reine, qui à terre se jeta, je vous requiers pardon; sachez que Valentin pour mon amour avoir m'a fait cette chose entreprendre. Parbleu, dit le roi, dame, je vous crois bien; mais par mon sceptre royal, puisque par mauvais conseil cette chose m'avez faite, je vous pardonne et n'ayez aucun doute. Cette nuit le roi coucha avec Rozemonde, qui le baisant et accolant toute la nuit, lui disoit : Sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui ainsi vous a voulu trahir. C'est bien mon intention, dit le roi. Elle en fut si triste, qu'en cette nuit elle parla à une chambrière, qui sur toute autre la tenoit secrète, et l'envoya devers Valentin pour le prévenir de la volonté du roi contre lui, et comme elle avoit failli de lui faire boire le venin, et que par force elle avoit confessé que c'étoit lui qu'il lui avoit fait faire. La chambrière fit promptement le message. Quand Valentin ouït les nouvelles qu'il étoit accusé de la chose dont il étoit innocent, de grandes merveilles se signa plusieurs fois, disant : Douce dame, qu'est-ce que courage de femme? Or il me faut pour l'amour de la reine partir d'ici comme traître; comme je ne veux découvrir à personne sa trahison, ainsi j'aime mieux partir de ce pays, que de faire connoître son déshonneur. Alors il fit mettre ses gens en état, puis seller les chevaux, et devant le jour fit ouvrir les portes, incontinent sortit de la ville, et tant chevaucha qu'il arriva en un port de mer, où il trouva une nef d'un marchand; voulant passer la mer, aussitôt entra dedans et se mit avec lui, en priant Dieu dévotement que de la belle Esclarmonde il pût avoir nouvelle. Le lendemain dès que le roi fut levé il entra en son palais et fit assembler tous ses barons et chevaliers, et leur dit : Seigneurs, je suis fort courroucé, quand par l'homme du monde en qui plus je me fiois, je me trouve déçu et trahi, c'est le faux Valentin, lequel par sa maudite passion, a la reine ma femme de déshonneur requis, et lui a conseillé de me faire mourir par poison; ainsi veuillez me conseiller quel jugement je lui dois faire et de quelle mort il doit mourir. Sire, dit un sage baron, de le condamner à mort en son absence, ne seroit pas raison ni justice royale, que ne doive entendre les raisons qui veut faire bonne justice. Alors le roi commanda que Valentin lui fût amené; mais son hôte vint lui dire qu'il étoit parti de chez lui devant l'aube du jour, dont il fut si dolent, qu'il fit armer ses gens pour le suivre; mais ils perdirent leurs peines.

CHAPITRE XXXVII.

Comme le roi d'Antioche fut occis par Brandiffer pour avoir renoncé à sa loi, et comme l'empereur de Grèce et le Verd-Chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe.

Après que le roi d'Antioche fut converti à la foi chrétienne, le père de Rozemonde sa femme, qui entre les autres princes étoit convoiteux et hardi aux armes, eut si grand dépit de ce qu'il avoit renoncé à sa loi, qu'il lui manda qu'il eût à lui renvoyer promptement sa fille, mais le roi d'Antioche n'en tint compte. Pour ce refus Brandiffer qui étoit sire de Falisée, vint l'assiéger avec cent mille Payens, qui firent tant, qu'en moins de quatre mois la cité fut livrée par un traître et le roi pris, lequel n'ayant voulu renier la loi de Jesus-Christ, Brandiffer le fit mourir au milieu de la cité, puis envoya sa fille en sa terre, et se fit couronner roi d'Antioche. Après ces choses faites, il se remit en mer pour retourner dans son pays; mais un orage le contraignit de descendre en Grèce près d'une cité nommée Crétophe. Or il arriva qu'en cette cité, pour certaines causes, l'empereur de Grèce y étoit nouvellement arrivé, mais la fortune lui fut contraire, car de la venue des Payens n'étant averti, un matin à l'heure de prime, accompagné du Verd-Chevalier et de plusieurs puissans chevaliers de Crétophe, il sortit pour s'ébattre, sans garde ni guet; mais par malheur l'empereur et le Verd-Chevalier furent pris et ceux de la compagnie déconfits par les gens de Brandiffer, qui alors coururent jusqu'aux portes de Crétophe, où ils perdirent leurs peines, car la cité fut à force de gens garnie, il leur convint de retourner. Ceux de Crétophe furent courroucés de la perte de l'empereur et du Verd-Chevalier; ils firent transmettre deux lettres par un héraut à la reine Bellissant, lui mandant la prise, et demandant secours contre leurs ennemis, afin qu'ils n'emmenassent l'empereur en leur pays. Dolente fut la dame de la prise de son mari; alors manda ses capitaines, et ses gens fit assembler du pays de Grèce, d'autre part elle envoya des hérauts vers le pays de France, pour avoir secours de son frère le roi Pépin et de son fils Orson. En peu de temps sortit de la cité de Constantinople une grande armée pour aller en la ville de Crétophe secourir l'empereur contre Brandiffer, qui fut subtil et malicieux, car il avoit mis par tout le pays chevaucheurs et gardes, par lesquels il eut l'entreprise des puissances; de peur de perdre ses prisonniers et toute son armée, il les fit mettre en mer, et tant naviguèrent qu'ils arrivèrent en Liesse, et dans cet endroit prirent terre, et allèrent en un fort château, dans lequel Brandiffer faisoit garder ses deux filles Rozemonde et Galatie, qui, surpassant toutes les autres en beauté lui avoient été demandées par vingt-quatre rois Payens; comme il ne vouloit pas encore les marier, c'est pourquoi il les faisoit garder soigneusement en ce château, parce que de tous les autres de sa terre étoit le plus puissant. Ce château étoit haut et fortifié de tours épaisses et quarrées; il y avoit au milieu un donjon et une porte double en fer, de larges fossés et remplis d'eau l'entouroient, et on ne pouvoit y entrer que par un pont subtilement composé, par lequel il ne pouvoit y passer qu'une personne à la fois, et à l'entrée de ce pont il y avoit deux lions terribles qui la gardoient. La pucelle Galatie étoit gardée au donjon, au-dessous duquel il y avoit une fosse profonde et obscure, en laquelle furent mis l'empereur et le Verd-Chevalier avec dix autres Chrétiens, où ils furent longtemps en peines et en douleurs. Je laisserai à parler de cette matière et parlerai d'Esclarmonde, que le roi d'Inde tenoit en ses prisons, ainsi qu'il a été dit ci-devant

CHAPITRE XXXVIII.

Comme la belle Esclarmonde après que l'an fut accompli contrefit la malade, afin que le roi d'Inde-la-Majeure ne l'épousât; et du roi Lucar qui voulut venger la mort du roi Trompart son père, à l'encontre du roi d'Inde-la-Majeure.

Or avez ouï réciter comme le roi de l'Inde, après qu'il eut fait mourir le roi Trompart, lequel sur le cheval à Pacolet avoit emporté Esclarmonde. Celui roi d'Inde voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avoit fait serment de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an, que celui terme donna le roi, et que durant ce temps la fit chèrement garder. Or la dame avoit pensé que pour dissimuler et éloigner sa douloureuse fortune, espérant que par quelque manière elle pourroit avoir aide et secours; mais son espérance fut vaine, car de nul n'eut confort icelui terme fini. Ainsi vous dirai de quoi elle s'avisa pour mieux garder sa foi, et tenir sa loyauté à Valentin. Quand la belle Esclarmonde s'aperçut que le terme étoit passé, et que nul excuse ne pouvoit plus trouver devers le roi, fut bien au cœur courroucée, et le noble Valentin, la regrettoit en jetant soupirs douloureux. Quand elle eut pensé et considéré sa piteuse fortune, pour plus honnêtement maintenir son honneur et éloigner tout blâme, par un matin demeura dans son lit sans se lever, en se plaignant fort piteusement d'un grand mal de tête. On fit alors savoir au roi que la belle Esclarmonde étoit malade, il en fut fort fâché, et aussitôt vint la visiter; mais ainsi qu'il voulut mettre la main à son chef pour la toucher et conforter, elle lui prit le bras et la tête feignant de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris; puis elle tourna les yeux en fronçant toute la face et faisant laide vue; tellement que de ses contorsions le roi en fut émerveillé, et de la grande peur qu'il eut, il sortit de la chambre, et fit venir des dames pour la belle visiter, et leur dit: Pour Dieu, ayez soin de ma mie Esclarmonde; car par Mahon, je doute fort qu'elle ne vienne enragée et toute forcenée. En ce point la dame se tint et maintint longuement, et si bien joua son rôle, qu'au bout de quinze jours elle avoit plutôt l'air d'une bête que d'une femme raisonnable; tant de folles manières fit, que tous les serviteurs, dames et demoiselles l'abandonnèrent, car de ses ongles elle égratignoit tous ceux qui vouloient s'approcher d'elle, qui pour cette cause, resta seule enfermée dans sa chambre; on lui donnoit par une fenêtre à boire et à manger comme à une bête: le jour elle faisoit manière que sa maladie croissoit, en déchirant ses robes, sa chemise vêtissoit dessus sa robe, tantôt droite, tantôt sens dessus dessous; elle frottoit ses mains à une cheminée, puis son visage noircissoit en telle manière que sa plaisante face blanche étoit devenue noire et enfumée. En cet état le roi vint la voir, et au cœur fut touché de son triste et piteux état. Hélas! dame, dit-il, trop mal me va, quand en ce point je vous vois, car le temps est maintenant venu que de vous je devois avoir tout plaisir et liesse. Dame, prenez en vous confort, et ne soyez en votre maladie si dissolue. Quand la dame ouït le langage du roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais plus que devant contrefit l'enragée en sautant contre la cheminée, des mains noircissoit sa face, une fois elle jetoit un cri gracieux et l'autre fois un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs et de soupirs étoit entremêlée sa contenance pour mieux et honnêtement son entreprise couvrir et son honneur garder. Par Mahon, dit le roi, de toutes les choses que je vis, voici la nompareille. Or je veux que la dame soit menée en la Mahomerie devant nos Dieux, et que pour elle nous fassions tous prières, afin qu'il veuille

l'aider et secourir, et le guérir de sa maladie. Ainsi que le roi l'avoit dit, elle fut menée au Temple; mais plus on la mettoit auprès de l'image de Mahon et de son autel, plus elle faisoit paroître que sa maladie augmentoit, dont le roi voyant que cela étoit inutile, la fit ramener dans sa chambre comme devant, où elle continua son entreprise dans l'espérance de revoir Valentin, duquel je vais vous parler. Le chevalier Valentin d'ardent désir cherchant sa mie la belle Esclarmonde par le pays, chevaucha avec Pacolet qui jamais ne voulut l'abandonner. Or chevauchèrent tant, qu'ils arrivèrent en Esclardie, terre du roi Trompart, qui comme je l'ai dit, sur le cheval de Pacolet avoit emmené la belle Esclarmonde. En cette cité ils demandèrent des nouvelles du roi Trompart, et on leur raconta comme il avoit été occis en l'Inde-la-Majeure, et comme son fils Lucar vouloit venger sa mort. Pour ce faire il avoit assemblé quinze rois avec force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savoit la langue du pays, demanda des nouvelles du roi Lucar à son hôte, qui lui conta comme il avoit fiancé et promis d'épouser la fille de Brandiffer, laquelle avoit été auparavant mariée au roi d'Antioche, dont il avoit été mis à mort par lui, pour avoir abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre de telles nouvelles, et sur les fortunes du monde commença fort à penser en considérant les grands inconveniens qui sont arrivés et arrivent tous les jours. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son hôte: Dites-moi, si vous le savez, ce qu'est devenue une femme fort belle que le roi Trompart menoit avec lui? Par Mahon, dit l'hôte, nulle nouvelle n'en avons ouïe par deçà. Or, dites-moi où est pour le présent le roi Lucar, car j'ai grande envie d'aller le saluer et lui offrir mes services pour le suivre en guerre. Seigneur, dit l'hôte, il est en Esclardie, accompagné de cent mille Sarrasins; car il attend Brandiffer, qui en ce lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles, il eut grande espérance d'avoir nouvelle de sa chère Esclarmonde. Alors il partit de la cité et alla vers Esclardie, feignant avoir désir de servir le roi Lucar; mais autrement pensoit, comment il trouveroit moyen d'avoir sa mie la belle Esclarmonde en mariage.

CHAPITRE XXXIX.

Comme le roi Lucar, en la belle et grande cité d'Esclardie, épousa Rozemonde.

Ainsi que le roi Lucar, puissamment accompagné et en grand état étoit dans Esclardie, Brandiffer arriva avec sa fille. Quand Lucar sut les nouvelles, il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au-devant. Il fut fort réjoui de voir Rozemonde; mais autant il en étoit joyeux, encore plus la dame en son cœur étoit triste, car sur tous autres elle lui vouloit mal et ne l'aimoit point; mais toujours regrettoit Valentin. Au palais royal la dame fut menée et convoyée par plusieurs rois, barons et chevaliers, et devant l'image de Mahomet à Lucar fut donnée et épousée. Or il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites à cette occasion parmi la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha sur les champs désirant parvenir à son intention; il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la voix gracieuse d'une dame, qu'un Sarrasin tenoit par force sous un arbre, qui contre sa volonté vouloit faire d'elle à son plaisir. Valentin qui l'avoit entendu, dit à Pacolet: Mon ami, chevauchons de diligence, car j'ai ouï une femme en ce bois qui hautement crie et se lamente, nous ferons bonne œuvre de la secourir. Sire, dit Pacolet, laissez la dame et ne vous mettez en peine de son fait, car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle le fait exprès, et vous en pourroit plutôt arriver mal que bien. Vous parlez follement, lui dit Valentin, car l'homme n'est

pas noble de courage s'il ne maintient les femmes et ne les secoure en leurs nécessités, et je vous dis que tous les nobles cœurs doivent pour les dames exposer leurs corps. Alors il piqua des éperons et entra dans le bois où il aperçut la dame que le Sarrasin tenoit. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la dame à votre gré, il faut que contre mon corps éprouviez le vôtre, et vous pourrez bien connoître que de votre amour elle n'a que faire; ainsi il vous convient de la laisser ou me combattre. Par Mahomet, dit le Payen, je vous l'octroie; mais je vous dis franchement que vous êtes très-mal venu, quand pour m'empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nulle cause avoir. A ces mots laissa la dame et monta sur son cheval, puis de l'écu se couvrit et prit une lance; alors ils s'éloignèrent l'un de l'autre: le noble Valentin vint de si grand courage contre le Sarrasin, qu'à travers le corps le perça tant qu'à terre l'abattit mort. Alors il alla vers la pucelle et lui dit: Mademoiselle, or vous êtes à cette heure vengée de votre ennemi, je vous prie de me dire par quel moyen il a pu vous amener en ce bois. Ah! Sire, je vous dirai la vérité. Sachez qu'au soir il s'en vint loger en l'hôtel de mon père; pour mieux faire à sa volonté, cette nuit est allé en la chambre de mon père et l'a tué; puis m'a amenée ici pour ravir mon honneur, de laquelle chose votre vaillance m'a aujourd'hui gardée; ainsi vous pouvez faire de mon corps à votre bon plaisir. Demoiselle, dit le vaillant chevalier, par moi votre beau corps n'aura dommage ni vilainie; retournez en votre maison, et pensez à vous comporter sagement. Alors Valentin laissa la pucelle et prit son chemin vers Esclardie. Les gens du Sarrasin vinrent devers leur maître, qui le voyant mort et gissant sur l'herbe, retournèrent en Esclardie bien tristes et dolens en faire part au roi Lucar, à qui ils dirent: Très-redouté sire, mal va notre fait, car notre maître, le bon maréchal que vous avez tant aimé, a été tué par des larcons dans un bois. Le roi fut dolent, et à grande quantité de gens sortirent hors des portes; aussitôt qu'ils furent dehors, ils virent venir Valentin, et dirent au roi: Sire, voilà celui qui a mis à mort votre maréchal. Alors les Sarrasins le prirent et le lièrent bien étroitement, en le frappant, par ordre du roi fut ainsi mené. Or Rozemonde qui étoit dans le château, incontinent reconnut Valentin, qui pour lui fut au cœur éprise, et pour le grand amour dont elle l'aimoit, alla vers le roi, et lui dit: Hélas! sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant chevalier qui pour votre prisonnier a été ici amené; car je vous certifie que de tous les vaillans est le plus hardi, avec cela il est souverain. Ce chevalier, sire, est extrait du roi de France, et se nomme Valentin, lequel par sa vaillance devant Antioche tua l'horrible serpent; veuillez le garder chèrement, et à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave; et s'il survenoit quelque grande bataille, par sa puissance vous auriez victoire. Dame, dit le roi, plusieurs fois j'ai ouï parler de sa prouesse, bien ai désiré le voir en ma cour. Il appela ensuite Valentin, et lui dit: Chevalier, n'ayez crainte de mourir; car sachez que dessus tous autres je veux vous aimer et chérir, et tenir à mes gages. Mais tant y a, c'est qu'il vous faudra faire un message pour moi en Inde-la-Majeure dire au roi que je le défie, et que je suis tout prêt et disposé d'aller venger la mort du roi Trompart mon père, lequel a cruellement fait mourir; que je le somme de venir vers moi dedans mon palais pardevant toute la baronnie, la corde au cou, prêt à recevoir la mort telle qu'il en sera ordonné par jugement de mon conseil. S'il ne veut venir, vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie, qu'il ne lui demeurera ni ville, ni château, ni forteresse, que je ne fasse abattre, et ne laisserai hommes, femmes ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, le message ferai volontiers, quoique vous m'envoyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jesus-Christ et en la glorieuse Vierge Marie, qui de plusieurs dangers m'ont toujours préservé.

CHAPITRE XL.

Comme le noble chevalier Valentin partit d'Esclardie pour aller en la cité d'Inde-la-Majeure, pour faire le message du puissant roi Lucar.

QUAND Rozemonde vit que Valentin étoit prêt d'aller en Inde-la-Majeure pour défier le roi, elle rentra en sa chambre, et par une demoiselle secrètement manda Valentin, qui bien volontiers vint devers elle et en grande révérence la salua. Chevalier, dit la dame, soyez le bien venu, car dessus tous autres j'avois grand désir de vous voir. Dame, la grande affection que vous aviez de me voir, je l'avois aussi pour vous. Je sais que depuis que je vous vis la chose est bien engagée, car votre mari le roi d'Antioche est mort depuis mon départ, et que de nouveau êtes mariée à un autre. Or avant peu connoîtrez que pour l'amour de vous je fus chargé de déshonneur et en danger de perdre la vie. Il est vrai, dit la dame, de cela je me tiens coupable, car le grand amour que j'avois pour vous m'a fait la chose entreprendre; mais sachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien récompensée. Quoique mon père et ma mère m'ayent donnée au roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut aimer, et non sans cause, car nonobstant sa puissance, il est dessus tout autre le plus faux traître: je vous dis que depuis que vous êtes dans son palais, il est entré dans une si grande jalousie, qu'il n'en peut durer, ni de bon cœur vous regarder. Pour se défaire honnêtement de vous, il vous envoie en Inde-la-Majeure, espérant que vous n'en reviendrez pas, puisque tous ceux qu'il envoya vers le roi d'Inde, il les a tous fait mourir. Mais de son intention par moi sera fraudé et déçu, car de ce danger vous garderai. Sachez, franc chevalier, qu'il n'y pas long-temps que ce même roi d'Inde me fit demander pour femme, que je l'aimois plus que le roi Lucar, qui est un traître, de laide face, mal gracieux et peu courtois; mais du vouloir de mon père qui fut contraire au mien, je fus refusée au roi d'Inde et donnée au roi Lucar.

Or il est vrai que celui roi d'Inde pour preuve de son amour m'envoya un anneau très-riche, lequel j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui; sachez que jamais à homme vivant ne le dirois hors à vous. Mais comme je vois la mauvaise intention du roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, et de péril vous garderai; votre message parferez et retournerez par-deça comme hardi et vaillant chevalier; mais quoique je sache de certain que de mon amour n'aurez que faire, parce que vous êtes promis à une autre qui est plus belle et plus excellente dame que je ne suis, néanmoins je ne veux point oublier l'amour duquel pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche, lorsque par vous le cruel et horrible serpent fut vaincu, et pour les choses susdites à votre honneur accomplir, je vous dirai ce que vous ferez, quand vous serez arrivé devant le roi de l'Inde, après la révérence faite et le salut donné de la part du roi Lucar qui devers lui vous envoie, sans longue parole de moi vous le saluerez comme loyal ami; que, bien que mon père m'eût donnée au roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli son amour; mais j'espère avant qu'il soit peu que devers lui me retirerai et fera de moi à sa volonté. Vous lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le roi Lucar, quand il menera son ost en Inde, alors il pourra bien, s'il le veut, m'emmener à sa volonté, et afin que le roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir, je vous remercie, et ne doutez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du roi d'Inde, qu'en bref en aurez nouvelles. A ces mots Valentin prit congé de la dame

Rozemonde, et alla vers le roi Lucar, qui pour le conduire lui donna dix mariniers; lesquels lui passèrent un grand bras de mer, qui est entre Esclardie et Indie, ils eurent le vent si favorable qu'à midi partirent d'Esclardie, et le lendemain arrivèrent à un port à une lieue de la cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis dit aux mariniers : Seigneurs, or attendez-moi ici jusqu'à ce que mon voyage et mon message soient faits, car s'il plait à Dieu ne ferai pas long séjour et en bref serai de retour. Par Mahon, dit un marinier aux autres tout bas : Jamais n'en retournera si le diable ne l'y ramène; car de cinquante messagers que le roi y a envoyé, pas un seul n'en revint; bien l'ouït Valentin et nul semblant n'en fit; mais dit en lui-même : Tel parle des affaires qui ne sait comme il en va. Alors il prit le chemin et ne demeura pas long-temps sans arriver en Inde : quand il eut passé un pont, il crut bien être dans la ville, mais avant qu'il y entrât, il lui fallut passer cinq portes dont il fut si émerveillé, qu'il disoit en considérant les fortifications de cette place : Voilà une ville des plus belles que jamais j'aye vue; quand il fut en la place du marché, il vit une haute et belle tour, sur laquelle il y avoit une croix dont il fut émerveillé, parce qu'il savoit bien qu'en la loi Payenne il n'y avoit telles enseignes sans grandes causes ni souffrances. En cette place Valentin trouva un Sarrasin, à qui il demanda la cause et raison de ce qu'il y avoit une croix sur cette tour. Ami, dit le Payen, sachez que cette tour que vous voyez, se nomme la tour saint Thomas, en laquelle il fut lapidé et mis à mort. Or il est vrai que les Chrétiens, qu'ils disent être saint, du consentement du roi, lui ont fondé cette Eglise, en laquelle il y a un Patriarche et cent Chrétiens, qui selon leur loi chantent tous les jours l'Office et font célébrer la Messe; en ce point sont autorisés de faire ces choses, moyennant un grand tribut qu'ils payent au roi d'Inde. Quand Valentin eut appris qu'en cette tour il y avoit un monastère et habitation de Chrétiens pour l'honneur de Dieu et de saint Thomas, fut ému en dévotion d'aller visiter le lieu. Il descendit de son cheval et entra dans l'Eglise, puis demanda à parler au Patriarche qui gouvernoit les Chrétiens. Valentin salua respectueusement le Patriarche, qui lui rendit un honnête salut; puis lui demanda : Mon ami, de quelle nation êtes-vous? quelle créance tenez-vous! Celle de Jesus-Christ, dit-il. Hélas! dit le Patriarche, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir. Père, dit Valentin, de cela n'ayez doute; car je lui porte nouvelles desquells il aura joie; mais d'une chose je vous prie, c'est que vous me déclariez comme et en quelle manière vous demeurez en ce lieu, et comme vous êtes fondé. C'est, dit-il, en l'honneur de M. saint Thomas, martyr, dont nous avons le corps en cette Eglise, et nul Chrétien ne peut venir en ce lieu s'il n'est comme pélerin, mais certaines gens y peuvent venir en sûreté à cause des présens qu'ils font au roi, en outre il nous convient de payer chacun son tribut. Alors Valentin demanda à voir le saint corps, qu'on lui montra en grande révérence et solennité. Valentin mit les genoux en terre, dévotement fit sa prière à Dieu et à saint Thomas. Après toutes ces choses ainsi faites, il monta à cheval et alla devers le palais où le roi faisoit sa résidence pour accomplir son message; en prenant congé du bon Patriarche il lui demanda si nulle nouvelle n'avoit ouï dire depuis peu de temps d'une Chrétienne qui fût venue en cet endroit. Le Patriarche lui dit que non. Valentin partit, et plus ne s'en enquit, car sans faire bruit secrètement vouloit trouver Esclarmonde. Or il ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du palais, et fit son message de la manière que vous entendrez ci-après.

CHAPITRE XLI.

Comme Valentin fit son message au roi d'Inde de la part du roi Lucar, et de la réponse qui lui fut faite.

QUAND le noble Valentin fut devant le palais du roi d'Inde, et qu'il fut descendu de cheval, de cœur hardi et vaillant, sans crainte alla vers le roi, lequel étoit en une salle richement parée, accompagné de trois rois très-puissans, de plusieurs barons et chevaliers Ainsi qu'il entra en la salle, le roi le regarda fièrement, bien se doutant qu'il étoit au roi Lucar, il lui dit tout haut. Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par deçà, n'êtes-vous pas au roi Lucar servant et de ses gens, ne me le célez point! Sire, dit Valentin, je vous dirai la vérité. Sachez que par lui je suis envoyé, et vous apporte nouvelles dont vous serez au cœur déplaisant; d'autre part je vous en apporte de la belle Rozemonde, desquelles vous serez joyeux et content de moi. Messager, dit le roi, je vous fais savoir qu'en dépit du roi Lucar, qui est si orgueilleux et si fier, j'étois délibéré de vous faire pendre et étrangler, mais en considération de la dame dont vous m'avez parlé, n'aurez nul mal non plus que moi, s'il est ainsi qu'enseignes d'elle me puissiez donner ou montrer. Sire, dit Valentin, cela ferai bien, et vous dirai mon message en telle manière, que d'un seul mot ne mentirai pour vivre ou mourir. Il est vrai que je suis au roi Lucar, lequel m'envoie devers vous, et vous mande, que pour vengeance et réparation de la mort de son père le roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son palais tout nu et la corde au cou comme un larron et déloyal meurtrier; et en cet état vent et vous mande que devant sa royale Majesté, en la présence de tous les barons et chevaliers de sa cour, comme homme coupable de souffrir telle mort, ainsi qu'il en sera délibéré et jugé par son conseil. Si telle chose ne voulez faire, et me voulez refuser comme messager ennemi et par lui envoyé, il vous défit et fait savoir que dans peu de temps viendra en votre pays ravager votre terre; telle est son intention, et l'a voué et juré aux Dieux Jupin et Mahon, qu'en toute votre terre ne demeurera cité, ville ni château qui ne soient tous mis en feu, hommes, femmes et enfans passés au fil de l'épée; qu'alors vous pourrez bien connoître que de malheur vous fîtes mourir le roi Trompart, son propre père. Messager, dit le roi d'Inde, bien t'ai ouï et entendu, mais saches que je fais peu de cas des menaces du roi Lucar, et méprise son origine, car on dit ordinairement que tel qui menace a grande peur. Pour faire réponse à ce sujet, je ferai faire une lettre que vous lui porterez, et en icelle sera contenu comme j'ai été défié, et à votre égard, que vous avez accompli votre message; elle lui mandera en outre la bonne volonté que j'ai de lui, et toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra sur ma terre courir; mais au surplus celle de son entreprise n'ai besoin de savoir, si ce n'est de Rozemonde, car entre les autres choses j'ai grand désir d'en avoir nouvelles. Sire, dit Valentin, au sujet de la dame, de sa part je vous salue comme un parfait et loyal ami, et vous mande qu'elle est de nouveau mariée au roi Lucar; mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais ne l'a aimé ni ne l'aimera. Tant est la belle dame frappée et touchée au cœur de votre amour, que jamais n'aura d'autre que vous s'il est ainsi que vous vouliez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendroit avec le roi Lucar son mari, quand il partira d'Esclardie pour venir contre vous; ainsi vous pourrez trouver facilement le moyen de prendre et emmener la belle dame à votre volonté et plaisir. Par Mahon, dit le roi, bien me plaisent ces nouvelles et en suis très-joyeux, si toutefois il est ainsi que vous me le dites.

Sire,

Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse je n'en saurois rien dire : mais pour certain signe et enseigne véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné. Et nonobstant que les femmes soient de léger courage et peu arrêtées en leur propos, il me semble bien que sur tous les autres désire votre amour, et que son entreprise n'est pas une chose feinte. Ami, dit le roi, qui reconnut l'anneau, de ta venue suis joyeux, or va boire et manger, et prendre ton repos ; en attendant je vais faire écrire une lettre que tu porteras au roi Lucar, en réponse à son défi. Valentin, par le commandement du roi d'Inde, fut à l'instant noblement fêtoyé de plusieurs chevaliers. Il s'informa d'eux s'ils n'avoient point entendu parler en ce pays d'une Chrétienne nommée Esclarmonde, mais lui ayant répondu que non, il cessa de parler. Or vint le roi d'Inde et donna les lettres à Valentin qui les reçut en prenant congé de lui, et bien joyeux partit de ce lieu. Hélas ! il ne savoit pas que sa mie Esclarmonde fût en ce pays si près de lui, laquelle continuellement prioit notre Seigneur qu'il lui plût la délivrer de ce lieu et lui donner des nouvelles de son ami Valentin. Or approche le temps qu'elle le trouvera ; mais avant cela le noble Valentin souffrira diverses et piteuses aventures, lesquelles vous seront racontées ci-après.

CHAPITRE XLII.

Comme le chevalier Valentin retourna en la cité d'Esclardie, et de la réponse qu'il eut du roi d'Inde-la-Majeure.

Grande joie eut Valentin de partir de l'Inde-la-Majeure et d'être hors des mains du roi de ladite Inde, qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval, bientôt arriva au port où les mariniers furent bien surpris de son retour, et pensoient en eux-mêmes qu'il n'avoit pas fait son message. Seigneurs, dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi, dit l'un des mariniers, nous sommes tous émerveillés, car jamais n'en vîmes revenir un. Ami, dit Valentin, à qui Dieu aide, nul ne peut nuire. A ces mots monta sur mer, et tant naviguèrent, qu'en peu de temps ils arrivèrent en Esclardie. Valentin sans nul séjour descendit de cheval et monta au palais, où il trouva le roi Lucar, accompagné du roi Brandiffer et de quatorze puissans amiraux, qui tous étoient venus pour le secourir contre le roi d'Inde, furent bien étonnés du retour de Valentin, et sur tous les autres le traître roi Lucar; car jamais ne pensoit qu'il retournât en vie ; il le fit venir devant tous les barons et lui dit : Ami, contez-moi les nouvelles, et dites-moi si le roi d'Inde viendra ou non, et en l'état que je lui ai mandé. Sire dit Valentin, ne vous y attendez pas car il ne prise ni vous ni les vôtres pas un fétu ; il est fier et orgueilleux. Sachez que si vous avez volonté d'aller par delà, il a grand moyen de vous recevoir : afin que vous ne doutiez qu'en mon message n'aye fait faute ni déception, je vous présente ses lettres, en qui vous pourrez connoître son courage et sa volonté. Le roi Lucar les reçut et les fit lire devant tout l'auditoire, qui trouva la chose telle que Valentin l'avoit dit. Quand le roi Brandiffer entendit la réponse du roi d'Inde, pour ce qu'il connut son fier et mauvais courage, il jura par Mahon et Apollon que jamais en son pays ne retourneroit, que mort ou vif n'eût conquis le roi d'Inde ; il fit incontinent armer ses gens. Le lendemain deux cent mille Sarrasins montèrent sur mer. Quand la belle Rozemonde entendit qu'on alloit en Inde-la-Majeure, elle pria fort le roi Lucar de la laisser monter sur mer et de la mener devant Inde, dont depuis s'en repentit. Or furent sur la mer maintes barques et galères garnies de vivres. Le vent fut si favorable, qu'en peu de temps arrivèrent au port ; ils descendirent à terre et placèrent leur ost sur une rivière près de la

cité d'Inde. Le bruit fut bientôt répandu par toute la ville que leurs ennemis étoient arrivés, les ponts furent levés, les barrières et portes fermées, et chacun courut aux creneaux pour voir l'armée. Le roi monta dessus une haute tour pour voir ses ennemis, et du grand nombre qu'il vit, il en fut émerveillé. Par Jupin, dit-il, ici aurai affaire, mais je m'en console, car je suis pourvu de vivres pour deux ans: il aperçut sur la rivière plusieurs tentes et pavillons, desquels il y en avoit trois entr'autres richement ornés en draps d'or, d'argent et de soie, environnés d'écussons, bannières et étendards de diverses manières. Le roi d'Inde, pour avoir plus ample connoissance à qui appartenoient telles armes, appela un hérant qui en cela se connoissoit bien, puis lui montra les lettres et lui demanda de qui elles étoient. Sire, dit le héraut, le premier pavillon que vous voyez si reluisant et richement fait est celui du puissant roi Brandiffer; le second est au roi Lucar votre ennemi mortel, le fils du roi Trompart que vous fîtes mourir; et le troisième que vous voyez plus bas est le tref des dames; alors pensa bien que la belle Rozemonde y étoit, il se prit à sourir de joie, redoubla de force et de hardiesse, en disant à part lui: Il n'est pas temps de dormir qui veut la belle dame avoir; il se doit mettre à l'aventure de corps et de biens; car celui qui ne veut se mettre en peine de la conquérir, n'est pas digne de l'avoir. Pour cette chose, il fit armer ses gens, et en très-grande puissance saillit de la cité dessus ses ennemis, lesquels à peine eurent-ils le temps de s'armer et de se mettre en ordonnance, car ils ne pensoient pas que le roi d'Inde sortît sitôt sur eux; mais les amours qui le menoient, sans grande délibération maintes choses font entreprendre. Lors fut l'assaut grand et la bataille dure. Quand le roi d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour commander ses gens, il laissa la compagnie, et chevaucha vers le pavillon des dames. Rozemonde le vit bien venir, car à ses armes le reconnut, aussitôt sortit seule de sa tente et courut devers lui, qui de son ardent désir s'aperçut, frappa des éperons et alla vers elle, et incontinent monta sur son cheval, comme celle qui légère étoit et de la chose avoit bonne volonté d'accomplir; quand elle fut montée, elle dit au roi d'Inde: Mon ami parfait et secret, soyez le bien venu, car vous êtes celui que tant je désirois et que depuis long-temps j'ai attendu. Quoique depuis le temps que vous me fîtes demander, mon père m'eût mariée, toutefois ça été contre ma volonté, car jamais homme du monde ne hais plus que le roi Lucar, mais il peut sûrement dire que de moi a eu tout le plaisir que jamais n'aura. Puisque Dieu m'a fait la grace de vous avoir trouvé, jamais autre ne requiers avoir, car en tout ma volonté est accomplie et parfaite. Dame, de ce n'ayez aucun doute, car jamais ne vous ferai faute, et je vous promets qu'avant trois jours je vous ferai reine de l'Inde-la-Majeure; en disant ces paroles le roi emmena la belle dame qui en croupe étoit montée. Alors les gardes du pavillon en grand effroi allèrent devers le roi Lucar et lui dirent: Sire, mauvaise nouvelle venons vous dire, car aujourd'hui vous faites une grande perte, qui est que votre ennemi le roi d'Inde emmène sur son cheval la reine Rozemonde, qui tout présentement vient de vous la dérober: pour ce faites aller vos gens après lui pour recouvrer la dame. Or taisez-vous, dit le roi Lucar, et n'en parlez plus; car qui mauvaise femme tient et la perd, n'en doit être fâché. Ainsi répondit le roi Lucar, qui avoit le cœur bien triste, non sans cause. Puis alla vers le roi Brandiffer, et lui dit en cette manière: Sire, bien dois-je avoir de votre fille peu de joie, quand elle s'est accordée de suivre mon ennemi pour marque du mépris qu'elle fait de moi. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi fâché, car aujourd'hui je vous vengerai du traître qui a emmené ma fille. Alors il piqua son cheval pour courir après le roi d'Inde, et avec lui grand nombre de gens pour recouvrer la reine Rozemonde; pour l'amour de Lucar et de tous les autres y fut Valentin, lequel voulut montrer qu'au besoin tous chevaliers doivent leur vaillance éprouver; il frappa des épe-

rons et dit à Pacolet : Il est temps de montrer ta science. Alors Pacolet fit un tel sort, qu'il fut avis au roi d'Inde que devant lui étoit un bois fort épais et une grosse rivière ; il eut si grande peur d'être pris, qu'il fit descendre la dame pour plus légèrement fuir. Quand la reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après ledit roi. Mais Valentin fut après et lui cria : Dame, il vous convient de venir avec moi, car de long-temps m'avez promis que j'aurai votre amour. Ah ! Valentin, bien peu dois-je vous aimer, quand d'amour je vous requis, par vous je fus éconduite ; il m'a été bien force d'en trouver d'autre que vous, mais puisque fortune m'est si contraire que j'ai failli à mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre pauvre sujette et servante, s'il est ainsi que par votre moyen je puisse faire ma paix avec le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai si bien mon devoir, que vous connoîtrez si je vous ai bien servie. Alors il la mena au roi Lucar, à qui il dit : Sire, voyez la noble Rozemonde votre femme, laquelle est accablée de douleurs, qui par force et violence lui a cru faire le déloyal roi d'Inde. Ah ! sire, dit la dame, il dit vérité, car ainsi que la bataille commença je le vis venir devers moi, et crus que c'étoit un de vos barons qui venoit pour me secourir, j'allai près de lui pour me sauver, et sans m'informer de rien je montai sur son cheval ; mais, hélas ! sire, je connus bientôt sa mauvaise volonté et que j'étois trahie ; alors je le pris par les crins et lui égratignai la face de telle sorte, qu'il fut obligé de me laisser aller, et par ainsi avec l'aide de ce chevalier je me suis échappée de lui. Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, n'en parlons plus pour l'heure présente ; car nous avons l'assaut de nos ennemis qui trop nous donne d'affaires : ainsi laissa la dame sans autre réponse et s'en retourna en la bataille. A cette heure retournèrent ceux de l'Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdus ; mais de toutes ces pertes, le roi d'Inde ne regrettoit que celle de Rozemonde.. Hélas ! disoit-il, j'ai bien mal réussi à mon entreprise : mais que Mahon m'aide, je connois que j'ai été enchanté, car il me sembloit que devant moi trouvois bois et rivières courantes ; mais sitôt que je vous eus mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, qui de tous fut estimé de ce qu'il avoit délivré Rozemonde des mains du roi d'Inde elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit ; mais en son cœur le haïssoit et lui vouloit mal ; car autrement eût désiré que la chose fût autrement tournée : cependant elle ne s'en tint pas là, car elle s'étudia et employa à mettre fin à son intention et sa volonté à exécution.

CHAPITRE XLIII.

Comme le roi Pépin étant avec le roi d'Inde-la-Majeure eut connoissance de la belle Esclarmonde.

Je veux vous parler et faire mention de la belle Esclarmonde, laquelle ainsi que devant avez ouï raconter, étoit au palais du roi d'Inde contrefaisant la folle. Or le roi avoit pour coutume que des viandes qu'il mangeoit il en envoyoit à la belle Esclarmonde ; il arriva qu'un jour il appela le roi Pépin et lui donna la viande qui étoit devant lui, et lui dit : Allez en la chambre où il y a une fenêtre, là vous trouverez une folle en pauvre état, portez-lui ceci de ma part : Pépin prit la viande et la porta à la dame ; mais quand il la vit si pauvrement, il en eut compassion, et lui dit : Amie, Jesus qui pour nous souffrit mort et passion, vous veuille aider. Hélas ! ayez confiance en lui et servez-le de bon cœur ; et si vous le faites ainsi, croyez que de votre douleur aurez soulagement ; mais faut croire fermement en lui et recevoir le saint Baptême. Quand la dame entendit que de Dieu

il parloit, elle s'approcha de lui, et lui dit : Ami, de moi n'ayez doute ; mais dites-moi si vous êtes Chrétien, ou si par fantaisie vous dites ces paroles ? Dame, dit Pépin, je suis vrai Chrétien et du pays de France venu. Alors la dame lui dit en soupirant : Vous devez donc connoître le bon roi Pépin et aussi son neveu Valentin ? Il est vrai, dit Pépin, je connois aussi son frère Orson, leur père l'empereur de Grèce et Bellissant leur mère, ainsi que les douze Pairs de France. Lorsque la dame l'ouït, elle se prit à pleurer, en disant : Hélas ! ami, pourrois-je avoir confiance en vous ? Amie, dit Pépin, autant qu'en votre propre père, ce qu'il vous plaira me dire, car par moi ne serez accusée. Sachez, dit la dame, que je contrefais la folle et la malade ; mais autant suis femme sage que fut oncques, car je suis Chrétienne et avois pour époux le noble Valentin ; mais par le faux roi Trompart je fus tollie. Alors la dame lui conta tout le fait et la manière de son état, comme elle avoit été prise, et pourquoi elle faisoit la malade. Quand Pépin eut ouï la triste aventure de la dame, fort piteusement se prit à pleurer ; puis considérant les accidens qui arrivent aux créatures, en redoublant ses soupirs, dit : Hélas ! vrai Dieu, qu'est-ce des ténèbres de ce monde ! Or je vois cette pauvre affligée qui pour tenir sa loyauté, être en triste esclavage et user ses jours. Hélas ! Valentin mon neveu, à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle, êtes et avez été depuis en impatience langoureuse et en grand souci ; plût à Dieu qu'à cette heure vous sussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Après ces paroles il regarda la dame, en disant : Amie, je sais certainement qui vous êtes, et vous ne savez pas qui je suis ; mais puisque vous avez tant de confiance, et que vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que tel vous me voyez, je suis Pépin, roi de France, à qui fortune a été contraire, qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude et nécessité que vous me voyez. Or je sais bien que mon neveu Valentin, en grande inquiétude continuellement vous cherche ; mais s'il plaît à Dieu en bref aura de vos nouvelles, et en joie et sous peu vous vous assemblerez.

A ces mots se pâma la dame, et Pépin la laissa pour aller vers le roi d'Inde qui étoit à table. Or parlerai de Brandiffer et de Lucar, qui les douze Pairs de France et Henri emmenoient prisonniers.

CHAPITRE XLIV.

Comme Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons.

Alors Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France et Hauffroy, où il trouva sa fille Galatie, qu'il aimoit tant, et lui conta la manière de l'entreprise, puis fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison où étoient l'empereur de Grèce et le Verd-Chevalier ; Hauffroy fut mis avec eux. Bien fut dolent Henri, qui n'osa rien dire à Brandiffer ; mais il fut le premier descendu dans la prison, et après fut jeté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroy, dont il se complaignoit fort, parce qu'il en fut blessé. Taisez vous, lui dit Milon, et retirez-vous plus bas, car il y en a d'autres à qui il convient de faire place. Hauffroy qui entendit bien Milon, lui demanda d'où il venoit et qui l'avoit amené là ; mais vous, dit Milon, car je vous avois laissé dedans Angorie. Ah ! dit le traître, à un détour je fus pris et amené ici, et aussi furent les seigneurs mis ici en prison. Quand Hauffroy sut que Pépin n'y étoit point, il feignit d'en être joyeux, car il eut désiré qu'il fût là pendu par le cou. Or sont les douze Pairs de France en obscure prison, où ils se reconnurent tous ; il ne faut pas demander les gémissemens qu'ils firent, car ils s'attendoient à mourir, hormis Orson qui les consoloit, en leur disant :

Seigneurs, prenons patience ; s'il plait à Dieu qu'ainsi soit, et qu'en cette façon nous prenions courage et ne faut pas nous déconforter, mais avoir confiance en Dieu et en nos amis Valentin et Pacolet. Ainsi parloit Orson, qui ne savoit pas que le château fût si fort, et qu'il ne pouvoit être pris que par enchantement. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les seigneurs, il appela Galatie, et lui dit : Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost ; là je dois trouver le roi d'Inde et le roi Lucar, lesquels viennent avec moi en Angorie que les François tiennent ; pourtant gouvernez-vous bien, et sur tout gardez-vous des prisonniers. Père, dit la pucelle, de moi n'ayez doute, ni des prisonniers, car n'en aurez que de bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer du château pour aller à Falisée où il assembla son armée. Là vint le roi Lucar à grande puissance ainsi qu'il l'avoit promis; mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens, parce que sa femme étoit tellement malade, qu'elle mourut au bout de neuf jours ; il en fut si chagrin, qu'il se mit au lit, où il fut douze jours sans parler; ce qui ne déplut pas à Lucar; car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima, comme vous l'avez entendu réciter plus au long

CHAPITRE XLV.

Comme Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, monta sur mer pour aller en Angorie contre les Chrétiens.

BRANDIFFER, accompagné du roi d'Inde et Lucar, avec leurs gens, montèrent en mer pour aller en Angorie, où ils arrivèrent en peu de temps, et ceux qui les virent venir l'allèrent dire à Valentin qui gardoit la cité, attendant la venue du roi Pépin et les douze Pairs de France. Hélas! il ne savoit pas ce qui se passoit. Quand il vit les tentes et pavillons dressés autour d'Angorie, piteusement regretta Pépin ; puis fit venir Pacolet, auquel il dit : Ami, notre fait va mal quand je ne puis savoir nouvelles du roi. Or laissez-moi faire, dit Pacolet, car bientôt en aurons. Le lendemain matin il partit d'Angorie et s'en alla parmi l'ost des Payens jusqu'à la tente du roi Lucar, qui, quand il le vit, lui dit : Ami, où est votre maître qui autrefois me servoit? Ah! dit Pacolet, il est mort et suis demeuré seul. Je voudrois bien trouver maître et valet, dit Lucar ; je veux bien vous retenir à mes gages si bien voulez me servir. Oui, dit Pacolet. Alors le roi le retint à son service ; mais mal le servit Pacolet, car quand il fut nuit, il lui fit un tel enchantement, qu'il l'endormit puis le monta sur un cheval et sans l'éveiller le mena en Angorie dedans le palais. Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Pacolet le mit en une salle devant le feu, et à cette heure le sort ayant failli, Lucar s'éveilla et fut bien effrayé de se trouver là. Pacolet, qui fut mal avisé, se mit devant lui, et lui dit : Beau maître, je suis votre valet, et que vous plaît-il commander ? Lucar voyant qu'il étoit trahi, prit un couteau pointu, et en frappa tellement Pacolet, qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin mena Alors il dit : Vous êtes mort, je puis bien dire que jamais n'aurai un tel ami que vous : or suis-je de tout point dolent, et seul en tristesse demeure, loin de tous mes amis, et auprès de mes ennemis. Hélas! noble roi Pépin, pourquoi ne venez-vous pas? car votre longue demeure portera grand dommage. Ah! faux Lucar, tu as occis celui en qui étoit mon espérance, tu le payeras cher. Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque je suis vengé de celui qui m'a trahi. Alors Valentin fut vers Pacolet, et prit ses tablettes qui étoient en son sein, lesquelles étoient tous les secrets de son art, ainsi qu'il lui avoit dit de les prendre après sa mort, et que la science y étoit écrite par laquelle il sauroit jouer de son sort. A cette heure Valentin vouloit que

Lucar fût jugé à mort ; mais par les seigneurs fut décidé qu'il seroit mis en une tour et sûrement gardé, afin que s'il advenoit que de notre parti un noble fût pris par les Payens, que contre Lucar pût être racheté. Le conseil fut approuvé de tous. Quand Lucar fût en prison, Valentin fit enterrer le corps de Pacolet, lequel fut regretté de tous.

CHAPITRE XLVI.

Comme Brandiffer sut que le roi Lucar étoit en Angorie, et comme il manda à Valentin pour faire l'appointement de son rachat.

Le lendemain fut grand deuil parmi l'ost des Payens pour la perte de Lucar, et particulièrement Brandiffer qui ne pouvoit s'en consoler ; ainsi qu'on le demandoit arriva un exprès qui dit qu'il étoit en Angorie, et qu'il avoit tué Pacolet. Joyeux fut Brandiffer de la mort de Pacolet, et au cœur dolent du prince Lucar. Il appela un messager qui savoit parler Français, et lui dit : Va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le roi Pépin, ou l'empereur de Grèce, ou Orson son frère, ou Hauffroy, ou Henri, ou le Verd-Chevalier, lequel il aimera le mieux. Sire, dit le messager, volontiers ferai votre message. Alors il partit et alla en Angorie qui étoit assez près de là. On lui ouvrit les portes, parce qu'il étoit messager. Quand il fut entré, il dit qu'il vouloit parler à Valentin, et on le mena devant lui. Quand il vit Valentin, il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé. Valentin fut émerveillé, et dit au messager : Comment se peut-il faire que Brandiffer tienne en ses prisons tant de si vaillans seigneurs, et comment se peut-il qu'il les eût pris ? Sire, dit le messager, je vais vous dire comment : Il est vrai que le roi Pépin, naguère accompagné des douze Pairs de France, avec Orson et Henri allèrent à Jérusalem, en habits de pélerin, pour visiter le saint Sépulcre. Ces nouvelles en vinrent à Brandiffer, qui en fut joyeux, et telle puissance mena à Jérusalem, qu'en peu de temps furent tous pris et conduits au château, qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaisoit me donner réponse, si l'échange vous voulez faire de Lucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin, tantôt aurez la réponse. Il entra aussitôt dans une sallo et fit venir tous les seigneurs, et leur dit : Amis, il est vrai qu'en rendant Lucar je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon père, ou mon frère Orson, ou mon oncle le roi Pépin, qui sont mes trois principaux ainsi conseillez-moi lequel je dois demander. Sire, dirent les barons, ici la réflexion ne vaut rien ; car nul ne peut être tenu tant à père et à mère, et par conséquent devez plutôt demander votre père. Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais, sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement. Pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mère Bellissant, par mon père fut à grand tort et vilainement bannie de son pays, et qu'en grand danger et péril m'enfanta dans la forêt d'Orléans, en laquelle j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages : si ce n'eût été mon oncle le roi Pépin, par qui je fus trouvé, et sans savoir à qui j'appartenois, m'a fait élever en telle manière qu'il m'a honoré de la chevalerie : tous les biens que je possède, je les tiens de lui ; et comme dans mes tribulations je n'eus jamais aucun secours de mon père, pour ce je veux sur tous autres le roi Pépin en échange du roi Lucar, et que mon père demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres. Quand les barons ouïrent le sens des paroles de Valentin, ils furent si émerveillés de sa prudence, qu'ils dirent qu'il parloit sagement, et lui accordèrent sa demande. Alors Valentin dit au messager : Ami, retourne vers le roi Brandiffer, et tu lui diras que ma réponse est que je lui rendrai le roi Lucar, à condition qu'il me

délivrera le roi Pépin, car pour cet échange ne veux autre avoir. Alors partit le messager, et remit la réponse à Brandiffer telle que Valentin lui avoit donnée. Brandiffer s'écria : Par Mahon, j'ai toujours entendu dire que les plus grands et les plus puissans sont les premiers honorés et respectés ; mais puisque c'est ainsi qu'il me demande le roi Pépin préférablement aux autres seigneurs, je lui renverrai.

CHAPITRE XLVII.

Comme le duc Milon d'Angler, qui étoit nommé roi de France, pour sauver Pépin, fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar.

QUAND le roi Brandiffer sut que pour échange de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble roi de France, il manda messagers au château fort vers sa fille Galatie, qu'elle donnât le roi de France tout seul. Les messagers entrèrent en mer, et tant navignèrent qu'en peu de temps arrivèrent au château fort ; puis allèrent vers la belle Galatie, et lui contèrent comme pour échange de Lucar que les Chrétiens avoient pris, ils étoient venus de la part du roi Brandiffer, quérir le roi de France. Quand la dame l'entendit, sans nul délai fit la volonté de son père. Elle appela le châtelain et l'envoya aux prisons demander le très-noble roi de France ; il vint à l'huis et s'écria tout haut : Or ça vienne le bon roi de France, car me le faut délivrer. Quand Milon d'Angler entendit le châtelain, il répondit doucement : Hélas ! ami, je suis ici, pourquoi m'appeles-tu ? si c'est pour me faire mourir le premier, je prie Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour sa sainte foi soutenir je veux de bon cœur donner mon corps à mort. Sire, dit le châtelain, n'ayez doute ; car c'est pour être délivré en échange d'un roi Payen, que ceux de votre loi tienne. Quand Henri entendit ces paroles, il se repentit de ce qu'il avoit éconduit le roi son père, qu'il ne s'étoit fait roi de France qu'il en fut requis ; mais le déloyal enfant qui savoit la trahison, ne pensoit pas que son père dût échapper ; alors bien reconnut sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant prit congé des autres barons. Hélas ! dit l'empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin ; moi aussi, dit Orson, recommandez-moi à lui, dites-lui le triste et pitoyable état où nous sommes, et que s'il ne nous donne secours, il nous faudra en bref finir nos jours. Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu, jamais ne retournerai en France que vous ne soyez délivrés. Alors il partit de la prison et tous les autres demeurèrent en pleurant tendrement. Puis comme sage et bien appris, s'en alla devers la bonne et plaisante Galatie et prit congé d'elle en grande révérence. La dame fut douce et courtoise, et le recommanda à son Dieu Mahon ; ainsi partit le duc Milon, et les messagers qui l'étoient venus quérir le menèrent au port, puis montèrent sur mer, et en peu de temps arrivèrent en l'ost de Brandiffer. Quand Brandiffer le vit, il lui dit : Franc roi, soyez le bien venu, sachez pourquoi je vous ai mandé ; allez avec mes gens en la cité d'Angorie et dites à Valentin que pour l'échange il vous rende le roi Lucar ainsi que nous sommes convenus. Sire, dit le duc, telle est mon intention, et si pour moi Lucar ne vous est délivré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi comme devant. Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez royalement, et ne vous demande rien de plus. Or allez, que Mahon vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'Angler et ceux qui le menoient : ils arrivèrent en Angorie, puis allèrent au palais où ils trouvèrent Valentin. Alors le duc d'Angler l'embrassa, puis lui dit en secret toute l'entreprise, comme ils avoient été pris en Jérusalem ; ensuite comme le roi d'Inde avoit emmené le roi Pépin sans le connoître, et comme à la requête du roi Pépin il avoit changé son nom, ensuite comme les autres étoient en prison au château fort. Quand Valentin l'eut entendu,

il lui dit : Bien avez travaillé ; car je connois que vous avez agi par ici y. l service quand pour sauver le roi Pépin et le délivrer des ennemis ; changeâtes votre nom ; car aussi-bien y pouvoit avoir dommage plus que profit, en ce que les faux Payens désirent la mort du roi Pépin qui contr'eux veut soutenir la foi de Jesus-Christ et détruire celle de Mahon. Après que Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar, et lui dit : Pour cette fois vous êtes délivré ; mais gardez-vous à l'avenir, et souvenez-vous de mon bon ami Pacolet, lequel avez tué ; car si jamais en bataille ou autre part vous puisse rencontrer, nous verrons de nous deux qui sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échapper, et les Sarrasins vinrent au-devant de lui demenant grande joie pour sa délivrance.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Valentin et Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens, et comme ils perdirent la bataille et furent déconfits.

ALORS Valentin mit sa lance en son poing et cria hautement : Chrétiens, prenez courage. A cette heure commença dure bataille auprès de l'étendard de Brandiffer, et Lucar étoit auprès de lui puissamment accompagné. Chrétiens assaillent et Sarrasins se défendirent ; tout leur ost étoit composé de cinquante mille hommes qui devant eux tenoient fermes, tant que les Chrétiens ne les pouvoient rompre. Alors l'amiral, seigneur de Cassidoine vit un Français qui mettoit plusieurs Sarrasins à mort, il alla en cette partie, et d'une hache frappa tellement ce Chrétien, qu'il lui fendit la tête en deux ; mais devant retourner, un écuyer de Normandie arriva et l'abattit mort en présence de Milon d'Angler, qui pour cette vaillance le fit chevalier, et dit : Or pensez de bien faire ; car tel qui se portera vaillant, aujourd'hui le ferai chevalier. Tant on fit ce jour, que chacun prenoit courage pour avoir l'accollée ; en ce point dura la bataille si longuement, que le Soleil commença à s'obscurcir ; mais les Chrétiens voyant que les Payens vouloient se retirer, le noble Valentin ne voulut faire de même ; car les Sarrasins pensoient bien retourner en leurs tentes, mais les Chrétiens furent au-devant, dont Brandiffer et Lucar furent empêchés ; toute la nuit dura la bataille, et firent un feu continuel. Quand le jour fut clair, ce fut grande pitié de voir les corps morts dont la terre étoit couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin et Milon, qui au plus fort de la bataille se mirent, et de toutes parts abattoient gens et chevaux Valentin se mit si avant, qu'il vint près de l'étendard de Brandiffer, et vit l'amiral qui devers lui vint prudemment et tua son cheval sous lui ; mais Valentin fut léger, sur ses pieds se releva et prit son épée. puis de toutes parts abattoit et tuoit Sarrasins en criant Montjoie-saint-Denis. Mais si ce n'eût été le duc Milon, jamais n'eût échappé des Payens, dont ledit duc fit grande occision, et lui fut d'un grand secours, il prit aussi un cheval qu'il lui donna. Quand Valentin fut remonté, il se retira hors de la bataille pour prendre l'air et boire un coup ; puis retourna en l'estour plus fort que devant. Quand le maréchal vit qu'ils avoient le pire, il fit secrètement entrer ses gens dans un petit vallon pour mieux tollir. Bien le vit Valentin et le dit à Milon. Ils convinrent que Valentin et ses gens iroient sur ledit maréchal, et ainsi fut fait. Valentin et ses gens furent audit endroit, alors ils frappèrent sur les Indois en telle sorte qu'à leur arrivée rompirent la bataille. Valentin aperçut le maréchal qui cherchoit à se sauver, il lui donna un si grand coup de lance qu'il tua son cheval sous lui, les Chrétiens frappèrent dessus, mais si bien étoit armé qu'ils ne purent le tuer, et Valentin le prit, qui le donna à garder à quatre chevaliers ; et des Indois prirent plusieurs prisonniers que Valentin envoya en Angorie et commanda qu'ils fussent bien gardés.

gardés. Or connurent Brandiffer et Lucar qu'ils avoient le pire. Par Mahon, dit Brandiffer, je ne puis penser comme nous pourrons résister, et me doute que mourir nous conviendra : je serois d'avis que pour cette fois nous retournions en notre pays ; nous pourrons une autre fois revenir avec plus de gens. Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déjà perdu les meilleurs des nôtres, retournons sans plus attendre. Ainsi fut par le conseil pris, et dirent à leurs gens : Sauve qui pourra. Alors les Payens prirent la fuite ; et les Chrétiens vont après battant ; car gens qui fuyent et n'ont nulle défense sont à demi vaincus ; tant demeura de Payens par les champs, qu'avec Brandiffer et Lucar n'en retourna que cent. Après la défaite des Payens, les Chrétiens entrèrent dans les tentes et firent bon butin, puis retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain firent ensevelir les morts, et prier Dieu pour eux, ainsi qu'ils le devoient.

CHAPITRE XLIX.

Comme le roi Pépin fut rendu par le roi d'Inde en échange de son maréchal.

QUAND les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie et fait enterrer les morts, Valentin monta au palais et commanda qu'on amenât les prisonniers. On lui amena le maréchal du roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jesus-Christ. Par Mahon, dit le maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Angler lui demanda de quel pays il étoit. Je suis, dit-il, maréchal au roi d'Inde, et suis fort son ami. Quand Milon l'entendit, il tira à part le chevalier Valentin, et lui dit : Bien avons travaillé, car par ce Payen pourrons recouvrer le roi Pépin, que le roi d'Inde emmena pour nain quand nous fûmes pris en Jerusalem. Milon, dit Valentin, vous dites vrai. Alors il demanda au Payen : Le roi d'Inde ne tient-il point en ses prisons un Chrétien de petite stature ? Par Mahon, dit le maréchal, en la prison du roi d'Inde n'y a point de Chrétien, mais en sa cour il y en a un petit qui chevauche avec lui, et n'est point en prison ; il l'amena de Jérusalem quand les douze Pairs de France furent pris. Maréchal, c'est celui que nous demandons ; si vous pouvez tant faire qu'il me soit amené, pour lui serez délivré sans rançon ; car il est mon valet, et long-temps m'a servi. Bien, dit le Payen, j'en suis d'accord et bien joyeux de cela. Il écrivit des lettres au roi d'Inde et les lui envoya. Quand le roi d'Inde eut vu les lettres, il fut content de rendre Pépin pour son maréchal, car il ne savoit pas qui il étoit ; il le fit venir et lui dit : Bel ami, il vous convient de vous en aller, car pour vous on délivre mon maréchal, que je ne voudrois laisser pour cent tels que vous. Sire, dit Pépin, je suis très-content ; et si je vous ai mal servi, daignez me pardonner. Ami, dit le roi d'Inde, à Mahon vous recommande. Alors Pepin courut à la fenêtre d'Esclarmonde, et lui dit : Ma mie, consolez-vous, car je suis délivré, et en bref aurez des nouvelles de votre ami Valentin, et ferai en sorte que vous soyez délivrée. Alors il partit, et de joie la dame se pâma. Pépin s'en vint en messager, et en peu de temps fut en Angorie. Or ne faut pas demander la joie que les Français démenèrent allant au-devant de lui au son des trompettes et clairons. Oncle, dit Valentin, de bonheur fut celui pris par qui vous êtes délivré ; car dessus tous les biens du monde votre corps désirois. Neveu, dit Pépin, soyez au cœur joyeux, car je vous apporte nouvelle de la chose que vous aimez le plus, c'est d'Esclarmonde que tant l'avez cherchée : or je l'ai trouvée, et à vous se recommande. Alors il lui conta comme elle avoit été prise et comme elle s'étoit subtilement gouvernée. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il en eut si grande joie, qu'à peine pouvoit-il parler. Ah ! dame, dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi vous vous êtes si bien gardée ; je promets à Dieu que jamais ne vous frauderai ; car je vous délivrerai ou

je perdrai la vie; j'ai encore les tablettes de Pacolet avec lesquelles je pourrai jouer subtilement de son art. Alors Valentin fit délivrer le maréchal. Il entra en sa chambre et en ferma la porte, puis examina les tablettes de Pacolet et y trouva des choses merveilleuses; entr'autres les mots pour faire dormir les gens, pour ouvrir une porte la plus forte (en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit), puis pour paroître comme une vieille femme ou comme un jeune homme, etc. Quand Valentin eut tout examiné, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, et dans ses habillemens les a précieusement cousues, et sur lui les porta, qui depuis lui furent d'un très-grand secours pour sa vie sauver, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE L.

Comme le roi Pépin partit d'Angorie et retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la reine sa femme vouloit épouser.

En ce temps le roi Pépin étoit en Angorie pour combattre les Payens; sur ce point il lui vint un messager de la part de la reine Berthe sa femme, lequel lui dit: Sire, veuillez entendre les nouvelles que je vous apporte de ma redoutée dame la reine de France. Sachez que tous ceux de par delà croyent fermement que vous et les douze Pairs sont morts, parce qu'ils ont ouï dire que les Payens vous avoient pris en Jérusalem. Artus, roi de Bretagne, est entré en votre pays, et par force veut être roi, et veut épouser la reine contre son gré. Guerre en France est menacée, car Guillaume de Montglaive a fait tuer Guérin, et le roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil Charlot votre fils. Le roi Pépin fut dolent d'ouïr de telles paroles; il fit aussitôt assembler ses barons pour tenir conseil. Ils furent d'accord que mieux valoit défendre sa terre que trop se travailler pour acquérir celle d'autrui. Le conseil tenu, le roi Pépin prit congé pour retourner en France, le duc Milon avec lui. Alors Valentin lui dit: Bel oncle, ici me convient demeurer pour mettre toute ma force pour mon père, mon frère et les douze Pairs délivrer. Valentin, dit Pépin, vous parlez bien; s'il plaît à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous enverrai aide. Le roi Pépin monta sur mer accompagné de deux mille combattans.

CHAPITRE LI.

Comme Valentin alla en Inde-la-Majeure, et contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.

Valentin qui par le roi Pépin avoit eu nouvelle d'Esclarmonde, ne la mit en oubli. Il partit d'Angorie avec un de ses écuyers, et pour mieux se couvrir s'habilla en médecin et s'en alla vers le port où il trouva une nef de marchands, qui en Inde vouloient aller. Il entra avec eux qui le reçurent, et tant naviguèrent qu'ils arrivèrent en Inde. Mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de médecin, puis mit un chaperon fourré, et ainsi comme un docteur entra en la cité, alla loger en un riche hôtel; quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il étoit. Hôte, dit Valentin, je suis médecin et je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies. L'hôte le reçut, et son écuyer bien le servoit comme clerc de docteur. Valentin fut deux jours en cet état. Il dit à son hôte: Faites-moi un plaisir; c'est que vous me trouviez un homme qui aille parmi la cité publier ma science, que s'il y a quelques malades, je me vante de les guérir; car j'ai besoin de gagner pour vous payer les dépenses que j'ai faites céans: cependant si vous avez doute de moi, je vous donnerai gage. Je veux l'avoir, dit l'hôte, car à étranger se

fait mal fier. Alors Valentin lui donna un fin manteau fourré, et lui dit : Tenez, hôte, de moi ne vous doutez ; faites-moi venir le valet que je vous ai demandé. L'hôte lui amena un valet qui n'avoit point de souliers, ni robe ni chaperon, et étoit presque nu. Valentin pour l'amour de Dieu le fit habiller, puis lui dit : Mon ami, allez publier par la cité qu'il est arrivé un médecin qui sait guérir toutes sortes de maladies, et aussi ceux qui ont perdu le sens, soit homme ou femme, ne seront jamais enragés que leur sens ne leur rende. Alors partit le valet bien joyeux d'être revêtu ; et par la ville cria toute la journée ainsi que Valentin lui avoit dit. Or vinrent les nouvelles au roi d'Inde de celui maître ; et pour ce qu'il se vantoit de fols et enragés guérir, pour l'amour d'Esclarmonde le fit venir ; et nonobstant qu'il y avoit à sa porte grand nombre de manchots, contrefaits et boiteux, il les laissa tous pour aller devers le roi, car il savoit bien où son cœur l'appeloit. Il salua le roi par Jupiter. Maître, dit le roi, soyez le bien venu, vous dînerez en mon palais et vous dirai pourquoi je vous ai mandé. Le roi se mit à table et fit bien servir Valentin ; après le dîner il lui dit : Maître, j'ai en ce palais une dame qui en beauté surpasse toutes les autres ; il est vrai que quand je la pris, dès l'heure je la voulois prendre en mariage et l'épouser; mais elle me fit entendre qu'elle avoit voué à Mahon que nul ne l'épouseroit jusques à un an. Or je lui octroyai le terme qu'elle me demanda ; mais à la fin de l'an piteuse maladie la prit, telle que personne ne pouvoit rester auprès d'elle. Après que le roi eut dîné, il fit introduire le médecin en la chambre d'Esclarmonde, qui sitôt qu'elle le vit, se mit à rouler des yeux et faire mille contorsions comme à son ordinaire. Valentin sous l'habit de docteur la reconnut, mais nul semblant n'en fit pour cette heure ; il s'approcha de plus près en jetant un soupir, et lui demanda le sujet de sa maladie ; mais elle ne lui répondit que par grimaces et paroles ambiguës. Valentin la considéroit et ne pouvoit mot dire ; puis derechef poussa un soupir et dit : Hélas ! ma mie Esclarmonde, en grande peine et travail j'ai été depuis votre absence pour vous trouver, et j'y suis enfin parvenu; mais quelle désolante affliction pour moi de vous voir en cet état ! Alors Esclarmonde le regarda plus attentivement, et lui dit doucement : Seigneur, qui êtes-vous et d'où me connoissez-vous ? Ma mie, dit-il, de rien ne vous doutez, je suis Valentin, qui ai appris par le roi Pépin mon oncle que vous étiez en ce palais, contrefaisant la malade, pour ce que le roi vouloit vous épouser; et pour pouvoir mieux parvenir à vous parler, je me suis travesti et fait annoncer pour médecin, ainsi que vous voyez. Quand Esclarmonde connut que c'étoit son ami Valentin, elle l'embrassa tendrement ; puis lui conta comme le tout s'étoit passé depuis son enlèvement, et comme elle avoit conservé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de se tenir prête à partir la nuit suivante et qu'il la viendroit prendre. Alors il la laissa ; et alla faire son rapport au roi, à qui il fit espérer la parfaite guérison de la dame. Le roi en fut si content, qu'il le retint en son palais, et lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au cas de besoin il lui donnât plus promptement secours. Quand la nuit fut venue, que chacun eut soupé et se fut retiré, Valentin alla sans faire bruit à la chambre d'Esclarmonde, qu'il trouva toute préparée : il lui fit prendre ce qu'elle avoit de plus précieux, et n'oublia pas le cheval sur lequel elle avoit été transportée en ce pays par le roi Trompart, comme il a été dit ci-devant. Ils vinrent donc secrètement aux portes du palais, où ils trouvèrent les gardes endormis; mais ils ne purent sortir parce que lesdites portes étoient fermées ; pour la première fois Valentin se servit des tablettes de Pacolet : aussitôt qu'il eut prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent, et sortirent sans être vus, puis prirent le chemin qui conduisoit au port ; là ils trouvèrent une nef qui alloit faire voile pour Angorie et y entrèrent ; ils eurent le vent si favorable, qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie, où ils furent bien reçus de tous les princes et seigneurs de la cour.

t grandes réjouissances furent faites par le peuple pour leur arrivée ; mais cette félicité ne dura pas long-temps pour Valentin, car il n'étoit pas encore quitte de ses infortunes, comme vous la verrez par la suite.

CHAPITRE LII.

Comme Rozemonde se fit prendre et fut amenée au roi d'Inde.

Bien souvent on dit que si une femme d'elle-même ne se châtie, qu'à peine la peut-on châtier ; car elle aime mieux mourir que de faillir à ses entreprises, comme bien montra la belle Rozemonde, femme de Lucar, car il ne passa pas quatre jours qu'elle sortit de son pavillon, et dans la plus petite compagnie qu'elle put elle monta sur une haquenée disant qu'elle vouloit aller s'ébattre aux champs et prendre un peu l'air ; en ce point elle alla vers la cité d'Inde. Or vous saurez qu'elle avoit fait avertir le roi d'Inde que ce jour il fût prêt pour la venir prendre et emmener, et il n'y manqua pas; car ainsi qu'il vit la dame sortir par une fausse porte, il courut promptement à elle, prit la haquenée par le frein, et lui dit : Dame, je puis à présent faire de vous à ma volonté ; alors il la prit par la main et la mena en la cité d'Inde en grande joie. Or fut le cri parmi l'ost du roi Lucar que le roi d'Inde emmenoit la dame Rozemonde ; plusieurs montèrent à cheval pour la secourir, mais ils étoient déjà entrés dans la cité d'Inde. Par Mahon, dit Lucar, qui la dame me pourra amener, je le ferai mon grand sénéchal, et sur tous ceux de ma cour maître et gouverneur. Valentin qui étoit là présent, dit en lui-même : Je pourrois bien par le moyen des tablettes de Pacolet me servir de l'enchantement pour recouvrer encore une fois la dame ; mais Lucar lui a déjà pardonné la première fois en espoir qu'elle se châtiât de sa faute, mais puisqu'autrement ne veut faire, seroit bien fol celui qui voudroit y apporter remède, car femme qui a volonté de se mal gouverner, ne peut jamais être de si près retenue que la fin n'en soit mauvaise. Le jour que le roi d'Inde emmena Rozemonde, il l'épousa, coucha avec elle, et engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem, mais depuis il fut conquis par Reguier son maître, qui son frère à notre loi fit convertir avec la fille dudit Rabastre, laquelle avoit nom Attipart. Trop dolent fut le roi Lucar, car quand il eut sa femme ainsi perdue. Brandiffer le réconforta, en disant : Beau fils, prenez en vous courage, car je jure tous mes Dieux que devant mon départ je vous en vengerai. Ainsi projeta Brandiffer, mais autrement fut, car ce même jour vint un messager qui lui dit : Sire, entendez des nouvelles qui seront pour vous déplaisantes. Sachez que le roi Pépin, avec le fils de l'empereur de Grèce qui étoit en votre prison, sont descendus sur votre terre, ont détruit plusieurs villes, châteaux, forteresses, et grand nombre de vos gens mis à mort, et ont assiégé votre cité d'Angorie, en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, et suis venu ici pour vous demander secours. Quand Brandiffer eut ouï ces nouvelles, il fut dolent. Il alla vers Lucar, et lui dit : Beau fils, voici un messager qui de ma terre apporte mauvaises nouvelles, car les Français y sont entrés à grande puissance ; par quoi il n'est force d'y aller, je vous dirai ce que vous ferez ; envoyez un chevalier vers le roi d'Inde et mandez-lui qu'il vous envoie Rozemonde votre femme, et que vous lui pardonnerez la mort de votre père, et ferez votre paix avec lui. Le roi Lucar dit : Vous me donnez bon conseil. Il appela Valentin et lui dit : Chevalier, il vous faut aller vers le roi d'Inde et lui direz de ma part qu'il me renvoie Rozemonde, qu'il m'a enlevée, par telle condition je lui pardonnerai la mort de mon père, et ferai lever mon ost de sa terre sans lui porter nul dommage. Sire, dit Valentin, pour vous je veux bien mon corps aventurer, et ferai si bien votre message, qu'en bref en aurez nouvelles.

Alors Valentin alla en la cité d'Inde, et entra au palais où il trouva le roi, et la dame Rozemonde auprès de lui, qui bien connut Valentin, et dit au roi: Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois. Dame, dit le roi, à cette heure je me vengerai, car jamais en sa vie n'échappera. Si fera, dit la dame, car tant le connois qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors Valentin s'approcha, et civilement salua le roi et la dame, puis lui dit: Sire, je suis messager du roi Lucar qui devers vous m'envoie, vous mande que vous lui rendiez la belle Rozemonde qui est ici; et si le voulez faire, il vous pardonnera la mort de son père, et fera décamper son armée de dessus votre terre: mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous voulez me croire, jamais vous n'y consentiriez, mais garderiez la belle dame qui tant vous aime; et sachez qu'en tel lieu que ce soit, jamais ne souffrirai qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la dame. Chevalier, dit le roi d'Inde, vous parlez comme vaillant, et votre parole me plaît; mais pour répondre au roi Lucar, s'il a femme à faire, qu'il en pourchasse d'autre que ma mie Rozemonde, car jamais à son côté ne couchera ni de son corps n'aura plaisir. Chevalier, dit la dame, saluez mon père, et dites-lui que de ce fait la faute est en lui, car bien lui avois dit que point ne voulois être donnée à Lucar; or mon père a fait contre ma volonté et aussi ai-je fait contre la sienne. Dites à Lucar qu'en moi n'ait plus d'espérance. Dame, dit Valentin, votre message sera fait. Ainsi il prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde et échappé du roi. Quand il fut arrivé en l'ost du roi Lucar, il lui dit: Sire, pourvoyez-vous d'une autre dame, car Rozemonde est mariée au roi d'Inde, et en fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir, et dit: Ah! ma mie, pour vous me faudra mourir, puisque j'ai perdu la plus belle et la plus amoureuse du monde. Hélas! que vous ai-je fait que si grand déplaisir m'avez pourchassé? Faux roi d'Inde, jamais n'aurai lieu de t'aimer, car tu as méchamment fait mourir mon père, et par trahison ma femme ravie. Brandiffer lui dit: Beau fils, de votre douleur je suis courroucé; mais pour l'heure n'y puis apporter remède, car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les Français qui veulent me porter dommage comme vous l'avez ouï dire par le messager. Sire, dit Lucar, il nous faut assaillir la cité avant que de partir, car si nous nous retirerions de cette sorte, il nous seroit reproché. Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y feroit rien, mais par famine nous la gagnerons; vous demeurerez ici avec votre armée, et ferez garder les passages jusqu'à mon retour à force d'armes.

CHAPITRE LIII.

Comme le roi Lucar fit tant que le roi Brandiffer demeura avec lui, et envoya Valentin en Angorie contre le roi Pépin son oncle.

Quand le roi Lucar entendit que Brandiffer le vouloit laisser, il en fut dolent, et lui dit: Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du roi d'Inde, lequel à vous et à moi a fait si grande injure. Il est vrai, dit le roi Brandiffer, et suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse, car il m'est force d'aller défendre ma terre. Or je vais vous dire ce que vous ferez pour votre honneur et le mien. J'ai ici un chevalier renommé pour sa vaillance, vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal; en outre, vous avez en cet ost le puissant roi Murgullant votre oncle, qui sait bien l'art de la guerre: bien me semble qu'il seroit bon que ces deux fissent le voyage et que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer; alors ils mandèrent Valentin et Murgullant, pour leur dire leur intention. Seigneurs, dit Brandiffer, vous êtes par nous élus pour aller en Angorie lever le siége que le roi Pépin y a mis; je vous prie humblement que

vous fassiez ensorte que ma terre puisse être défendue par vous ; car où j'aurois perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgullant, ne vous souciez pas, car puisque je mène le noble et hardi Valentin, je n'ai ni doute ni crainte que la chose n'aille pas bien. Après ces choses dites, furent donnés au noble Valentin et à Murgullant cent mille combattans bien montés, et autant en demeura en l'ost du roi Lucar Alors Valentin et Murgullant montèrent sur mer, et eurent le vent si favorable, qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie; mais peu avant qu'ils arrivassent, Valentin aperçut une tour vers les parties d'Orient, laquelle étoit couverte de laiton. Il demanda aux mariniers quelle place c'étoit, et on lui répondit : Sire, c'est le château fort ; sachez que cette place est si forte et si subtilement composée, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois Dans ce château est la belle Galatie, fille de Brandiffer, qu'il fait soigneusement garder, il l'estime tant qu'il ne veut la donner à nul homme vivant. Quand Valentin ouït ces paroles, il eut grande envie de voir la belle dame, et résolut de ne jamais partir de là qu'il ne l'eut vu. Or sont arrivés au plus près d'Angorie, et en bref leur ost fut assis : bien reconnurent les tentes et pavillons de l'ost du roi Pépin ; qui faisoient plaisir à regarder. Les Chrétiens avoient grande envie d'assaillir la cité; mais il y avoit un amiral nommé Brutaut, lequel tous les jours faisoit harceler l'ost du roi Pépin, et grande prouesse faisoit sur lui et ses gens. Quand Murgullant vit que l'ost des Chrétiens étoit si considérable, il appela Valentin, et lui dit : Chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'aperçois qu'ils sont en grand nombre. Murgullant, dit Valentin je vais vous dire ma façon de penser. Je conseille d'envoyer un messager devers Angorie, pour mander à nos gens que nous sommes ici arrivés, et que demain ils ne manquent de faire une sortie sur les Chrétiens, et que du côté de la ville les assaillissent fortement et nous de l'autre : par ce moyen ne pourront fuir ni échapper, que tous ne soient morts ou pris. Par Mahon, dit Murgullant, vous avez bien pensé ; or faut trouver un messager qui cette chose entreprenne. Sire, dit l'espion, qui étoit fort subtil, ne cherchez que moi, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra. La chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement, que par les Sarrasins furent pris sans avoir aucun secours. Alors leur bandèrent les yeux, et sans pitié les firent mener en leurs navires : mais Dieu qui n'abandonne point les siens, les délivrera, et mettront Charlot sur le trône de France en grande joie, et au déshonneur des traîtres Henri et Hauffroy. Cette bataille dura longuement, car bien se défendoient de part et d'autre. Valentin ne regardoit pas à sauver sa vie, mais bien à frapper sur les Payens mettoit sa force. Il vint vers Brandiffer, et si grands coups se donnèrent, qu'ils tombèrent à terre; mais Valentin qui fut leste se releva aussitôt, et d'un seul coup lui fendit la tête et tomba mort. Quand le roi Brutaut vit que son frère Brandiffer étoit mort, il partit de la bataille avec l'amiral de Gordes et le roi Josué, qui la retraite firent sonner et vers les navires allèrent pour se sauver; mais les Chrétiens les suivirent de si près en réclamant saint Georges et saint Jacques, lesquels ont depuis témoigné à plusieurs chevaliers Chrétiens, qu'en ce jour montrèrent un miracle contre les Payens. Or furent les Payens de si près pris, que plusieurs dans la mer se jetèrent et se noyèrent, et en toutes manières furent détruits. Quand la nuit fut venue les chevaliers se retirèrent dedans Angorie, puis le lendemain sortirent pour faire enterrer les morts Là furent trouvés plusieurs chevaliers qui furent bien regrettés, mais particulièrement l'empereur de Grèce fut pleuré. Valentin et Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvoit les consoler. Le duc Milon leur dit : Enfans, ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son ame: car pour vos larmes jamais en vie ne reviendra. Ils firent porter le corps de l'empereur dans la cité, puis le firent enterrer comme il lui appartenoit. Valentin fit distribuer quantité d'aumônes; mais il ne cessoit de pleurer la mort de son père.

CHAPITRE LXIV.

Comme Milon d'Angler retourna en France, et comme Valentin et Orson allèrent en Grèce.

Le duc Milon d'Angler, après que les Payens eurent été pour la seconde fois détruits devant Angorie, prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant : Ami Valentin, je veux m'en retourner ; mais je voudrois bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes. A Dieu ne plaise, dit Valentin, que jamais plus de tel art je joue, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement ; je crois que pour ce péché j'ai tué mon père. Alors le duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin et Orson prirent conseil pour aller à Constantinople ; mais avant de partir, ils firent couronner le Verd-Chevalier roi d'Angorie, et lui firent rendre hommage par tous les barons du pays, puis prirent congé de lui et montèrent sur mer. Quand vint au départ, Orson appela Galatie, et lui dit : Ma reine, je connois que de mon fait êtes enceinte d'enfant, mais je ne puis vous épouser, car sachez que je suis marié ; pour ce je vous ferai assigner rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement, Sire, dit Galatie, je veux avec vous passer la mer, puis me mettrai en quelque religion pour servir et prier Dieu dévotement pour vous et pour moi. Dame, lui dit Orson, je m'y accorde. Il la mit pour lors sur mer, et tant naviguèrent qu'ils virent les tours de Constantinople. Ils manderent à la reine leur mère la mort de l'empereur, mais ne marquèrent pas que Valentin l'avoit occis. La dame fut dolente, et d'autre part joyeuse que ses deux enfans revenoient en santé. Chacun eut joie par la cité pour la venue de Valentin et Orson. Tout le clergé et les bourgeois furent en procession au-devant d'eux et furent honorablement reçus ; puis montèrent au palais : le dîner fut servi, et se mirent à table accompagnés des grands de la cour. La dame commença à parler, et dit à Valentin : Mon enfant, il convient de savoir lequel tiendra l'empire de Grèce, car je ne sais lequel de vous deux est l'aîné ; je m'attends bien d'y travailler sagement. Dame, dit Valentin, je veux que mon frère le soit ce premier an. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller devant vous ; je suis tenu à vous et non pas vous à moi, et serez empereur, car de ma partie je le veux. Alors se départirent de cette chose ; et par les seigneurs fut décidé que tous deux gouverneroient paisiblement l'empire ; mais Valentin en si haut état ne demeura, car pour l'amour de son père nuit et jour pleuroit. Un matin il appela Esclarmonde, et lui dit d'entendre sa raison : Vous savez que devant Angorie j'ai malheureusement tué mon père, dont nulle confession n'ai faite. Je suis délibéré d'aller trouver le Pape pour lui confesser mes péchés et lui en demander pénitence. Saluez ma mère et mon frère Orson, lesquels vous irez voir au bout de quinze jours et leur donnerez ce brevet, et à nul autre ne le montrez. Tendrement pleura la dame pour le départ du noble Valentin.

CHAPITRE LV.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome confesser ses péchés.

Alors Valentin lui dit : Dame, ne pleurez pour moi, et me donnez l'anneau avec lequel je vous épousai. la dame lui donna ; il en fit deux parties dont il en garda une et donna l'autre à la dame, en lui disant : Ma mie, gardez cette partie, et telle chose qu'on vous dise de moi, n'en croyez rien, si vous ne voyez

l'autre partie que je porte avec moi : gouvernez-vous sagement, servez bien Dieu, et gardez-vous de fausses paroles, car le monde est aujourd'hui trop pervers. A ces mots embrassa la dame en pleurant, et prirent congé l'un de l'autre. Valentin partit accompagné d'un seul écuyer, et en bref arriva à Rome et s'y logea. Le lendemain il alla en la grande Eglise où le Pape chantoit la Messe, il l'entendit bien pieusement ; après qu'elle fut finie, il vint s'agenouiller devant le saint Père, lui demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit, puis entra dans sa chambre, où il fit venir Valentin qui fort pleuroit. Beau fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tu pleures ? Hélas ! dit Valentin, je suis un grand pécheur. Là commença sa confession, et entre ses fautes déclara qu'il avoit tué son père, et en demanda pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin et la grande repentance qu'il en avoit, il en eut pitié, et lui dit : Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande ; allez en votre logis, et demain matin revenez vers moi et vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne ; toute la nuit pleura et soupira. Quand le matin fut venu, il retourna en l'Eglise, où il trouva le saint Père qui devant lui faisoit célébrer la Messe. Après qu'elle fut finie, il l'appela et lui dit : Mon enfant, entends ce qu'il te faut faire pour avoir pardon de ton péché. Premièrement, tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre, et ton corps mortifieras en telle sorte que de nul ne puisse être connu, puis après ira à Constantinople, sous les degrés de ton palais logeras, et seras sept ans sans parler, si Dieu te donne tant de vie, et ne boiras ni mangeras hors du relief qu'on donne aux pauvres ; si avant le temps tu meurs, tes péchés te sont pardonnés, et si tu vis sept ans et ne fais pénitence, jamais pardon n'auras. Saint Père, dit Valentin, tout ceci ferai bien de bon cœur. Alors le Pape lui donna l'absolution. Et ainsi que dit l'histoire, Valentin dîna avec le saint Père, et ensuite partit de la cité sans parler à son écuyer ni à nulle personne.

CHAPITRE LVI.

Comme Valentin en grande douleur de son corps parfit la pénitence pour son père qu'il avoit occis.

QUAND Valentin, qui de la grace de Dieu fut inspiré, pour sa pénitence parfaire, entre dedans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux, en ce bois fut si long-temps mangeant pommes, racines, parmi les ronces et épines que d'homme ne fut connu. Après s'en alla à Constantinople; mais avant qu'il arrivât, pour lui fut grand deuil parmi la cité ; car la belle Esclarmonde, qui son message n'oublia pas, alla devers Orson et lui donna le brevet que Valentin lui avoit laissé. Quand il l'eut lu, il se prit à pleurer amèrement. Frère, dit Esclarmonde, pourquoi larmoyez-vous tant ? Hélas ! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frère Valentin s'en va. Par ces lettres me fait savoir que jamais ne reviendra ; mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés. Quand la dame entendit que son mari s'en alloit, elle tomba pâmée; étant revenue à elle, elle s'écria : Hélas ! mon ami, pourquoi sans me le dire êtes-vous parti? mal fortunée suis-je quand vous vous en êtes allé pour ne jamais revenir. Grand deuil mena la dame et Orson encore plus. Parmi la cité furent bientôt les nouvelles que Valentin s'en étoit allé pour ne jamais revenir. Esclarmonde pleure, Bellissant larmoye et Orson soupire longuement durant ce deuil. Il arriva, ainsi que dit l'histoire, qu'un jour il fut dit à Fezonne qu'Orson avoit une autre dame en amour qui de lui étoit grosse, dont elle prit un tel chagrin en son cœur que malade fut au lit, et en peu de temps mourut. Grand

deuil

deuil on mena Orson, comme ci-devant ai fait mention. Or dirai de Valentin, lequel arriva à Constantinople en si pauvre état, que de nul ne put être connu; il fut par les rues et par les maisons demandant l'aumône pour ouïr les nouvelles, et puis s'en vint au palais à l'heure que son frère Orson devoit souper; ceux qui étoient de garde le battirent et vouloient le mettre dehors; mais il n'en fit semblant. Compagnons, dit Orson, laissez ce pauvre céans et ne le battez pas; car pour l'amour de Valentin je veux que les pauvres soient reçus, afin que Dieu veuille m'en envoyer nouvelles. Alors les gardes laissèrent Valentin, et par le commandement d'Orson lui ont porté à boire et à manger. Mais il regarda une corbeille où étoient les restes de la table pour les pauvres et en mangea; ce qui les étonna. Quand vint l'heure de fermer les portes, les portiers vinrent trouver Orson et lui dirent: Voulez-vous que ce malotru qui contrefait le fol reste ici? Je veux, dit Orson, que vous le souffriez et enduriez, et que vous le laissiez faire à sa volonté; car par aventure c'est un vœu ou promesse fait à Dieu, puisqu'il ne parle point; nul ne peut savoir qui il est. Ainsi demeura Valentin sous les degrés, et fit son lit de paille. Le lendemain matin Orson passa devant lui et en eut grande pitié, et lui donna l'aumône; ensuite passèrent sa mère et sa femme Esclarmonde pour aller à l'Eglise, qui fort le regardèrent et lui donnèrent leur aumône. Ah! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez-vous sans couverture la nuit durer ici? Mais, s'il plaît à Dieu, cette nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, et elles passèrent outre; mais aussitôt qu'elles furent sorties, Valentin vit deux pauvres et leur donna tout ce qu'on lui avoit donné. Par ma foi, dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fol, quand il n'a rien et donne ses aumônes. Valentin dit en son cœur; Seigneur Dieu, veuillez pardonner à tous ceux qui font dérision de moi, car ils ne connoissent pas la faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. Quand vint au dîner suivant on lui donna toutes bonnes viandes; mais il fit signe qu'il ne mangeroit de rien, sinon que des restes. Quand Orson connut sa condition, il commanda qu'on mît le meilleur de sa table dans la corbeille, et qu'avant lui fût servi. Seigneurs, dit Orson, par Dieu en qui je crois, toujours le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a promise à Dieu. En cet état fut long-temps Valentin dans son palais sans être connu, et chacun disoit qu'il étoit mort. Alors le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et depuis entreprit grande trahison.

CHAPITRE LVII.

Comme le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et comme il trahit Orson et le Verd-Chevalier.

Or en ce temps il y avoit un roi d'Angorie nommé Hugon, lequel avoit ouï dire que Valentin avoit laissé l'empire de Grèce et le pays des Crétois; il vint à Constantinople, et d'Orson fut bien reçu. Il arriva qu'un beau matin Hugon appela Esclarmonde, et lui dit en beau langage: Dame, sachez que je suis d'Angorie, et tiens sous moi plusieurs grands seigneurs; mais d'une chose je suis mécontent, qui est que je n'ai point de femme et suis à marier, et pour cette chose suis venu vers vous. J'ai entendu dire que le chevalier Valentin ne reviendroit jamais; je vous requiers que me veuillez accepter pour époux, et vous ferai couronner reine d'Angorie; sur toutes autres êtes celle que mon cœur désire. Sire, dit la dame, du bien et de l'honneur que vous me proposez, humblement je vous remercie. Mais pour bien répondre, vous pouvez chercher une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant. Je suis délibéré de l'attendre encore sept ans; et quand ma volonté seroit de prendre mari, je ne voudrois vous donner la

main sans le conseil de l'empereur Orson et de mon frère le Verd-Chevalier, car sans cela je n'y consentirois pour toute chose. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement et votre réponse me plaît. Alors s'en vint devers Orson et lui demanda s'il savoit des nouvelles de Valentin. Franc roi, dit l'empereur Orson, qui de lui ne se doutoit pas, autre chose n'en sais, sinon par une lettre, disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses péchés, et dessus lui porte une partie de l'anneau dont sa femme épousa, et lui a donné l'autre, sur toutes choses, lui a dit que rien ne veuille croire si elle ne voyoit la part de l'anneau. Sire, dit Hugon, qui bien nota ces paroles, Dieu le veuille conduire, c'est un vaillant chevalier; or vous dirai une chose que j'ai en mon cœur; je suis délibéré en l'honneur de Jesus qui souffrit pour nous mort et passion en l'arbre de la croix, d'aller à Jérusalem voir le saint Sépulcre de notre Sauveur Jesus; je voudrois bien pouvoir trouver compagnie; et s'il vous plaît y venir en armes, à tout jamais nous serions compagnons et amis. Orson dit: C'est ma volonté de faire ce voyage, et il y a long-temps que je l'ai promis. Je vais vous dire ce que nous ferons: Au partir de notre terre, nous irons en Angorie, je sais pour vrai que le Verd-Chevalier qui en est nouvellement couronné roi, volontiers viendra avec nous. Bien me plaît, dit Hugon, allons où il vous plaira. Ils prirent congé de la belle Galatie et de Bellissant sa mère, puis montèrent sur mer et arrivèrent en Angorie. Le roi les reçut honorablement, et fut joyeux de voir Orson. Là firent grande chère: puis le Verd-Chevalier s'apprêta pour faire le saint voyage, et avec eux monta sur mer; ils sont arrivés à Jérusalem et ont pris logis pour la nuit reposer; le lendemain matin sont allés devers le Patriarche, qui devant eux chanta la Messe; puis parmi la cité les fit conduire pour le saint Sépulcre et autres saints lieux visiter, en grande dévotion les pardons gagnèrent, et firent doucement le voyage. Alors le roi Hugon, qui en son cœur portoit la trahison, fit prendre tous les seigneurs qui se fioient en lui et emprisonner; car ainsi qu'ils visitoient les Eglises, le traître Hugon s'en partit de leur compagnie et fut trouver le roi de Surie, nommé Rabastre, lequel étoit frère du roi d'Inde qui mourut devant la cité d'Angorie. Hugon le salua de par Mahon, et lui dit: Roi, entendez-moi et je vous dirai chose intéressante; sachez que deux chevaliers sont nouvellement venus, qui dessus tous autres doivent être de vous mal reçus, car grande partie de votre terre ont prise, pillée, brulée, et mis à mort par grande cruauté le vaillant Brandiffer, ainsi que le puissant roi d'Inde, votre frère encar. Quand Rabastre entendit que son frère étoit mort, il dit à Hugon: Sire, pourriez-vous me livrer les deux chevaliers? Oui, dit le traître et perfide Hugon; mais à condition que vous me donnerez les deux sceaux d'or qu'ils portent où sont empreintes leurs armes. Sire, dit le roi de Surie, je serois un ingrat si je vous désobligeois pour si peu de chose; vous aurez les sceaux et autres choses si vous pouvez me livrer les deux chevaliers. Oui, dit Hugon, écoutez: envoyez en l'hôtel du bon Patriarche vos messagers, qui pourra leur dire où ils sont. Ainsi fit le roi de Surie; il envoya huit cents hommes bien armés devers le bon Patriarche, qui par le bon commandement leur enseigna le logis, et les Payens y allèrent. Alors Orson et le Verd-Chevalier étoient à dîner, ils furent incontinent pris, liés et menés devant le roi. Hélas! dit Orson, le roi Pépin et les douze Pairs de France furent en cette cité vendus aux Sarrasins, ainsi je puis connoître que pareillement nous sommes trahis. En cet état furent menés devant le roi de Surie, qui quand il les vit, leur dit fièrement: Faux ennemis de notre loi, j'ai grand plaisir de vous tenir; or dites-moi vos noms: car je veux les savoir pour raison. Sire, Orson me nomme, et le roi d'Angorie dit: Je me nomme le Verd-Chevalier. Par Mahon, dit Rabastre, de vous deux ai assez ouï parler, et je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre ai été exilé, et mes gens mis à mort. Mais vous avez un compagnon nommé Valentin, si je le tenois, par Mahon, jamais de mes mains

n'échapperoit. Alors il les fit dépouiller et ôter les sceaux, lesquels furent donnés à Hugon. Orson et le Verd-Chevalier furent mis en une tour profonde au pain et à l'eau longuement. Ils pensoient que le roi Hugon étoit mort parmi les Payens. Hélas ! ils ne savoient pas comme la chose alloit ; car il est avec le roi de Surie, qui leurs sceaux lui donna, dont il fut bien joyeux. Alors il appela Galeran, un déloyal traître, qui longuement l'avoit servi : à tel maître tel valet. Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé la manière par laquelle je viendrai à bout de mon intention, et pour ce que vous êtes mon neveu et que long-temps m'ayez servi, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que vous serez content. Oncle, dit-il, de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez : vous voulez avoir pour femme la belle Esclarmonde. Il est vrai, dit Hugon, car ne vous le faut céler ; il faut écrire une lettre cautuleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres sceaux dont il les scelle, et que cette lettre soit conçue en ces termes :

« Orson, par la grace de Dieu, empereur de Grèce, à ma redoutée dame et mère ; à vous ma mie Galatie et à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise. Sachez que piteuses nouvelles par deça nous sont arrivées, lesquelles par la présente je vous écris et prie Jesus-Christ qu'il vous soit en aide. Mesdames, sachez de certain qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frère Valentin, qui au lit de mort étoit malade ; Dieu m'a tant fait de grace que devant qu'il finisse ses jours l'ai visité et lui ai parlé ; mais bientôt après il rendit l'esprit à Dieu, et à sa fin me chargea de vous mander ses nouvelles, et saluer de sa part la belle Esclarmonde, à laquelle il mande sur-tout l'amour duquel elle l'aima, qu'au plutôt elle se marie à quelque noble prince; que pour sa mort elle ne prenne nul chagrin, mais prie Dieu pour son ame. Sachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il l'avoit promis, car dès qu'il fut couché on le lui déroba. »

Quand cette lettre fut ainsi faite, Hugon, pour mieux couvrir sa trahison, en fit une autre de la part du Verd-Chevalier et d'Orson ensemble; la voici :

« Très-chère et aimée sœur, assez nous vous avons fait savoir de votre loyal époux, notre bon frère Valentin, par laquelle chose considérant la grande beauté qui est en vous et que trop peu de chose est de si belle dame sans parti, et aussi pour accomplir la volonté du trépassé, à qui Dieu fasse pardon; nous voulons, en désirant votre honneur et profit croître, que le puissant roi Hugon, vous ayez pour mari et époux; ainsi veuillez à ce consentir et notre volonté parfaire, ou autrement encourerez notre indignation, et pour vérification de ce nous avons de nos propres sceaux les lettres scellées, afin de plus grande preuve de vérité ; et sachez que vers vous nous ne pouvons aller pour le présent, car entre les Chrétiens et Sarrasins doit se donner incessamment une bataille pour défendre la foi de notre Seigneur Jesus-Christ, lequel vous ait, chère sœur, en sa sainte garde. »

Quand les lettres de trahison furent ainsi dites, il les ferma, et des propres sceaux des deux chevaliers les scella, puis les donna à son neveu Galeran, et lui dit qu'à Constantinople lui convenoit aller vers la reine Bellissant et la belle Esclarmonde présenter ces lettres ; et sitôt que vous y aurez été, j'irai après comme celui qui rien ne sait pour la belle Esclarmonde requérir. Je ne doute plus qu'elle ne me soit accordée. Oncle, dit Galeran, le message sera bientôt fait, car je connois votre cas. Alors il se mit en chemin, et en bref arriva au palais de Constantinople à l'heure qu'on mettoit les tables. Il salua les dames de la part de l'empereur Orson et du Verd-Chevalier, puis leur donna les lettres. Messager, dit la dame Bellissant, comment se porte mon fils? Dame, dit Galeran, je l'ai laissé en Jérusalem sain et en bon point, ainsi que par les lettres pourrez savoir plus amplement. Les dames commandèrent que le messager fût bien traité. Or étoit de coutume que quand on vouloit boire ou manger, on faisoit venir Valentin à table ou en la salle pour mieux penser à lui; cependant on savoit qu'il ne man

geoit que les restes ; on lui donnoit si bon que plus n'en vouloit user, mais prenoit souvent ce qu'on jetoit aux chiens. Il ouït bien les nouvelles du messager ; il pensa ce qu'il feroit. Les dames se levèrent de table, puis Bellissant fit venir un secrétaire qui leur dit le contenu des lettres, dont Valentin l'entendit bien, mais nul semblant n'en fit. Il ne faut pas demander le grand deuil et lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on disoit être mort, car elles reconnurent les sceaux des deux bons chevaliers. La belle Esclarmonde déchiroit ses habits et tiroit ses cheveux, en disant : Pauvre femme ! de toutes la plus malheureuse, que ne vient la mort sans me laisser plus vivre ! Ah ! Valentin, pourquoi ne suis-je allée avec vous pour votre corps soigner ? Frère, Verd-Chevalier, et vous, empereur Orson, trop avez dure courage de vouloir ainsi me marier. Hélas ! comment dois-je prendre jamais mari, après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des preux le plus hardi, la rose d'honneur, la fleur des chevaliers, des nobles le miroir, et des sages l'élite. Fausse mort, qu'as-tu en pensée quand par toi je suis privée de ce qu'au monde me faisoit le plus de plaisir, que ne venois-tu exercer ta rage sur moi, plutôt que sur celui qui de tous les humains étoit le plus digne d'honneur, jamais autre mari n'aurai ; mais en continuelles douleurs passerai le reste de mes jours. Quand Bellissant vit qu'Esclarmonde se déconfortoit ainsi, du mieux qu'elle put la consola, lui disant : Ma fille, prenez en gré sa mort, et en vous patience. Vous savez qu'il étoit mon fils, ainsi j'en dois être aussi fâchée que vous ; mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son ame, que tant verser de larmes ; pensez à ce que votre frère le Verd-Chevalier et Orson vous mandent. Pour lors Esclarmonde dit : De quoi me parlez-vous ! quel mariage peut-on faire de celle qui n'a espoir de n'avoir jamais joie ? Dame, pour Dieu, ne m'en parlez plus, car jour de ma vie ne veux avoir mari. Fille, dit Bellissant, vous êtes mal-avisée, puisque si haut homme comme le roi Hugon veut vous avoir, vous en serez plus honorée, et je vous dis qu'il pourra encore tel venir je me marierai. A ces paroles la belle Esclarmonde se retira en sa chambre où elle pleura tendrement. Valentin est sous les degrés qui en lui-même pense d'où la trahison pouvoit être provenue. Il arriva qu'au bout de quatre jours le traître Hugon, pour son entreprise parfaire, arriva à Constantinople, et là fut en grand honneur reçu ; mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour. Madame, lui dit Hugon, bien avez ouï par les lettres que Galeran vous a données comme votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent. Mais la chose est ainsi accordée par leur bonne volonté et délibération, et pour avoir alliance ensemble, je dois vous avoir pour épouse. Sire, dit Esclarmonde, je vous jure sur ma foi, que je n'ai nulle envie d'avoir ni vous ni d'autre. Or est Valentin en la salle qui toute la trahison écoute et en son cœur la grave. Alors Bellissant dit : Ma fille, ne suivez pas votre idée, ni ce que le cœur vous dit ; car le Verd-Chevalier et Orson connoissent bien ce qui vous convient ; si vous ne faites leur volonté, ils en seront courroucés. Quand Esclarmonde l'entendit ainsi parler, elle fut fort pensive, tant fur la chose menée, que par complaisance elle consentit d'épouser Hugon, qui fut joyeux, mais sa joie dura peu.

CHAPITRE LVIII.

Comme Bellissant et Esclarmonde surent la trahison et fausse entreprise du roi Hugon.

QUAND le saint homme Valentin s'aperçut que sa mie étoit trahie, grande pitié lui en prit ; il entra en une Chapelle de Notre-Dame, où il avoit coutume de prier Dieu, il s'agenouilla devant la dévote Image, et dit : Vierge Marie, entends

ma prière, à moi qui suis un pauvre et misérable pécheur; c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse ma mie Esclarmonde défendre de la trahison qui contre elle est faite. Quand Valentin eut fini son oraison, un Ange vint à lui, qui lui dit: Valentin, Dieu a ouï ta prière; va hors de la cité et tu trouveras un pélerin, prends ses habillemens, son bourdon et son écharpe; quand tu seras revêtu de ses habits, retourne en ton palais, et raconte devant la compagnie la trahison telle que tu la connois, car tu ne seras connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Alors il partit, et trouva le pélerin, prit ses habits, puis retourna en son palais où les dames étoient ainsi que le roi Hugon, qui disoit plusieurs paroles honteuses à Esclarmonde. Il salua toute la compagnie. Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin. Pélerin, dit Hugon, qui de couleur changea, allez à la cuisine et vous aurez l'aumône. Alors Valentin dit: Je veux parler à elle et lui faire un message. Pélerin, dit Esclarmonde, je suis celle que vous demandez. Madame, reprit Valentin, à la bonne heure; j'ai vu votre mari, qui par moi vous salue et vous fait savoir que dans trois jours il sera ici. Pélerin, dit la dame, pense à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à vous s'il n'est encore en vie, et si dans trois jours ne le voyez Quand Hugon ouït les paroles que Valentin disoit aux dames, il sortit secrètement du palais et monta sur son cheval sans se retourner. Les dames furent bien émerveillées, et vouloient fêtoyer le pélerin, mais il n'en voulut rien faire, et leur dit: Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent; alors Esclarmonde lui donna de l'argent. Quand il fut dehors, on demanda où étoit le roi Hugon: par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu présentement courir sur son cheval; en disant ces paroles Galeran entra demandant après son oncle. Bellissant lui dit: De bonne heure êtes venu; car jamais n'échapperez, tant qu'aurez la trahison contée. Quand Galeran ouït ces paroles, il commença à trembler. Hélas! pour Dieu, dame ayez merci de moi, et je vous dirai la vérité. Mon oncle a fait cette trahison, et a vendu aux Payens dedans Jérusalem Orson et le Verd-Chevalier; puis raconta au long comme vous avez ouï ci-devant. Là fut le chagrin renouvelé. Quand Galeran eut tout dit, il partit croyant être échappé; mais le prévôt le fit pendre et étrangler. Valentin quitta la robe de pélerin, reprit ses habits et vint au palais. Pauvre, lui dit Esclarmonde, où avez-vous été? Je crois que vous êtes déplaisant que je veuille me marier? Valentin inclina la tête et fit sa prière à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchoit à terre, et ainsi Valentin parfit sa pénitence.

CHAPITRE LIX.

Comme Orson et le Verd-Chevalier furent délivrés des prisons du roi de Surie, par appointement de la guerre qu'ils firent au roi Hugon.

Le roi de Surie qui en ses prisons tenoit Orson et le Verd-Chevalier, les fit amener devant lui, et leur dit: Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous et que vous ne pouvez rien sur moi; je sais bien que vous êtes ceux qui plus avez notre loi et notre terre molestées, je jure mon Dieu Mahon, que jamais ne m'échapperez que je ne vous fasse mourir, sinon que vous me rendiez la cité d'Angorie avec le château fort, et trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas, si vous ne nous rendez le roi Hugon que vous tenez. Le roi de Surie lui dit; Ne me parlez de lui, car il s'en est allé, et par lui vous avez été trahi. Quand Orson entendit cela, il fut émerveillé, et jura qu'il s'en vengeroit. Par ma foi, dit le Verd-Chevalier, je vous seconderai. Alors Orson et le Verd-Chevalier ont accordé au roi de Surie sa demande pour sauver

leur vie, et sont retournés à Constantinople, où le grand deuil fut appaisé. Esclarmonde leur dit comme elle a su nouvelle de Valentin par un pélerin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses désiroit sa venue. Cette nuit Orson engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le royaume d'Angorie. Peu après Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie. Quand Hugon le sut, il lui envoya demander s'il vouloit la cité d'Angorie, et pour l'amour de son armée récompenser, il lui donneroit quatre chevaux chargés de fin or; que s'il y avoit quelqu'un qui de la trahison le voulût accuser, il le combattroit, pourvu que ce ne fût avec Orson. Le message fait, le Verd-Chevalier jeta son gage contre le roi Hugon, et qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le roi Hugon vint au champ bien armé, mais le Verd-Chevalier y fut le premier. Quand ils furent prêts, ils frappèrent des éperons, et de si grande force sont venus l'un contre l'autre, qu'ils rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main, et Dieu sait quels coups ils se donnèrent! car le Verd-Chevalier donna tel coup sur le heaume du roi Hugon, qu'une partie de la tête lui coupa jusques aux épaules, et tomba pâmé. Le Verd-Chevalier fut alors fort honoré. Hugon se releva et demanda un confesseur, là déclara toute la trahison, et en cette place mourut. Orson fit prendre le corps et le fit honorablement enterrer dans une abbaye qui étoit près de là; il lui fit tel honneur qu'il lui appartenoit, parce qu'il étoit roi, et démontra sa noblesse. Tant bien furent informés de la trahison de Hugon que par conseil des sages rendirent à l'empereur Orson les villes et cité d'Angorie, ainsi que tout le pays, lequel en prit possession et en reçut les hommages, puis s'en retourna à Constantinople.

Orson et le Verd-Chevalier furent joyeux de ce qu'ils revinrent en joie et prospérité. Bien s'émerveilloit Esclarmonde, de ce que Valentin ne venoit, et disoit: Ah! mauvais pélerin, tu m'as trahie, quand tu me disois que mon ami Valentin reviendroit sous trois jours, et je n'en ai nouvelles. Hélas! elle ne pensoit pas qu'il fût si près d'elle; car il étoit dessous les degrés de son palais, et du vouloir de Dieu il finit ses jours, et fut connu.

CHAPITRE LX.

Comme au bout de sept ans Valentin dedans le palais de Constantinople finit ses jours, et écrivit une lettre par laquelle il fut connu.

Au terme de sept ans, ce saint homme Valentin en peine et grande tribulation sa pénitence acheva, et il plut à notre Seigneur l'ôter de ce monde et l'appeler en gloire. Il lui prit une maladie dont il se sentit bien affoibli, et en remercia Dieu dévotement. Hélas! mon Créateur, qui à votre ressemblance me créâtes, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, et vous plaise me pardonner la mort de mon père et tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né. Vrai Rédempteur de tout le monde, ne considérez pas toute ma jeunesse, laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains; ne me veuillez pas condamner, mais par votre sainte miséricorde en vos mains ma pauvre ame daignez recevoir et défendre du Démon. En disant ces paroles un Ange lui apparut, et lui dit: Valentin, saches de certain que dans quatre jours de ce monde partiras, c'est le vouloir de Dieu. Hélas! mon Dieu, bien je dois te remercier, quand par l'Ange la fin de mes jours me fais savoir. Alors le saint homme Valentin fit signe qu'on lui apportât de l'encre et du papier. Il écrivit comme il avoit découvert la trahison en habit de pélerin, et tout l'état de sa vie, puis y mit son nom, et la partie de l'anneau enveloppa dedans, et en sa main la tint. Après ces choses faites, il fit venir un prêtre, auquel il confessa ses péchés, et reçut les saints Sacremens; et à cette heure trépassa. Celui jour commencèrent à sonner les cloches de la cité, dont le peuple fut fort émerveillé.

L'empereur Orson, les seigneurs et barons descendirent et trouvèrent le prêtre près du saint corps. Ami, lui dit l'empereur, pourquoi est-ce qu'on sonne si fort par la ville ! Sire, dit le prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu veut montrer pour ce saint homme; car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit les cloches ont commencé à sonner de toutes parts. Quand Orson vit que le pauvre homme étoit en ce lieu trépassé, il en fut bien pensif et émerveillé. Par ma foi, dit-il, je crois que cet homme est le corps, et que pour lui Dieu fait ce miracle. Il s'aperçut alors qu'il tenoit une lettre en sa main et la voulut prendre, mais ne la put avoir, hors la noble dame Esclarmonde; car incontinent qu'elle le toucha, sa main s'ouvrit et facilement prit la lettre, la déploya et en fit la lecture. Alors Esclarmonde vit et reconnut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit-elle, tantôt j'aurai nouvelle de mon ami le noble Valentin. Elle appela un secrétaire pour lire la lettre où étoient tous les faits du saint homme. Si ne demandez pas de grandes douleurs et complaintes d'Orson, de Bellissant et d'Esclarmonde, car ils avoient le cœur si serré, qu'ils ne purent pleurer. La belle Esclarmonde, ainsi presque morte, se jeta sur le corps en faisant tels regrets qu'il sembloit qu'elle dût mourir. Hélas ! disoit la bonne dame, que dois-je faire quand j'ai perdu ma joie et mon espérance ? Hélas! mon ami Valentin, quelle étoit votre pensée quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté et grande misère, sans me donner aucune connoissance de vous ? Hélas ! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, froidure et travail, sans vous donner aucune consolation; or je suis bien sur toutes autres la plus infortunée, quand je n'ai pu reconnoître celui que tant j'ai aimé comme vraie et loyale épouse; puis baisa sa face et ses mains en merveilleuse détresse. Après le grand deuil, le saint corps fut mis en terre en la grande Eglise de Constantinople, en si grande compagnie, que nul parmi les rues ne se pouvoit retourner. Peu de temps après il fut canonisé et mis en sépulture.

Dieu montra qu'il étoit bien digne d'être appelé saint, car le jour de son trépassement furent malades de telle maladie qu'ils fussent incommodés qui son corps visitèrent, furent tous sains et guéris Quelques jours après la mort du noble et vaillant Valentin, Esclarmonde se rendit nonaine, et, dit l'histoire, qu'elle fut abbesse d'une abbaye qui en l'honneur de saint Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux corps saint, et Orson demeura empereur de Grèce, qui ne regna et gouverna l'empire que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie, lequel posséda le royaume d'Angorie; et dans les sept ans mourut Galatie, dont l'empereur demena grand deuil. Depuis cette mort il ne mangea que du pain, racines et petits fruits sauvages. Une nuit entr'autres il eut une vision, laquelle lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, et là vit les joies des bienheureux, les signes des Saints couronnés en gloire, ainsi que les Anges qui mélodieusement chantoient devant le Sauveur du monde. Puis après vit entre deux roches au profond d'une vallée obscure et ténébreuse, le gouffre de l'Enfer où étoient les damnés, les uns en feux ardens, les autres en bouillantes chaudières, les autres pendus par la langue, et enfin d'autres assaillis et environnés de serpens, et généralement vit toutes les peines de l'Enfer, qui sont horribles et épouvantables à raconter; après laquelle vision il s'éveilla tout effrayé et émerveillé des choses qu'il avoit vues, et en pleurant piteusement vint au Verd-Chevalier, et lui dit : Ami, je connois que le monde est de petite valeur et de peu de durée; que tout n'est que vaine gloire des pompes et états de ce monde, déplaisant à Dieu, et peu profitable au salut. Pour laquelle chose je vous prie que de mes enfans veuillez penser, et en bonnes mœurs les instruire en telle manière qu'ils puissent l'empire de Grèce bien gouverner au gré de Dieu et du monde; car je vous en laisse la charge comme à celui à qui sur tous les hommes du monde ai parfaite confiance; et sachez que demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire

et le monde abandonner ; et dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains et prends congé de vous. Mais quand le Verd-Chevalier ouït ces paroles, il se prit à pleurer. Orson le réconforta, et lui dit doucement : Hélas ! pour moi ne pleurez plus ; mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force et puissance de ma volonté accomplir. Puis partit Orson, en défendant au Verd-Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla en un grand bois, où le demeurant de ses jours mena une sainte vie, tant qu'après sa mort fut canonisé saint et fit plusieurs miracles. Le Verd-Chevalier gouverna les deux enfans de telle façon qu'ils furent sages, vaillans et aimés de tout le peuple. Ils gouvernèrent paisiblement l'empire de Grèce et le royaume de Hongrie, et plusieurs terres payennes qu'ils conquirent, lesquelles choses sont plus amplement détaillées aux livres héroïques et chroniques qui ont été faits depuis. Je vous prie de me pardonner si de Valentin et Orson je finis en bref l'histoire ; sinon que celui qui souffrit mort et passion veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront ou liront ce livre, laquelle nous donne en l'honneur des trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

FIN.

